
000674681

# MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

## SUR LES COURS ÉTRANGÈRES,

AUX XV^e, XVI^e, XVII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES.

# MÉMOIRES

DE

# CHRISTINE,

## REINE DE SUÈDE.

TOME PREMIER.





PARIS,

TIMOTHÉE DEHAY, ÉDITEUR,

RUE NEUVE DES BEAUX ARTS, N. 9,

ET RUE VIVIENNE, N. 2, *Bis*.

1830.

# MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

## SUR LES COURS ÉTRANGÈRES,

AUX XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER LAGUIONIE, RUE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, N° 55.

# MÉMOIRES

DE

# CHRISTINE,

## REINE DE SUÈDE.




TOME PREMIER.



PARIS,
TIMOTHÉE DEHAY, ÉDITEUR,
RUE NEUVE DES BEAUX-ARTS, N. 9,
ET RUE VIVIENNE, N. 2, *bis*.

1830.

Nulle vie ne fut plus agitée que celle de Christine, reine de Suède; ses passions furent extraordinaires comme son érudition, comme tout ce qu'elle fit pour s'immortaliser. Elle abdiqua la couronne, elle abjura le protestanisme, parcourut les cours de l'Europe, se repentit d'avoir quitté le trône, intrigua pour y remonter. Au milieu de tous ces évé-

nements qui auraient rempli une ame autre que la sienne, force liaisons amoureuses intervinrent, et avec elles, leur cortége indispensable de jalousies, de vengeances, d'emportements. La philosophie, l'athéisme, la dévotion, s'emparèrent d'elle tour à tour, et, comme tout ce qui passait par son ame, furent portés à l'excès.

Christine fit beaucoup de bruit dans son temps. Il est vrai que la Suède avait alors sur l'Europe, en raison de ses conquêtes en Allemagne, une bien plus grande influence que de nos jours. Mais ce qui semble prouver que c'était plus au caractère extraordinaire de cette reine qu'au rang de sa couronne, que s'attachait l'attention publique, c'est qu'aujourd'hui encore il n'est aucun théâtre en Europe où elle ne soit mise en drames, tragédies, comédies ou opéras. Sa vie, pleine d'incidents de toute espèce, prête à tous les genres, au tragique comme au comique, au sérieux comme au gracieux. Pour nous peut-être Christine a plus d'at-

traits encore; puisque, mêlée aux affaires de France, elle y vint souvent briller sous le grand règne de Louis XIV.

# MÉMOIRES

# DE CHRISTINE,

## REINE DE SUÈDE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Marie de Brandebourg, ma mère. — Ma naissance, grand quiproquo. — Autre quiproquo à l'occasion de mon baptême. — Gustave-Adolphe me fait couronner à mon berceau.

Heureuse la mortelle qui ne ressentit jamais les écarts des passions ! heureuse celle qui naquit avec une ame impassible, indifférente ! On admire les caractères forts, on devrait les plaindre. Cette nature ardente qui en bien nous pousse aux excès, nous porte avec la même violence en sens contraire. Ces progrès surprenants qui dans mon enfance semaient de fleurs mes études, pouvaient faire présager les orages de

ma vie. Cette ardeur pour les livres, la chasse, pour tout enfin, est devenue un volcan lorsque la nature a parlé en moi, lorsque sous le feu du bel âge mon ame a éclaté en explosions. O vous qui vous applaudissez de vos enfans extraordinaires, plaignez-les, versez des larmes sur eux; ils seront malheureux toute leur vie; ils ne connaîtront qu'excès, qu'égarements en tout; ils passeront, tourmentés, sur les vagues de ce monde; et les autres mortels vivront de la vie commune, de la vie des hommes ordinaires, spectateurs souvent injustes, à qui il sera bien facile de condamner les écarts, les excessives irrégularités de la victime brûlée de trop d'ame.

Il y a quelque douceur, sur le déclin de l'âge, à jeter un regard en arrière sur des jours aussi orageux que le furent les miens! Et, s'il me fallait recommencer ma carrière, voudrais-je d'une vie comme celle que j'ai passée dans les tourments de l'ame, ou bien opterais-je pour celle du vulgaire? je ne sais, mais c'est bien ennuyeux de végéter!

L'histoire a dit assez quel fut Gustave-Adolphe. Ce fut de ce grand homme que Dieu vou-

lut me faire naître, au milieu de l'éclatante renommée dont il remplissait le septentrion. Non, le préjugé de la naissance n'est pas si puéril; et les stoïciens, avec leurs dédains affectés pour ce qu'ils appelaient une insignifiante gloriole, étaient de mauvaise foi, ou bien ils divaguaient, ce qui arrive parfois aux plus sages. Quand un homme qui ébranlait le monde disparaît, il rejaillit quelque chose de son importance sur sa progéniture; et, n'eût-on aucune prédestination au grand rôle de héros, on s'y trouve engagé : force est de ne pas dégénérer, de se tirer de ce rôle à la satisfaction générale.

Dieu me préserve de l'audacieuse prétention d'avoir continué Gustave-Adolphe, *le lion du nord!* Mais enfin, je fis mon possible, je m'essayai tant bien que mal à l'héroïsme. On jugera de mes tentatives dans ces mémoires.

La Suède venait d'acquérir une si prodigieuse prépondérance sous le dernier roi, que, souveraine et arbitre des destins du nord, il fallait en abordant son trône être quelque chose ou ne pas s'en mêler.

Mais je cours plus vite que les événements. Gustave-Adolphe avait épousé en 1620 la prin-

cesse électorale Marie Éléonore de Brandebourg. Il n'était point parmi les familles couronnées de princesse ambitieuse, de jeune Sémiramis en espérance, qui ne convoitât sa main, qui ne désirât de tout son cœur de s'associer à la gloire de ce monarque du pôle; et cela d'autant plus vivement que le schisme dont il était le Mahomet sans cesse victorieux, prenait une extension, une consistance, dont les consciences se mettaient en émoi. Ce n'était point là une gloire toute admirative; suivant les dogmes que l'on professait, on le suivait à perdre haleine, on s'élançait avec intérêt, avec ardeur, sur les pas d'un conquérant qui faisait triompher une cause regardée comme sacrée dans l'Europe septentrionale. Il n'était si petit ministre protestant qui ne montât son prêche de dimanche au diapason du héros; qui n'entonnât l'hymne laudatif; il n'était bourg ni village où le nom de Gustave-Adolphe ne portât la confiance, glorifié, béni par ses coréligionnaires. C'était bien autre chose dans les cours, et dans les cours où des princesses nubiles rêvaient déjà de hautes prétentions matrimoniales; où l'on arrangeait à part soi de solides, d'avantageux éta-

blissements. L'excellent parti que le roi de Suède !

Gustave-Adolphe jeta le mouchoir à la princesse électorale de Brandebourg, fille aînée de l'électeur. Je n'avais pas encore l'honneur d'être dans ce meilleur des mondes possibles, quand cela se fit, car ce fut cette heureuse Marie Éléonore qui devint ma mère.

Ce n'était pas une beauté achevée, mais il y avait en elle peut-être mieux que de la beauté, c'est-à-dire une réunion de toutes les bonnes qualités qui vont si merveilleusement à notre sexe, et qui relèvent des charmes même médiocres. Aussi jamais plus douce union. Rien ne manquait au roi pour le bonheur domestique tant que dura l'espoir d'avoir lignée ; mais peu à peu ces illusions tombèrent, et le roi se trouva enfin dans l'incertitude de savoir pour qui il arrondissait un si beau royaume que le sien.

Ce n'est pas que ma mère n'eût fait ses preuves ; elle avait déjà donné à son époux une princesse morte en bas âge ; après, elle s'était blessée d'un fils de peu de mois ; et définitivement on craignit de voir s'éteindre la dynastie, précisément au moment où elle s'était élevée à l'apogée de la grandeur.

On peut juger du désappointement général, car on n'ignore pas qu'en Suède ce n'est pas petite affaire qu'un changement de dynastie, que l'intronisation d'une nouvelle race royale. Il y a là force gens qui tiennent à certains droits d'élection, et qui ne manqueraient pas pour tout au monde d'user de cette prérogative héréditaire. Nous avons la noblesse la plus remuante !

Mais heureusement je vins fort à propos mettre le holà. On obtint ce qu'on avait si vivement désiré : ce fut dans un voyage en Finlande que la reine se trouva, à sa grande satisfaction, enceinte de moi dans Abo. Néanmoins toute cette joie ne fut pas justifiée : il vint à naître une fille au lieu d'un héritier mâle que l'on s'était promis. La reine m'a assuré que tous les signes concoururent à la décevoir, et la conduisirent à se persuader qu'elle accoucherait d'un fils. On croyait aux songes alors ; elle en eut de mystérieux ; le roi en eut aussi. A cela que l'on ajoute les prédictions toujours complaisantes des astrologues. Aussi se flatta-t-on d'un espoir que ma venue au monde dissipa. Hélas ! je naquis pour détruire de

douces illusions, et j'entrai dans la vie au milieu du désenchantement de la cour, des astrologues et de tout ce qui s'intéressait à voir le fort sceptre de Gustave tomber en des mains dignes d'en supporter le poids.

La cour était de retour à Stockholm. Le roi s'y trouvait aussi, mais malade, même assez dangereusement, puisque les devins crurent pouvoir se hasarder jusqu'à prédire que ma naissance amenerait ou la mort du roi, ou celle de la reine ou la mienne. Telle était la conjonction des astres suivant eux, lorsque je vins au monde. Je naquis (décembre 1626) coiffée depuis la tête jusqu'aux genoux, n'ayant que la tête et les jambes de libres, mais avec une voix déjà forte; double circonstance qui contribua à confirmer encore les espérances, à prolonger l'erreur même après ma venue au monde. Aussi les accoucheuses me donnèrent-elles pour un gros garçon, ce qui répandit dans le palais une joie dont il fallut bientôt se départir. Quel embarras pour les femmes quand elles connurent leur méprise! Comment pallier une si malencontreuse méprise?

Le roi n'était pas né plaisant, et il y avait de

quoi se prendre de mauvaise humeur, forcé de décompter de la sorte. Personne n'osait le désabuser; on contemplait avec serrement de cœur une allégresse aussi mal fondée que la sienne; enfin le roi aurait fini par s'apercevoir du peu d'écho que trouvait son transport, et qu'il était seul à se réjouir au milieu d'une espèce de deuil, quand la princesse Catherine prit sur elle la fâcheuse commission.

C'était un fin diplomate en jupon que ma chère tante! aussi n'épargna-t-elle pas les précautions oratoires, et à force de demi-significations, de palliatifs, elle arriva heureusement à bon port; mais tout cela était inutile. Toujours maître de lui-même et placé au-dessus des atteintes de l'adversité, ce grand prince ne témoigna aucune surprise; il me prit dans ses bras avec tendresse, me prodigua les marques de sa bienveillance, ni plus ni moins que si tous ses vœux avaient été comblés. Il dit à la princesse: « Remercions Dieu, ma sœur, j'espère que cette fille me vaudra bien un garçon. Je prie Dieu qu'il me la conserve puisqu'il me l'a donnée. »

La princesse voulut le flatter d'un espoir,

par un ajournement de cette joie paternelle qu'il s'était promise, en lui disant qu'il était encore assez jeune et la reine aussi pour avoir un héritier suivant son gré; mais il lui répondit derechef : « Ma sœur, je suis content; je prie Dieu qu'il me la conserve. » Il me renvoya avec sa bénédiction; il laissa même voir un contentement dont tout le monde fut surpris, et que le sentiment paternel excitait dans sa grande ame. Point de grandes joies sans un *Te Deum*. Aussi commanda-t-il que l'on chantât le *Te Deum*. Il ordonna toutes les réjouissances usitées dans les naissances des premiers mâles, se montrant aussi grand dans cette occasion que dans toutes les autres de sa vie.

Quant à la reine, on tarda à la désabuser; il fallait attendre son rétablissement pour ne pas surenchérir à ses douleurs corporelles.

Je ne sais si l'adulation s'en est mêlée, je ne sais si l'on a voulu exploiter ma tendance à l'église orthodoxe; mais, depuis que j'y suis entrée, depuis même que l'on a reconnu en moi des velléités pour le changement de religion, on n'a cessé de m'assurer que, par un mal-entendu qui ne laisse pas que de signifier

quelque chose de mystérieux, je fus baptisée suivant les rites du catholicisme. La version porte que le ministre luthérien (notez que c'était le chapelain du roi) me marqua au front du signe de la croix avec l'eau baptismale, et m'enrôla ainsi, sans le savoir, dans la milice d'élection. Le saint homme (dit-on pour expliquer ce quiproquo) avait fêté un peu trop Bacchus en réjouissance de ma venue au monde, et ses royalistes libations l'avaient amené au point de ne pas trop savoir ce qu'il faisait; chose assez probable et qui ne dépare pas les mœurs du clergé suédois, parce que l'habitude fait loi; mais ce genre d'erreur n'est guère admissible, et si l'on réfléchit combien l'on tient encore aux présages parmi nous, si l'on réfléchit que maintes gens sont toujours à tordre les choses les plus indifférentes pour en faire dégoutter des pronostics, on concevra que l'amour du merveilleux aura seul bâti cette fiction.

Quoi qu'il en soit, la version porte que Gustave-Adolphe apprenant cette infraction au cérémonial du luthéranisme, se prit à dire en plaisantant : « Elle sera habile, la petite, elle nous a tous trompés. »

Ma naissance donna un bel et bon démenti aux astrologues suivant la cour. Leurs prédictions ne firent mourir personne. Le roi guérit ; ma mère releva heureusement de couches ; je me portai bien ; et de plus, au grand désappointement de ces messieurs, j'étais une fille.

Je ne sais quel grand homme alla, en extravagant, faire de pompeux remercîments aux Dieux d'être né du sexe masculin ; moi, bien en secret, je leur rends des actions de graces du contraire. C'est à mon sexe que je dois de m'être soustraite aux vices de mon pays ; vices qui n'ont rien de bien aimable, de bien anacréontique ; c'est une débauche effrénée, un désordre continuel dans toutes les classes de la société. Il y a du charme à trôner, dit-on ; je n'établirai pas ici la discussion du pour et du contre ; mais du moins, tant que j'ai tenu bon sur le trône, j'ai joui d'une suprême indépendance, d'une indépendance que je conserverai jusqu'à la mort. On sait que j'ai déclaré la guerre au lien conjugal.

Ce n'est pas tout ; homme, l'exemple à coup sûr m'eût perverti. L'entraînement, la séduction de ce que l'on voit faire, ces encou-

ragements dont, sans être bien expert, on trouve le texte dans la muse d'Horace et autres chantres du plaisir, tout cela m'eût porté à ces déréglements qui sont charmants en poésie, mais hideux en réalité. Des liqueurs fortes! des orgies! ce sont là les plus chères délectations de mes sujets; oui, dussent les vertus des rois ne pas traverser sans péril leur journalier enchaînement de débauches, il leur faut, pour être bons Suédois, faire d'amples sacrifices à Bacchus.

Et mon tempérament, ce tempérament ardent, tout combustible, qui m'a consumée! aurais-je avec cette propension fait fi de cet entourage de beautés aux blonds cheveux, de ces blanches Scandinaves, de ces Walkiries contemporaines, qui réalisent autour de nos rois ces séductions réservées, au dire de nos Skaldes, pour les élus d'Odin? Oui, mon tempérament m'eût entraînée vers les femmes et les désordres qui s'ensuivent; je suis d'autant plus autorisée à ces appréhensions que jamais caractère plus accommodant que le mien aux mœurs des nations au travers desquelles je circule; à plus forte raison me serais-je pliée à celles des Suédois! Ne fût-ce que pour me po-

pulariser, je me fusse mise à leur unisson, coupable d'une complaisance qui aurait autorisé la dissolution. Autant que possible je l'ai réprimée au contraire.

Mais je ne le sais que trop, les trompeurs et fantastiques enchantements de l'amour ont rempli beaucoup de mes journées ; heureuse si j'en avais savouré les folies, le poison, sans emportement! Mais enfin ces épisodes sont clair-semés dans mon Odyssée ; il n'en eût pas été de même si, homme, des séductions que je me serais cru permises m'eussent environnée chaque jour.

La reine, ma mère, avait ainsi que les vertus les faiblesses d'une femme. Elle fut inconsolable de ma naissance. Une fille! Trop bonne, trop femme peut-être, elle souffrait intérieurement du déplaisir qu'elle supposait, qu'elle croyait deviner dans son époux : voilà sans doute l'origine de son aversion pour moi; aversion qu'elle ne savait motiver qu'en alléguant ma laideur et mon sexe : la vérité est qu'elle n'avait pas tort sur le premier chef; j'étais basanée comme un petit maure.

Mais il n'en était pas ainsi de mon père; aussi

répondais-je à son attachement par des démonstrations, par des marques d'une affection au-dessus de mon âge. Que vous dirai-je ? j'étais sous l'empire d'une sympathie que quelques esprits forts se plaisent à nier. Je ne sais quel instinct me faisait parfaitement distinguer dans les deux auteurs de mes jours la différence de leurs sentiments à mon égard. Dès le berceau je les appréciai, ces sentiments, à leur juste valeur.

Une fatalité me poursuivait et semblait légitimer le peu de tendresse de ma mère. Qu'y pouvais-je, moi pauvrette, si une poutre tomba en travers sur mon berceau, peu après ma naissance ? je fus conservée par un de ces petits miracles que le hasard a toujours à sa disposition, et que les bonnes gens veulent bien mettre sur le compte de la providence. Ma maternelle ennemie vit dans cette chute un signe de réprobation. Toujours entichée de sortiléges, de pronostics, elle voulait, suivant la coutume du pays, voir le doigt de Dieu partout ; elle dépouillait le hasard de tous ses caprices passés, présens et à venir ; rien ne se faisait, même ce qu'il y a de plus insignifiant, que par la per-

mission d'en haut; et, truchement de toutes les moindres circonstances, elle plaçait, à son insu sans doute, ses intimes sentiments au travers de ses interprétations.

Mille incidents mirent mes frêles jours en péril. Mais au lieu de périr il semblait que j'étais conservée par un miracle constant; j'ai grandi au milieu de ces vicissitudes, sous les rigueurs d'un destin qui se complaisait aux plaies et aux bosses.

J'ai mes cicatrices en attestation de ma périlleuse jeunesse, mais il ne me reste de bien apparent qu'une légère défectuosité dans la taille (1), défectuosité que j'aurais pu corriger si j'avais voulu m'en donner la peine.

Mon père trouvait de nouveaux motifs à son amour dans ces dangers accumulés sur l'existence de sa fille. Que ne disait-on pas sur cette série de petites catastrophes! on alla jusqu'à assurer que le roi Sigismond de Pologne, rancunier prétendant à la couronne de

(1) Elle consistait en une épaule un peu plus haute que l'autre; mais Christine déguisait si bien ce défaut par ses ajustements qu'il y eut plusieurs gageures à ce sujet.

Suède, et exclu d'icelle pour sa foi catholique, soudoyait des menées attentatoires. C'était lui, disait-on, qui me valait ces péripéties. C'était un traître, c'était tout enfin. Il arrangeait avec une diabolique apparence de hasard ces conspirations contre mes jours.

Il est très possible que Gustave-Adolphe, ardent réformé comme il était, ait prêté l'oreille à ces insinuations. Sa haine était des plus fortement prononcées contre la branche Gustavienne catholique, laquelle se contentait de la Pologne, comme fiche de consolation, tout en attendant mieux. Je serais tentée de croire qu'il ajoutait foi aux imputations des dames du palais; je le conjecture toutefois d'après son empressement à me faire couronner.

Le grand Gustave convoqua à cet effet les états-généraux peu de mois après mon baptême. Il me fit prêter l'hommage par les représentants de la nation, et la Suède à genoux, au jour de la cérémonie, m'adora dans mon berceau.

Périssables gloires de ce monde! Au lieu de succomber à des embûches, je me vis environnée de lauriers et de palmes. Je dormis

du sommeil de l'enfance sous leurs ombres belliqueuses ; je poussai mes vagissements au milieu des trophées, contraste frappant entre les infirmités humaines et les pompes de la terre! La fortune et la victoire perdaient par complaisance pour moi leur caractère féroce et belliqueux, et badinaient avec mon enfance. Le trône, voilà mon berceau ; j'étais à peine née qu'il me fallut y monter ; et l'on vit une Majesté, qui ne se doutait pas des grandeurs qui planaient sur elle, demander le sein de sa nourrice au milieu des génuflexions de tous les grands de l'empire.

## CHAPITRE II.

Gustave-Adolphe se prépare à la mémorable guerre de Trente ans. — Allocution des Ordres suédois. — Détails de mon enfance. — Conseil de Régence. — Mort de Gustave-Adolphe à Lutzen. — Je suis proclamée reine sur le champ de bataille. — Bataille en Lorraine gagnée par les Suédois.

Actif comme il était, Gustave-Adolphe connaissait le prix du temps; aussi, au lieu de s'amuser à s'émerveiller du cérémonial des hommages des états-généraux, il mit sur le tapis la guerre d'Allemagne et la fit décréter, séance tenante. Ceci arrivait en 1627.

Rien d'aussi significatif pour prendre une idée de la situation des esprits que les pièces authentiques. On saura où l'on en était de ce côté-là, en Suède, par la réponse des états aux propositions du roi, réponse dûment verbalisée et extraite des archives sénatoriales :

« Sa Majesté, notre très gracieux roi et seigneur, nous ayant requis d'aviser à l'état dangereux où les consorts de notre religion en Allemagne se trouvent présentement, en ce que l'empereur et la ligue des catholiques s'y sont emparés des états des princes; que ceux qui occupent les bords de l'autre côté de la Baltique, y compris les ports appartenant au roi de Danemarck, sont déjà en leur pouvoir : d'où il appert que si le tout-puissant, par une grace toute particulière, ne veut détourner le danger, ils s'approcheront de si près de nos frontières que nous n'aurons qu'à nous attendre à la ruine entière du royaume de Suède, ou à une guerre longue et onéreuse. »

« A ces causes, et en considérant l'état de la religion des évangéliques, dont le libre exercice leur a été enlevé par les catholiques, nous supplions très humblement votre Majesté de prendre à présent des mesures telles, que la puissance de l'empereur et des catholiques ne s'affermisse pas autour de la mer Baltique, dont la domination a de tout temps été une appartenance de la couronne de Suède. »

« Nous promettons de notre part et au nom

de nos confrères, qu'en fidèles sujets et en gens de bien, nous assisterons les justes entreprises de votre Majesté de tout notre pouvoir et de toutes nos forces, n'y voulant épargner ni notre vie ni nos biens, et souhaitant que votre Majesté fasse telle alliance avec le roi de Danemarck qu'elle jugera convenable à la sûreté réciproque de ces deux états si voisins. »

Le roi employa ses dernières années partie en négociations, partie en préparatifs pour la guerre d'Allemagne. Il régla aussi avant son départ les affaires d'un royaume dans lequel, hélas! il ne devait plus rentrer.

Les premières années de mon enfance n'eurent rien de remarquable, sinon une maladie mortelle qui menaça de couper subitement la trame de mes jours, durant un voyage du roi aux mines. Un courrier lui fut expédié. Comment douter de l'extrême tendresse du monarque pour moi? Il fit une si grande diligence pour se rendre auprès de sa fille chérie qu'en vingt-quatre heures il était de retour, ce que n'avait jamais fait aucun courrier.

J'étais à l'extrémité. Il en parut inconsolable; mais enfin je guéris; son allégresse, proportion-

née à son affliction, devint générale; il fit chanter le *Te Deum* de rigueur.

Comme s'il se fût plu à m'inculquer son caractère guerrier, Gustave-le-Grand me mena avec lui dans son voyage à Calmar : là je fus mise à une petite épreuve, dont je me tirai fort bien ; ce qui remplit de joie son cœur belliqueux. Je n'avais pas encore deux ans : à son arrivée à Calmar on doutait s'il fallait tirer les salves d'artillerie de la ville et de la forteresse, car il y avait là une majesté au maillot qui aurait pu prendre la chose au tragique. Le gouverneur voulut demander des ordres, et le monarque, après avoir un peu hésité, répondit : « Faites tirer ; elle « est fille d'un soldat, il faut qu'elle s'y habitue. »

Les salves se succédèrent dans les formes usitées. J'étais avec la reine dans son carrosse, et au lieu d'être épouvantée de ces détonations qui allaient ébranler les nuages, qui faisaient tressaillir les autres enfants et même beaucoup de dames, moi, plus guerrière que tout cela, je riais, je battais des mains, et ne sachant encore parler je manifestais par toutes les marques de satisfaction que peut donner une jeune enfant les émotions que je ressentais et qui tiraient, disait-

on, sur l'héroïsme. Je semblais ordonner que l'on prolongeât le charme de ces foudroiements. On m'eût prise pour une toute petite Bellone.

Le héros ne se possédait plus; j'étais née avec son intrépidité, comme disaient les spectateurs. Aussi, content de moi, il me menait toujours aux revues de ses troupes; partout je lui donnais des preuves du plaisir que je trouvais à ces spectacles, et se prenant à faire du sentiment, il me disait en badinant avec moi, comme si j'eusse été capable de le comprendre : « Va, « petite, laisse-moi faire; je te menerai un jour en des lieux où tu auras contentement. »

Hélas! le trépas l'empêcha de me tenir parole : je n'eus pas le bonheur de faire le dur apprentissage de la guerre sous un si grand homme.

Il partit; j'étais un peu plus grande, on m'avait appris un petit compliment que je devais lui réciter; mais il était si affairé dans cette grande circonstance qu'il ne pouvait s'amuser à mes enfantillages; moi, qui apparemment ne me trouvais pas disposée à avoir travaillé en pure perte, voyant qu'il ne me donnait pas audience, et que vainement j'avais meublé ma mémoire

des vers de l'aumônier, poète suivant la cour, je le tirai par son buffle, et le fis retourner vers moi; dès qu'il m'aperçut il me prit dans ses bras, il me serra contre son cœur, comme un autre Hector. Hélas! comme le héros troyen, il ne devait revoir ses foyers qu'en pompe funèbre!

La reine l'accompagna. Moi, l'on me mit aux mains de l'excellente princesse Catherine, sa sœur, en lui adjoignant la meilleure pâte de mari du monde, le prince Palatin, qui se trouva, avec stupéfaction, improvisé en homme entendu dans l'éducation. Ce n'est pas tout, il fut encore investi de la direction des finances[1], dont mal prit à ce digne homme. Disons cependant qu'on ne le nomma pas au réel mon gouverneur attitré, bien que sa femme eût le titre de ma gouvernante. Il y avait là-dessous un peu de machiavélisme; mon père, tout en rendant justice à sa droiture, le trouvait un peu trop entaché de calvinisme, ce qui eût produit un mauvais effet dans un pays aussi fanatique pour les arguties de conscience.

Quant à la princesse Catherine, c'était une luthérienne de bon aloi, bien que quelques gens

méticuleux la soupçonnassent d'un peu de calvinisme contracté dans les étreintes du mariage.

Mais j'étais si jeune, si peu capable de prendre feu pour des distinctions de casuiste, que l'on ne trouva aucun inconvénient à leur confier ma lisière, du moins le roi ; quant à la reine, elle mit en avant des *mais* et des *si* ; mais le roi voulut être obéi, et il le fut.

Il faisait beau voir les députés des quatre ordres convoqués au camp, et mêlant leurs toges aux armures pour m'offrir leurs sermens. Tous ces spectacles ébranlaient ma jeune imagination, et, sans savoir ce que c'était que cela, sans y entendre finesse, je reçus tous les serments que l'on voulut, ceux des députés, ceux de l'armée, au milieu des rangs de laquelle je fus portée au bruit des acclamations. Là, au milieu des sabres brandis, au choc des mousquets, on me reconnut pour héritière, et, en cas de mort, Reine de Suède. Le roi fit lire une instruction pour le sénat, où tout était réglé d'avance, et les devoirs de chacun et les fonctions des membres de la régence, le cas échéant. Il en exclut la reine, en quoi il fit très bien pour des raisons que

plus tard je rapporterai en leur lieu. Il donna la tutelle aux cinq grandes charges du royaume, qu'il déclara formellement mes tuteurs. En cas d'absence du roi, ces cinq grands dignitaires sont les curateurs-nés du royaume; de même qu'en temps de minorité, à proprement parler, ils ne sont pas autre chose que les cinq lieutenants du Roi, chacun dans son département. En voici la hiérarchie :

Le premier est le *Grand-Drost*, président du tribunal suprême de la justice de Suède;

Le second, le *Grand-Connétable ;* il préside le conseil de la guerre.

Le troisième, le *Grand-Amiral ;* c'est le président du conseil de la marine.

Le quatrième, le *Grand-Chancelier ;* c'est à lui qu'est déférée la présidence du sénat de Suède, le roi étant absent; tous les secrétaires d'état lui sont subordonnés durant la minorité.

Enfin le cinquième, le *Grand-Trésorier*, est chef du conseil des finances et manie les revenus du royaume.

Tout étant prévu, tout étant réglé pour le cas de minorité, le roi ne porta pas ses vues sur ma majorité, laissant au sénat et aux états à déter-

miner ce qu'il serait urgent de faire. Il donna cependant de secrètes instructions au grand-chancelier Oxenstiern, homme grave, homme de poids, penseur, sage et tout puissant sur l'esprit du roi, et que l'on consulta depuis comme un oracle, quand la mort du héros eut embrouillé la politique suédoise.

Le discours qu'il fit au sénat avait quelque chose de l'onction, de l'éloquence homérique, à ce que l'on assure; ce qui semble le prouver c'est que tous ces généreux vieillards dérobèrent des larmes qui coulaient sur leurs barbes vénérables. Cette émotion, tout le peuple la partagea. Le héros s'embarqua. On a toujours ajouté foi aux augures en Suède; surtout dans ce temps on y avait ce faible plus que jamais : aussi interpréta-t-on défavorablement la perte d'un des plus gros vaisseaux, qui s'entr'ouvrit et sombra dans le port, sans que l'on ait jamais pu savoir pourquoi, car il faisait le plus beau temps du monde et un de ces jours sereins où l'azur du ciel se montre avec cette demi-teinte d'or, si rare sur l'horizon suédois. Nous-mêmes, malgré notre fier dédain contre les préjugés populaires, nous ne nous soustrayons pas toujours à

leur empire. Il est certain que, l'an 1631, époque de sa mort, la rivière arrêta son cours la veille de la Noël, ce qui, dit-on, présage immanquablement la mort des rois de Suède. Je ne voulus pas ajouter foi à ces billevesées; hélas! peu après vint la fatale nouvelle. L'histoire a assez jeté de lauriers sur sa tombe; ce héros mourut dans le comble de sa gloire, dans l'état le plus florissant de sa fortune; ce fut à la fatale et pourtant heureuse journée de Lutzen, quand les bandes impériales fuyaient devant le *lion du nord*, qu'il termina sa belle carrière.

Il gagna en ses diverses guerres vingt grandes batailles, dont plus de la moitié en personne, et payant de son propre corps, l'épée à la main, parmi les ennemis. On peut dire que la fortune et le siècle lui furent favorables plus qu'à homme du monde, puisqu'on lui attribua tout ce qu'il fit de grand durant sa vie; mais ce qui est rare et étonnant, on lui décerne encore la gloire de tout ce qui se fit après sa mort en Allemagne. Graces au ciel, je suis désabusée à présent de ces futiles louanges que l'on chérit durant sa jeunesse; oui, j'ai pu durant ma régence m'aveugler au point de jalouser le plus

grand et le plus chéri des pères, quand j'entendais lui attribuer, et comme résultats de ses projets, de ses dispositions, quelques lauriers qui furent cueillis par mes instructions, lorsque j'eus hérité de ses guerres ; aujourd'hui j'ai de plus généreux soucis : un rayon de la grace victorieuse du seigneur eût pu éclairer son ame et lui faire remporter en son dernier moment la plus profitable, la plus vraie des victoires. Mais souscrivons aux décrets éternels ; il faut les admirer, les adorer, sans leur en demander compte.

Journée de deuil ! trop illustre journée de Lutzen ! baigné dans son sang, mais ne sourcillant pas même aux approches du trépas, il expira, ce Gustave-le-Grand. Alors les Suédois retrouvèrent dans le désir de la vengeance, dans ce terrible aiguillon des cœurs de fer, une ardeur furieuse. Weimar se signala de nouveau ainsi que tous les généraux : nul ne ressentit ses blessures ; la victoire, d'un bras d'airain, accula les Allemands contre le fleuve, où elle les livra comme un immense holocauste aux mânes du héros inanimé ; et mille cris de triomphe mêlant mon nom aux imprécations de la vengeance me proclamèrent pour la première fois Reine

en Allemagne, et Stockholm fut bientôt comme l'écho du champ de bataille de Lutzen.

*Le roi est mort : le roi est vivant* (1). La Suède et ses armées retentirent de ce *vivat*. Mais quelle différence entre ces deux rois! Celui qui venait de mourir avait été le plus fort, le plus puissant des hommes ; rien de plus faible que la débile enfant qui lui succédait. Quelle douleur intérieure ce devait être pour tant de braves gens, de voir substituer à un guerrier pareil une fille à peine sortie du berceau! Mais ce lien, tout faible qu'il était, suffit pour unir tant de volontés influencées par mille intérêts divers; tout se dévoua au soutien de la fille héritière d'une dynastie victorieuse.

Le grand-chancelier Oxenstiern reçut avis de ce qui s'était passé à Francfort. Aussitôt il recueillit dans toutes les armées les serments de fidélité. Tous les chefs, à la voix de ce sage vénérable, firent preuve d'empressement, de patriotisme; ces chefs étaient le maréchal Horn,

---

(1) C'est une coutume établie dans le cérémonial des sacres des reines de Suède de les proclamer *rois* et non pas *reines*.

les généraux Wrangel, Baner, Tott, Kagge, Weimar, Kniphausen, le Palatin Birkenfelt, etc.

Le feu roi, au moment de déchaîner le démon des batailles à Lutzen, au moment de commencer l'attaque, éprouva l'empire des pressentiments : il écrivit de sa propre main à son ministre, à son favori, car je puis lui donner ce nom, et il le méritait; il écrivit à Oxenstiern, l'exhortant à la fidélité qu'il me devait comme sa fille unique et souveraine de la Suède. Il lui rappela les ordres qu'il lui avait jadis donnés pour le cas d'un sinistre événement; il lui recommanda avec une effusion de tendresse qui fait le plus grand éloge de ce guerrier endurci aux horreurs de la guerre, de me donner une éducation digne d'une reine d'un si brave peuple. Il lui recommanda encore des soins, des égards, des respects, des déférences pour la reine-mère, mais aucune participation de sa part aux affaires de la couronne, ni à mon éducation.

En attendant des nouvelles de la capitale, les armées agissaient partout. On prit quantité de places. Horn, les deux Rhingraves, Kagge, Birkenfelt, tous nos généraux se battaient avec

de constants succès en Bavière, en Lorraine, en Saxe. On gagna quelque temps après la mort du roi une victoire en Alsace, qui mérite d'être rapportée en raison de sa singularité. Elle fut donnée près de la ville de Saverne, que l'on voulait secourir contre les Lorrains qui la cernaient. L'armée venue au secours était sous les ordres de Birkenfelt et de Kagge; elle se composait d'une redoutable cavalerie allemande et d'un corps d'infanterie suédoise.

Notre cavalerie repoussée abandonna le champ de bataille. Son général, le prince de Birkenfelt, se sauvait comme il pouvait, lorsque Kagge avec sa pesante infanterie donna si à propos qu'il culbuta l'infanterie ennemie et s'empara de son canon qu'il tourna contre la cavalerie, qui revenait de la poursuite de la nôtre. Ainsi, par ce moyen, nos fantassins tout seuls remportèrent le succès de ce jour. Déjà le Palatin, qui s'était enfui, avait envoyé un courrier annoncer cette fatale rencontre au grand-chancelier; mais il arriva en même temps que celui de Kagge, qui en neutralisa le mauvais effet, et Oxenstiern écrivit au Palatin que s'il avait eu moins d'impatience de partir du champ de ba-

taille il aurait su au juste que les affaires étaient moins mauvaises qu'il ne se l'imaginait. Ajoutons que les historiens (tant sont bien instruits la plupart de ceux qui distribuent l'immortalité et colportent dans l'avenir la gloire des hommes); ajoutons qu'ils ont presque tous attribué à Birkenfelt le gain de cette bataille.

Mais il ne faut pas s'en étonner. Un historien sans vénalité est une chose si rare! on a écrit cela dans un temps où il n'était pas facile de dire la vérité ni d'accuser un prince de la maison qui règne actuellement. On veut plaire et l'on fausse un peu les événements que le destin n'a pas arrangés comme on le voudrait à la cour.

Le prince retourna à l'armée aussi honteux de la lettre du grand-chancelier que de sa promptitude à s'éloigner; mais il fit mieux son devoir; il prit force villes et répara sa mésaventure le mieux qu'il put.

Je ne relaterai pas les progrès de mes deux Rhingraves en Alsace et en Lorraine. Tout allait à souhait sous les ordres du grand-chancelier, qui commandait en Allemagne sous mon nom

avec la pleine autorité du chef de régence et on continuait la guerre avec plus de vigueur que jamais.

---

## CHAPITRE III.

Oxenstiern convoque en Allemagne un congrès de princes protestants. — Brillante position de la Suède. — On veut y établir la république. — Je suis reconnue reine. — Portraits des cinq membres du conseil de régence. — Axel Baner, mon gouverneur. — Son libertinage.— Mon éducation virile.

Le roi de France, Louis XIII, leurrait les alliés de promesses; il devait se déclarer pour eux, mais il ne le fit pas, attendu que deux ou trois rencontres, que je pourrais en toute sûreté de conscience qualifier de victoires, lui donnèrent à penser. Arnheim et d'autres généraux firent merveille pour la Suède. Avec la prospérité on commença à se relâcher des meurtrières rigueurs de la guerre; on fit quartier aux soldats, mais à condition qu'ils serviraient dans nos troupes : c'était, si vous voulez, faire de l'humanité aux dépens du vrai civisme; mais on n'y regarda pas de si près, ni les impériaux non

plus, qui adoptèrent ce système d'apostasie militaire, excepté à l'égard de mes Suédois. Ainsi les bons Allemands servaient tantôt dans un parti, tantôt dans l'autre, suivant la fortune des armes, et toujours au nom de la gloire, car c'est un mot commode que celui de gloire, bien élastique surtout, et qui se plie à toutes les circonstances!

Le sage Oxenstiern soignait non seulement mon éducation, mais encore il arrangea une utopie: c'était un plan d'organisation civile et militaire pour l'Allemagne, la Prusse et la Suède. Gustave-le-Grand en avait fait jadis le canevas, mais le chancelier y ajouta du sien pour cadrer aux événements. C'était bien, ce qu'il y eut de mieux fut une alliance avec la France, qu'il traita avec l'ambassadeur de ce royaume, sous la condition que je la ratifierais; ce n'était en résumé que la contre-copie de celle traitée et conclue sous le feu roi.

Dans le mois de mars de l'année 1633, il convoqua une assemblée générale à Heilbron, mais une assemblée de tous les princes intéressés à cette guerre politico-religieuse. Cette diète de souverains était mandée en mon nom, ce qui

ne laissait pas que d'être flatteur. Ils y vinrent en personne ou par députés.

C'était peu des princes protestants des cercles de Souabe, de Franconie, du Rhin supérieur, du Rhin inférieur; la Hollande, la France, l'Angleterre y envoyèrent aussi leurs ambassadeurs. Jolie présidence que celle de cette assemblée! aussi mon grand-chancelier ne manqua pas au fauteuil présidial, parlant et proposant; toujours au nom de sa majesté Christine, *roi* de Suède. Il demanda :

1°. L'union de tous les princes, pour le rétablissement des électeurs de tous les protestants.

2°. Le rétablissement des lois de l'empire, offrant à tous ma protection, à l'exemple du feu roi.

3°. Satisfaction pour la Suède, et obligation de ne faire aucun traité particulier sans son intervention, sans son consentement.

Nous obtînmes tout ce que nous voulûmes; et l'alliance avec les trois grandes puissances et les états de l'empire fut jurée solennellement.

Telle était la brillante position de la Suède, telle était l'influence des superbes souvenirs de Gustave-le-Grand, que nous fîmes déclarer

l'empereur et la ligue catholique ennemis de tous les princes confédérés jusqu'à ce que satisfaction pleine et entière eût été donnée, de fait, à ma couronne.

En attendant, les quatre cercles se chargèrent d'entretenir à mon service, et en faveur de la cause commune dont j'étais la protectrice, une armée de soixante mille hommes, effectif qui pouvait même être encore augmenté suivant les occurrences. Les sacrifices des cercles allèrent plus loin : car, munitions de bouche, munitions de guerre, artillerie même, tout cela me fut offert. Ils ne demandèrent qu'une grace en retour, c'était le redressement de la discipline des troupes. Rien de plus juste : nous y souscrivîmes.

Cela étant réglé, on forma au grand-chancelier un conseil de quatre assistants de la part des confédérés, dont l'influence fut industrieusement contrebalancée par quatre de mes députés : en sorte que la majorité nous restait toujours, ce qui était commode, bien qu'un peu trop politique.

Lieutenant-général de l'Allemagne par lettre-patente signée de ma main, Oxenstiern alla, ac-

compagné de ses huit adhérents et de toute leur suite, à Cassel, tenir sur les fonts baptismaux le prince de Hesse-Cassel. La pompe de la cérémonie fut relevée par la présentation des tristes trophées de la bataille de Lutzen et autres gagnées en Germanie. Ces vieux étendards déchirés par la guerre, noircis de l'haleine des canons, et plus glorieux en raison de leur vétusté, formèrent le dais du baptême; ils firent frissonner de sublimité de vieux guerriers agenouillés sur les dalles du temple, où les gloires des combats se mêlaient aux humbles rites de la religion. De là ces trophées furent portés au bruit des détonnations, et par des vétérans au front cicatrisé, au vaisseau qui partait pour la Suède, aventurant au travers des orages de la Baltique ces bannières illustrées par d'autres tempêtes et qui devaient être déposées à mes pieds.

Cependant mon grand-chancelier tenait assemblées sur assemblées à Francfort, à Erfort. Il avait pour but de presser la livraison des contributions promises; de montrer aux Allemands que l'on ne faisait rien sans leur participation.

Un autre spectacle non moins imposant, ce

fut la translation des dépouilles mortelles du grand Gustave. Le chancelier avec son escorte ordonna tout ce qu'il fallait pour rendre magnifique cette cérémonie, qui devait traverser l'Allemagne. La reine, inconsolable et toujours dans le deuil, n'abandonna pas un seul moment le cadavre de son époux.

Le roi avait pourtant défendu qu'on l'embaumât. Mais c'était là une faiblesse, et qui n'en a pas? C'était là une faiblesse particulière à notre nation : elle a un tel respect pour les morts qu'elle regarde l'embaumement comme une espèce de profanation.

Quittons l'Allemagne avec le corps du héros : passons en Suède, où arrivent ces dépouilles royales.

Il faut que je me plaigne ici de la négligence des écrivains de ma nation qui ne disent pas un mot de tout cela. Cette négligence a été si grande qu'ils n'ont pas remarqué le jour de sa mort qui fut celui de mon avénement à la couronne. La chose méritait pourtant bien une date.

Il faut supposer qu'on tint la nouvelle de la mort du roi secrète dans le sénat, pour déli-

bérer sur ce que l'on avait à faire. Depuis, on a voulu me persuader que dans des délibérations à huis-clos il avait été question de se constituer en république, ce qui ne m'étonne pas, tant ce hochet de république est du goût de ces grands enfants nommés hommes, qui finissent toujours par le briser. Je n'étais qu'une enfant : l'obstacle n'offrait pas d'insurmontables difficultés; mais quand on en vint à opiner, on conclut généralement que mes droits étaient incontestables, que le serment était prêté, et qu'il fallait le garder.

Les états-généraux furent convoqués, car les décisions du sénat veulent être légalisées par la sanction nationale. Voici la résolution que l'on y prit :

« Nous, sénateurs et états du royaume de Suède, comtes, barons, évêques, noblesse, clergé, officiers de guerre, bourgeois et membres des communautés, tous convoqués à la présente assemblée, savoir faisons par les présentes, en notre nom et de la part de tous les pays et confins du royaume dont nous avons le plein pouvoir, qu'ayant plu à Dieu de nous affliger par la mort du très illustre et très puissant

prince, le seigneur Gustave-Adolphe, roi des Suédois, des Goths et des Vandales, grand prince de Finlande, duc d'Estonie, etc.: ayant plu, disons-nous, à Dieu de nous priver du père de notre chère patrie, sous le gouvernement duquel nous vivions en repos et en sûreté, et de nous enlever un monarque dont les sages entreprises et les victoires incroyables seront l'admiration de la postérité, sans lui avoir donné aucun enfant mâle capable de remplir son trône après lui : nous avons trouvé bon de nous assembler suivant les lettres de convocation envoyées par les louables sénateurs du royaume, afin de délibérer entre nous sur ce qui regarde la sûreté de l'état et de la couronne du feu roi de glorieuse mémoire, et sur les moyens propres à préserver la patrie de toutes sortes de malheurs et de dangers ;

« Après de mûres délibérations nous avons résolu et confirmé ce qui suit :

« Conformément à ce qui fut conclu dans l'assemblée de Norpoking, l'an 1604, et à la résolution prise depuis dans cette ville de Stockholm, l'an 1627, que nous tiendrions pour notre reine et princesse héréditaire dame

Christine, fille du roi, s'il arrivait qu'il mourût sans enfant mâle, en considération des bienfaits signalés dont nous sommes redevables aux rois Gustave I et II ; enfin, pour satisfaire à notre promesse et obligation précédentes, nous reconnaissons et déclarons d'un consentement unanime, et sans aucune contrainte, que la très illustre et très puissante princesse, dame Christine, fille du feu roi Gustave II, surnommé le Grand, est reine élue et princesse héréditaire des Suédois, Goths et Vandales ; etc.; promettons et nous obligeons avec ceux de notre corps, et avec tous les états et sujets du royaume, d'être fidèles à Sa Majesté, et de lui rendre service et obéissance en tout ce qu'elle voudra nous commander. Nous confirmons tous les droits et prérogatives de la reine, et sommes dans la résolution d'employer pour elle et notre chère patrie, nos corps, nos vies et tout ce qui est en notre pouvoir. Cependant nous nous réservons, et au royaume aussi, que lorsque Sa Majesté sera parvenue à l'âge de majorité et pourra prendre le gouvernement et l'administration de l'état, elle en confirmera tous les droits, libertés et priviléges, selon ce qui a été

pratiqué par les rois ses prédécesseurs, et particulièrement par le feu roi Gustave-le-Grand. »

Heureuse enfance! savais-je alors et le malheur de perdre un père, et l'importance des délibérations des états? J'ignorais et ma fortune et le rude coup de l'adversité qui venait de précipiter le monarque au tombeau. Je me souviens pourtant que j'étais ravie de voir tous ces gens en grand costume, et chamarrés d'or et de pelisses, me baiser la main et se prosterner à mes pieds : je ne m'amusais qu'au spectacle de la cérémonie; c'était tout ce qui me captivait; je n'allais pas m'imaginer que moi, débile et incapable de me soutenir, j'étais plus puissante que tous ces hommes aux membres robustes, à la barbe épaisse. Cependant je siégeais, m'a-t-on dit, avec tout le décorum nécessaire, sur le trône, et l'on se plaisait déjà à me trouver de la majesté, ce qui prouvait tout au plus que j'étais bien obéissante aux avis de mon gouverneur, et que je faisais bien la reine pour avoir des biscuits.

On avait déjà vu des majestés en lisière, de ma taille, s'endormir durant les longues harangues de tous les corps de l'état, ou bien

pleurer en réponse aux belles fleurs de rhétorique. Moi, je ne fis rien de tout cela ; j'écoutai, avec un sérieux que l'on voulut bien prendre pour de la conception, toutes les belles choses que l'on me débita. Peut-être convoitais-je comme des joujoux les plaques et les décorations de mes dignitaires ; quoi qu'il en soit, tout fut admiré en moi, tout eut le plus grand succès ; il faut si peu de chose pour applaudir une enfant, et une enfant de Gustave-Adolphe !

Parmi tous les réglements que l'on fit, on ôta au prince palatin le maniement des finances ; du moins comme il était avisé, il s'en démit au moment où on allait lui retirer son portefeuille. Ma tante, sa femme, fut laissée auprès de moi.

Les cinq grandes charges de l'état, nommées mes tuteurs par le feu roi, entrèrent en fonctions. Elles étaient occupées alors par les personnages que je vais faire connaître rapidement.

Le premier, *le Grand-Drost*, avait nom Gabriel Oxenstiern Gustafson. Avec des talents agréables au peuple, excellent homme, si jamais il en fut, il avait su par son affabilité se mettre dans les bonnes graces de la noblesse et dans celles, peut-être plus difficiles à obtenir, du peu-

ple. Il était éloquent, mais éloquent à la manière des Vandales. Beaucoup d'ame, de véhémence, mais peu d'études et point de latin. Ambassadeur jadis en Danemarck, en Pologne, en Angleterre, en Hollande, il s'était acquitté de toutes ces missions avec une merveilleuse sagacité. Il était frère cadet du chancelier, le premier homme de l'état, et digne d'un si beau nom. Mais il mourut durant ma minorité; alors l'on transporta cette cinquième partie du fardeau de la régence sur le comte Brahé. Celui-ci, homme aux nobles parchemins généalogiques, aux manières solennelles et tout-à-fait sénatoriales, ne fut pas déplacé dans ce poste; mais le cher homme avait une tendresse particulière pour l'argent; il se délectait à couver celui qu'il possédait en assez grande quantité. Du reste, entêté dans ses décisions, il fallait le quadruple vote de ses collègues pour renverser la forteresse de ses volontés, où il se renfermait obstinément. Bien que ce double défaut désigne un esprit étroit, le comte n'était pas ignorant; très agréable en sa conversation, brave et payant de sa personne, il a eu l'honneur d'être régent durant deux minorités, et

tuteur de deux rois, ayant été le mien ainsi que celui du présent roi Charles IX.

Le comte Jacob de la Gardie, français d'extraction, rendit jadis assez de services à la couronne, sous le feu roi, en Pologne et en Moscovie, pour mériter cette haute dignité de la connétablie de Suède. Il fut encore un des régents. Sa franchise allait jusqu'à la rudesse; brusque, peu dissimulé, et avec cela grand causeur, mais invariablement attaché à ses devoirs.

Graces à ces excellentes qualités, placé assez avant dans les bonnes faveurs de Gustave, il les partageait avec le chancelier; toujours employé dans le commandement des armées ou dans le gouvernement des provinces lointaines, il a fait toute sa vie une grande figure dans l'état; il mourut durant mon règne, comblé d'ans et de gloire, dans la religion de la Suède.

Le plus digne de vénération, peut-être, des cinq gouverneurs, c'était le grand-amiral Charles Carlson, auquel une naissance illégitime ne pouvait enlever son mérite personnel; il était frère bâtard du roi, et par conséquent mon

oncle ; c'était un Suédois à l'antique, et dont le moule semble perdu ; plein de probité, d'une capacité qui aurait été plus grande si son ame ne s'était pas usée dans les angoisses d'une longue captivité en Pologne, où il demeura dix-huit ans les fers aux pieds.

Parlons du quatrième, le grand-chancelier, Axel Oxenstiern, homme rare, précieux, dont il sera souvent question dans ces mémoires. Pour un Suédois, il était un prodige de science : rien dans la politique de l'Europe ne pouvait le trouver au dépourvû. Il avait beaucoup d'acquis et la plus prodigieuse activité d'esprit. Infatigable ; quand il s'était tout le jour occupé d'affaires, ses délassements dans les repas, dans les réunions, étaient de parler d'affaires. Le plus sobre de tous les hommes, dans un pays où la sobriété est si rare, il donnait à la réflexion un temps que les autres donnaient aux banquets. Mais cette miraculeuse préoccupation qui ne fatigua jamais son esprit, chose étonnante, n'interrompit jamais son sommeil ; nul homme ne fut plus réglé et plus méthodique ; son esprit était comme une pièce de rapport, une machine à volonté, et il disait qu'en

quittant ses habits le soir il déposait tous ses soins administratifs pour jusqu'au lendemain. Jamais les crises politiques n'ont interrompu ce bienheureux sommeil, excepté toutefois dans deux occasions qui, en effet, en valaient la peine; lors de la mort de Gustave-Adolphe et lors de la perte de la bataille de Nordlingue. Flegmatique quoiqu'ambitieux, il avait de cette dernière passion une dose suffisante pour l'activer au bien, qui entra constamment dans ses principes et dans toutes ses actions. Il a servi sous quatre rois dans la charge de grand-chancelier, à laquelle il fut promu dès l'âge de vingt-quatre ans. Je lui ai donné la mort, je dois en convenir; mon abdication lui a si fort serré le cœur qu'il n'a pu y résister. Les plus grands obstacles que je rencontrai à cette résolution, ce fut lui qui me les opposa, car je connaissais son attachement pour ma personne, et la peine que je lui faisais. Mais, appelée à Dieu, je suivis ma vocation avec cette fermeté des ames mâles; aussi Dieu m'a consolée en remplaçant plus tard ce grand homme auprès de moi par un autre qui le vaut, le cardinal Azzolini, dont je parlerai par la suite.

Un autre Oxenstiern, Gabriel, cousin-germain du grand-chancelier, tenait aussi en qualité de grand-trésorier un pied dans la régence. Il était parvenu à ce grade à force de probité par les échelons de la promotion, et à travers une infinité de postes inférieurs.

Sous la tutelle de ces cinq augustes vieillards, je grandis, et la Suède fut gouvernée heureusement et victorieusement.

L'éducation a une si grande influence sur l'avenir de l'homme, et sur l'avenir d'un peuple quand c'est un enfant royal, que je ne dois pas oublier de mentionner ici ceux qui furent chargés de former en moi, comme ils le disaient, une plante royale.

Mon père poussait loin le patriotisme, de même que l'attachement à la religion réformée; c'est ce qui fit qu'il ne voulut me confier qu'à de bons Suédois, fermes de cœur et d'esprit. Il ne chercha pas beaucoup. Axel Baner, frère du maréchal de ce nom, qui s'est rendu fameux en Allemagne, fut déclaré mon gouverneur. Nul n'était plus propre à répondre aux vues du roi sous le rapport du civisme et du protestantisme, mais sous tous les autres

je n'ai jamais pu m'expliquer ce choix. Confident des amours du roi, son compagnon de plaisirs, mon père en avait fait son gentilhomme de chambre, plus encore, son favori. Fin courtisan, très obséquieux, très madré; mais ignorant, mais adonné aux femmes, aux liqueurs spiritueuses. Il faut lui pardonner ces penchants; la faute en est aux mœurs du siècle et de la nation; mais n'y avait-il personne autre pour me former le cœur et l'esprit?

Il est vrai qu'on lui avait donné pour substitut un littérateur qui pouvait, à tout prendre, passer pour une compensation. C'était Gustave Horn, neveu du maréchal; dans de longs voyages en France, en Espagne, en Italie, il s'était policé, il avait pris un brillant de civilisation; ce qui le fit remarquer comme un météore à son retour. Il savait toutes les langues des pays qu'il avait parcourus, brodait son entretien de faits et de connaissances puisées dans leurs livres. Ajoutons qu'il tempérait quelque peu le pédantisme par le savoir-vivre d'un courtisan de bonne compagnie. Ce n'est pas tout; sous le rapport des belles-lettres personne en Suède ne pouvait l'emporter sur le docteur

Jean Mathiæ, autre sous-gouverneur, depuis évêque de Strangnas. Une fleur de littérature se montrait dans son élocution douce, facile, dans ses enseignements paternels. Il était soupçonné de quelque prédilection pour le calvinisme, ce dont il se défendait vertement; défaut si l'on veut, mais il m'importait peu que ses principes inclinassent pour Luther ou pour Calvin; j'étais appelée plus haut.

Gustave-Adolphe avait déclaré positivement qu'il voulait pour moi une éducation forte, toute virile enfin. Jamais dispositions ne s'accordèrent mieux que les miennes avec pareilles volontés. Une antipathie invincible pour tout ce que font et disent les femmes, pour leurs commérages, pour leurs aiguilles, leurs broderies, se manifesta avec l'âge chez moi; aussi ne trouva-t-on jamais le moyen de m'apprendre des futilités, et jamais main plus malheureuse que la mienne pour les ouvrages de couture; mais en revancke je m'élançais à vol d'aigle dans les sciences, les lettres et les langues. A quatorze ans je parlais toutes celles qui peuvent entrer dans une théorie d'éducation bien entendue. Thucydide, Tacite; je les lisais dans

l'original ; c'était peu de l'admiration, toute complaisante sans nul doute, que provoquaient mes jugements sur la poésie d'Homère et de Virgile ; je m'essayais au mètre grec et latin ; et bien qu'il manquât peut-être quelques pieds à mes distiques, ou que la quantité n'en fût pas toujours orthodoxe à la prosodie, on se récriait sur mes vers ; et en effet, pour des vers grecs, ils devaient être toujours surprenants faits par une Gothe de seize ans.

J'appris le français, l'espagnol, l'italien, sans maîtres. La philosophie, les mathématiques, n'avaient rien de trop aride pour ma perspicacité ; et, quant aux exercices, je n'eus de maîtres que pour la danse et l'équitation ; je sais pourtant les autres et me sers de toutes sortes d'armes passablement bien.

Quinte-Curce parle de l'endurcissement corporel que l'éducation donna à Alexandre. Je voulus rivaliser sur ce point avec le héros macédonien. Je courais tout le jour, je dormais sur la dure, au serein; les forêts étaient mes gymnases. Souvent il m'est arrivé de passer deux jours sans boire. Mon horreur était invincible pour le vin et les autres boissons fortes;

et comme pour m'y contraindre mes gouverneurs faisaient en sorte d'écarter l'eau de ma portée, j'étais réduite à me passer de désaltérant. Vers la fin cependant je pus m'habituer à une petite bière qui est la plus désagréable de toutes, et que l'on abandonne au menu peuple.

Les privations de cette sorte m'ont sans doute brûlé le sang; je leur suis redevable de maladies d'entrailles qui m'ont souvent occasioné des souffrances, ce que je n'ai pas entendu dire de mon prototype Alexandre, modèle dont j'étais folle. Il est vrai qu'il n'était pas aussi ennemi du vin que son imitatrice, ce dont mal lui prit.

Que de tourments a donnés aux gens de ma suite mon goût pour monter à cheval! Les pauvres gens! je leur ai fait passer bien des journées en selle, courant par monts et par vaux! La chasse me faisait faire de ces excès; une fois animée, une fois l'esprit monté sur le diapazon d'un Méléagre, ni remontrances, ni sentiment de commisération, rien ne pouvait m'arrêter; c'étaient des traites, des courses à disloquer toute ma suite. Il est vrai que je donnais à ceux qui se plaignaient à moi l'ex-

cellent conseil de se coucher et de se reposer; mais leur devoir leur défendait d'user de la permission, et je puis dire avoir fait ce dur apprentissage à leurs dépens.

# CHAPITRE IV.

Mes études. — Le docteur Mathiæ. — Députation des Moscovites. — Comédie qu'on fait jouer. — Vie lugubre de la reine-mère. — Ses nains, ses bouffons. — Ma singulière idée sur les reines. — Mouvements insurrectionnels dans les armées. — On met à leur tête Forstenson. — Fuite de la reine-mère en Danemarck.

Cette activité physique, tant recommandée par les pédagogues grecs, et pour laquelle chaque ville élevait des gymnases, cette fatigante éducation a souvent eu pour résultat le développement des forces aux dépens de l'intelligence. Les athlètes n'étaient pas de beaux esprits. J'en remercie le ciel, il n'en fut pas de même pour moi. Le grand-chancelier employait chaque jour trois ou quatre heures à me former au grand art de régner; et la politique elle-même, toute épineuse qu'elle peut paraître aux jeunes filles, n'avait que des attraits pour moi, ce dont mon maître s'émerveillait. Les grandes idées de pon-

dération de pouvoir, de balance de l'Europe, se présentaient à mon esprit avec un charme tout particulier; aussi n'était-il rien que je ne quittasse, jeux, divertissements, exercices, pour courir auprès du grave Oxenstiern, qui m'en devait entretenir. Comme nous étions contents l'un de l'autre! Même satisfaction avec mon précepteur : j'étais assidue, j'aimais les bons livres, je les dévorais; il n'était rien que je ne voulusse savoir; aussi mes questions ont souvent mis en défaut la science de l'excellent docteur; il m'est arrivé, je m'en souviens, de lui expliquer ce qu'il n'entendait pas, ou sans doute ce qu'il feignait de ne pas comprendre; car la courtisanerie peut se loger aussi sous l'habit doctoral, et à la cour on sait l'allier avec la gravité pédagogique.

Quoi qu'il en soit, le cher précepteur était mon confident. Peut-être avait-il su s'emparer de mon esprit par des complaisances et par de petites adulations sur ma précocité : tous mes petits chagrins, je les lui confiais, et il s'extasiait sur la sagesse de mes résolutions. Nous raisonnions ensemble sur les affaires du gouvernement, il me disait ce qu'il savait des intrigues de la régence. J'étais discrète au-delà de toute

imagination; jamais je n'ai parlé de ces importantes révélations. Aussi me disait-il que j'étais virile et au-dessus des tentations de mon sexe. Il paraît que je n'étais pas insensible en public à l'attachement de mon maître ; car la confiance que j'avais en lui assuma sur sa tête bon nombre de jalousies et de rivalités. Le pauvre archevêque ! il s'en est bien aperçu après ma démission! Il n'est pas de déboires que l'on n'ait fait essuyer à cet excellent Mathiæ.

Mais je n'imiterai pas ces grands faiseurs de mémoires qui ne se présentent à la postérité qu'avec tous les avantages possibles, qu'après avoir fait toilette. Je dirai mes défauts.

Méfiante, soupçonneuse, je ne voulais point de rang secondaire. Primer était mon désir dominant. N'en déplaise à ceux qui m'avaient formé l'esprit et le cœur, je ne puis m'adresser sur ce dernier point de véridiques compliments. D'un caractère emporté, superbe, j'étais de plus impatiente de toute supériorité, et j'aimais assez à railler, à lancer des brocards bien mordants, bien caustiques, ce qui m'égayait ; mais la repartie me mettait de mauvaise humeur ; hors de moi, soudain ma satisfaction s'évanouis-

sait; je sourcillais, je me colérais; si mes répliques me valaient des ripostes, j'entrais en fureur.

Et je dois le reconnaître en toute humilité à présent que, me mettant devant Dieu, je sonde les abîmes de mon cœur avec impartialité, ces défauts, au lieu de s'effacer à mesure que j'ai avancé en âge, au lieu de céder à l'empire de la raison, n'ont fait que s'accroître. Il semble même que l'éclat de mon rang ne leur a pas donné une petite extension. Mais je ne pousserai pas plus loin cette confession; bonnes ou mauvaises, mes passions jailliront des faits de ma vie. Je vais continuer à les détailler.

Ma couronne brillait alors d'un grand éclat; sous ma minorité, la Suède respirait des grandes secousses que lui avait données Gustave-le-Grand. La régence gouvernait sous mes auspices. Calme au-dedans, la Suède était au-dehors dans une glorieuse position. Le commerce envoyait ses vaisseaux sur toutes les mers, et s'était inféodé particulièrement la Baltique. La justice allait son cours accoutumé; point d'exactions, de collusions, de simonies. La religion, quoique mauvaise, avait au moins le mérite de l'unité, ce qui

n'est pas peu de chose pour la stabilité d'un trône et la paix intérieure, sous une majesté pupille. La guerre continuait heureusement en Allemagne. La trève avec la Pologne allait se convertir en paix; quant au Danemarck, on se méfiait de sa politique, mais on la surveillait soigneusement.

Sur ces entrefaites, les Moscovites envoyèrent une ambassade solennelle pour me faire des compliments de condoléance.

Cette députation de Scythes grossiers, incivilisés, vêtus avec un luxe barbare de peaux précieuses, se composait d'une soixantaine de hideux boyards. Ils m'apportèrent des présents magnifiques, conformément à la sphère des idées où ils avaient vécu dans leurs déserts de neige.

J'étais encore assez jeune pour que l'on craignît que je ne pusse supporter l'aspect de ces Scythes effrayants, avec toute la gravité nécessaire à une occasion aussi solennelle. Ces vêtements inconnus, ces costumes hyperboréens et rigides comme le ciel de frimas et de givre qui les nécessite, ces manières sauvages, ces visages cachés à moitié sous une barbe mêlée aux peaux qui formaient l'accoutrement moscovite, tout

cela pouvait bien déranger le décorum du cérémonial et me faire pousser des cris d'effroi au plus beau de la harangue. On me prépara donc là-dessus, on me rassura ; on joua la présentation. Mes gens s'affublèrent de costumes poilus, et de grands et hideux bonnets traversés de galons d'or ; ils me haranguèrent en manière de répétition.

J'étais irritée de ce que l'on préjugeait si mal de mon courage. Ce doute m'était injurieux ; aussi je me colérai beaucoup de tout cela, demandant pourquoi l'on croyait que je pusse avoir peur. Cependant la scène m'amusa ; le grand-connétable et le grand-chancelier ne dédaignèrent pas d'y participer, et se masquèrent en boyards.

« Instruisez-moi bien, leur disais-je, de ce qu'il faudra répondre, et soyez tranquilles. »

Je tins toutes mes promesses. Assise sur mon trône, je les reçus avec un visage rassuré où se dessinait autant de majesté que possible ; je leur montrai un si parfait savoir-vivre que les ambassadeurs éprouvèrent en eux quelque étincelle de sublimité ; ils devinèrent une grande ame dans la petite reine. Je ravis d'admiration

les miens, qui me virent avec transport, au lieu d'avoir peur, recevoir leurs hommages avec majesté, et prêter à leurs paroles une attention au-dessus de mon âge.

Les Moscovites allèrent ensuite, conformément aux instructions de leur cour, présenter leurs hommages au cadavre du feu roi, et baiser ses mains.

C'était un spectacle bien imposant que la religieuse émotion que l'on voyait dans ces yeux féroces; que cette prosternation de ces sauvages venus du pôle-nord et des confins asiatiques, pour rendre hommage au grand guerrier dont la renommée avait été les frapper dans leur métropole naguère encore inconnue pour nous! Au cœur de la Scythie on avait raconté les exploits du *lion du nord*. Dans la cour sauvage du czar, cette renommée quibouleversait l'Allemagne, et qui, renversant les ligues des catholiques, se faisait l'arbitre des potentats, cette renommée de Gustave-Adolphe avait porté une admiration peut-être empreinte d'épouvante; et les boyards avaient couru à leurs arcs et à leurs flèches en entendant parler de ces rangées de canons qui

à Lutzen renversaient, dévoraient des mondes de soldats !

Dans la harangue du départ, j'accordai tout ce qui m'avait été demandé.

Quant à ma mère, elle était toujours inconsolable ; sa douleur n'avait point de trève. Son appartement, où elle se renfermait constamment, était bien propre à entretenir ses lugubres idées ! Il était tendu de drap noir du plafond au plancher. Les fenêtres étaient couvertes d'une étoffe de même couleur. Une profonde, une lugubre obscurité y régnait, faiblement combattue par quelques bougies qui y brûlaient nuit et jour. Au milieu de ces tristes objets, que l'on se figure la reine-mère, pleurant constamment, et quelquefois, suivant le redoublement de ses douleurs, poussant des cris de désespoir d'une si étrange manière que c'était un effroi général.

Là, au milieu de ce deuil, ma mère voulait que je demeurasse sans cesse avec elle. Elle m'étreignait dans ses bras, j'étais la vivante image de son Hector ; elle s'empara de moi malgré la résistance de mes tuteurs ; elle voulut m'enfermer avec elle nuit et jour.

Elle blâmait l'éducation que l'on me donnait, prétendant à la régence. On lui laissa quelque latitude là-dessus, mais c'était par égard pour sa tendresse conjugale. Cela fit qu'elle éloigna ma tante, disant qu'elle voulait être ma gouvernante elle seule. Elle tenta même d'autres changements, mais enfin la régence s'y opposa, de même qu'au triste emprisonnement qu'elle voulait me faire subir. La reine-mère jeta les hauts cris. On délibéra souvent au sénat sur cette affaire.

Je dois dire que je souhaitais de tout mon cœur cette libération. Car, non moins que cet aspect de douleur continuelle, je haïssais les moyens usités pour la tempérer ; on ne peut pas toujours pleurer; comme ma mère aimait les nains et les bouffons, on lui en amenait pour la distraire. Ces passe-temps dégoûtants m'étaient si insupportables, allaient si mal à mon naturel, que je ne cachais pas l'aversion qu'ils ne pouvaient que m'inspirer. Ensuite, à la mode des cours d'Allemagne, son appartement fut toujours rempli de ces difformes et insipides bouffons. Aussi attendais-je avec impatience l'heure de mes études pour m'évader.

La reine-mère continuait d'embarrasser le sénat. Oxenstiern écrivit des lettres d'Allemagne pour lui persuader de me retirer des mains de ma mère. Le sénat était partagé là-dessus. Les uns voulaient qu'elle demeurât auprès de moi, les autres voulaient la renvoyer dans son apanage. Cependant le temps s'écoulait; on résolut à la fin de ne lui donner aucune part à la régence. Quant à moi on commença à me députer deux sénateurs qui avaient mission de me mettre au fait de tous les arcanes de la diplomatie qui me regardait dans les affaires de l'Allemagne et de la Suède.

J'ai parlé de mon aptitude à concevoir les difficultés de la politique; elle n'avait point d'aspérités où je ne pusse atteindre. Mes deux sénateurs s'extasièrent. Ils concevaient à peine, ils voyaient avec admiration qu'au lieu d'enfantillages c'étaient les soins de ma couronne qui allaient à mon jeune âge. L'on ne tarda pas à me donner entrée dans le sénat; je présidais les séances.

Veut-on que je dise mon avis sur la décision qui exclut de la régence la reine-mère? Je ne cacherai pas mon approbation à cette mesure.

Mon sentiment est que les femmes ne devraient jamais régner; et j'en suis si convaincue que j'aurais ôté tout droit de succession à mes filles si je me fusse mariée, aimant mieux le bonheur du royaume que celui de mes enfants. Je dois d'autant plus facilement être crue que je parle contre mon propre intérêt. Mais de vaines considérations seraient-elles faites pour m'arrêter, me réduire à des demi-aveux dans cette confession? Oui, j'en ai la ferme croyance, il est presque impossible qu'une femme puisse s'acquitter des devoirs du trône. Malheureuses les monarchies où le sceptre tombe en quenouille, soit que les reines gouvernent pour elles-mêmes ou pour un pupille. Leur inexpérience, la faiblesse de leur ame, de leur corps, de leur esprit, tout les exclut d'un gouvernement auquel tous les hommes mêmes ne sont pas aptes. On m'alléguera l'histoire! L'histoire me confirme que les femmes qui ont régné, ou qui en ont fait le semblant, se sont montrées toutes aussi femmes que leurs sujettes; et que leurs petites passions, leurs commérages, leurs parlages, pour avoir été sur le trône, n'en ont pas moins été ridicules. L'amour a toujours troublé

ces règnes ; l'amour a été leur importante affaire ; il est rare qu'elles ne fournissent pas des sujets aux poëtes tragiques, à partir de Sémiramis jusqu'à Élisabeth, jusqu'à Catherine de Médicis.

L'un de mes cinq tuteurs étant mort (c'était le baron Gabriel Oxenstiern Gustafson), il était question de le remplacer par le prince Charles-Gustave, mon cousin. Mais il me parut qu'un prince qui pouvait prétendre à mon trône ne figurerait pas bien dans le gouvernement dirigeant; j'en écrivis à mon oncle. La lettre étant trop longue, j'en cite le fragment nécessaire (1).

---

(1) Voici l'original de cette lettre :

. . . . . . Hilte el aber nicht ramsan dass ich mich undt ibn auch in solcen pericel setzen solte, wuste auch wol, das, E. L. das nicht zullassen wurde. Was aber das andere belanget, hab mich resolviret alzo zu antworten, dass mir nicht so viel zustünde mir selber ein vormunder zu setzen (wo sie mir keinen nenneten) oder auch ich wil sagen, das woman das canceler aus seinem collegio missen konte, so vare er am besten darzu geschikt auf das ich mir favor bey ihm erlange konte : wo sie aber mich einen nenneten, will ich sagen, es sind meriterte personem, meineten derenthalben, man solte loss darum werffen. Mitt dieser antwort waren sie wol zufrieden und baten dass ich E. L. darum zuschreiben wolte. Ich bitte E. L. wollen dass vorige um

« J'ai répondu à la régence que je n'étais pas d'avis de courir avec lui (le prince Charles) ce hasard, sachant bien que votre Dilection ne voudrait pas le permettre. Je résolus de répondre qu'il ne m'appartenait pas de me nommer un tuteur à moi-même, s'ils ne m'en nommaient pas un; ou bien de dire qu'en cas que l'on pût se passer du chancelier dans le conseil, il serait le plus propre à cela, afin de gagner par là sa faveur. Mais s'ils me nommaient quelqu'un, comme ils étaient tous gens de mérite, le mieux, à ce qu'il me semblait, était de laisser au sort la décision de la chose. Ils ont été fort contents de cela, et m'ont prié d'en écrire à Votre

---

Sgr. Carel consideriren, und meine meinung horen; wan ich ihn nennen wolte, so wurde die regirung meinen, das ich es darum thut, dass ich alles mogte vernemen was da geschiet, zum andern mogte man ihm wol............ .....auf das man ihm bald wegkriegen konte. Sie mainen es wol von kertzen gut, aher sie bedenken sich nicht recht. Ich bitte E. L. wollen mich hier auf ihre meinung wieder schreiben. Ich verbleibe

E. L.

Getruve bas bis in todt,

CHRISTINE.

Stokholm, den 3 april 1641.

5.

Dilection ; je la prie donc de vouloir considérer tout ceci au sujet du seigneur Charles et de se prêter à mon sentiment. Si je le nomme, la régence croira que je le fais pour apprendre tout ce qui s'y passe, et en second lieu, pour se bientôt défaire de lui.......................

..... Votre intention est la meilleure du monde, mais vous n'y réfléchissez pas assez. Je prie V. D. de me faire connaître son sentiment là-dessus par écrit, je suis

« de Votre Dilection

« La fidèle nièce jusqu'au tombeau,

« CHRISTINE.»

Stokholm, ce 3 avril 1641.

---

J'avais seize ans. La mort du maréchal Baner en Allemagne mit l'armée en péril de séduction. La France voulait l'embaucher ; les soldats et les officiers n'étant pas payés, ils réclamèrent hautement leurs arrérages ; et d'une pareille demande à la rébellion il n'y a pas loin. Bien plus, la discipline de Baner pesait à ces stipendiaires allemands ; que sais-je, ils voulaient tous participer au commandement, établir une espèce de démocratie militaire, peut-être comme

celle qu'avait rêvée jadis Xénophon. Xénophon était sans doute un excellent stratége; mais je crois que l'utopie militaire dont il a enjolivé sa *Cyropédie* peut tout au plus fournir quelques brillantes pages comme théorie; qu'il eût été difficile et de plus très dangereux de la mettre à exécution.

Le brouillon d'une lettre que j'écrivis au prince Palatin me remet sur la voie.

La voici :

« Sérénissime prince, aimable et très cher cousin.

« Quoique je n'aie pas encore lu les gazettes, je n'ai pourtant pas voulu manquer d'apprendre à Votre Dilection les nouvelles qu'on a eues par le dernier ordinaire savoir :

« Que le roi de Danemarck enverra un vaisseau à madame ma mère, pour la transporter en Prusse; cependant on n'est pas encore pleinement certain là-dessus. Tous les officiers, tant les chefs et capitaines que les généraux Pfulh, Wrangel et Witemberg, qui commandent l'armée actuellement, ont écrit ici pour demander une certaine somme d'argent, marquant que si on la leur remettait ils continueraient de servir

fidèlement, sinon, qu'ils comptaient être excusés dans le monde s'ils quittaient le service. »

« Ils désirent en même temps que celui qui aura la place de Baner ne commande pas comme lui, à sa fantaisie, mais de leur avis commun. »

« Pour ce qui est de l'alliance avec la France, la chose est encore dans le même état. J'apprends aussi que les Français nous veulent débaucher notre armée : cela se pourrait facilement faire. Je finis en recommandant Votre Dilection à la protection divine, étant

« De Votre Dilection

« La fidèle

« CHRISTINE. »

La régence trouva moyen d'apaiser cette émeute. J'écrivis de ma main une lettre en allemand aux chefs, laquelle fut lue sous les drapeaux à l'armée. Je donnais de maternelles assurances aux soldats de les satisfaire le plus tôt possible ; leur certifiant de plus que j'allais mettre à leur tête un homme connu et chéri d'eux, le sénateur et maréchal Léonard Forstenson.

Ce fut une perte douloureuse pour moi et pour tous les bons Suédois que celle de Baner, si digne du surnom de *second Gustave du nord* !

Vénéré dans son pays, estimé du roi de France et de tous les étrangers, l'Allemagne tremblait au seul bruit de son nom ; depuis qu'il est mort, depuis que, hors de ce monde, la sincérité des hommes peut se donner libre cours à son égard, et n'éprouve plus ce froissement intérieur qu'il y a à louer des vivants, on s'accorde à retrouver en lui toutes les qualités qui font le grand homme ; et si, comme l'on dit, toute la science de la guerre, ce fléau nécessaire du monde, consiste à faire périr les armées ennemies et à conserver la sienne, nul ne posséda mieux ce talent que le maréchal. Ce n'était pas seulement en bataille rangée ; jusque dans ses dispositions pour les quartiers d'hiver, il savait être hostile ; et le repos ne lui était pas moins utile que la guerre. Il a fait périr plus de soixante mille impériaux et de trente mille Saxons ; il a su maintenir ses troupes aux dépens de l'Empire ; il prenait si bien ses coudées franches que la froide saison ne venait pas sans que l'ennemi se trouvât dans l'obligation de loger sur les pays

héréditaires de l'Autriche, et de lui en abandonner bien souvent la plus fertile partie.

Nous qui croyons à la prédestination (que voulez-vous, je suis encore un peu Suédoise sur ce point), nous ne nous rappelons pas une aventure de son enfance sans nous émerveiller sur les admonitions célestes. Jeune encore, se trouvant à un château de son père, dans le duché d'Horningsholm, il jouait avec ses frères dans une salle, et tenant des mains le bout des rideaux d'une fenêtre contre les vents, il disait qu'il faisait voile pour l'Allemagne; mais une bourrasque, un tourbillon violent donnant tout-à-coup voilà mon homme jeté par la fenêtre et tombant sur un monceau de pierres, sans recevoir la plus légère contusion. C'était étonnant : mais ses premiers mots éveillèrent toute la perspicacité des augures, non moins nombreux et non moins loquaces chez nous que chez les Romains ; le petit Baner assura avoir été soutenu en l'air par un beau jeune homme vêtu de blanc. Le roi Gustave-Adolphe lui disait souvent qu'il avait été conservé pour de grandes choses, que ce n'était qu'à son bon escient que Dieu s'était mis en dépense d'un miracle pour lui.

Baner ressemblait si fort au roi, de taille et de visage, qu'il y eut maint quiproquo; mais sa santé n'était pas de fer comme celle de mon père. Il avait la tête assez bonne pour résister aux fumées du vin, dont chaque jour il faisait de fort copieuses libations en vrai Suédois; aussi, jamais les sacrifices à Bacchus ne l'ont empêché de donner à sa charge toutes les plus mûres réflexions; il ne s'en fiait à personne, surtout dans les marches et contre-marches de guerre, lorsque, en face de l'ennemi, une imprudence pouvait compromettre les hauts intérêts de la Suède; il fallait le voir, au sortir des orgies, allant reconnaître les lieux, impassible au milieu des grêles de projectiles, et ne donnant de l'attention qu'à la topographie.

Brave et généreux Baner, tu fus incorruptible à toutes les propositions les plus brillantes! Vainement les offres de l'ennemi tentèrent de le dérober à la défense de la cause d'une enfant; vainement dans la dernière campagne du Palatinat on voulut le leurrer d'une principauté de l'Empire; vainement on lui offrit un généralat sans le lui faire acheter par une trahison, puisqu'il ne s'agissait que de tourner au midi contre les

Turcs et d'induire la Suède à faire la paix; Baner résista; il resta inviolablement attaché aux intérêts de son pays, à la fille de son ami, de son roi. L'argent n'eut aucun empire sur lui, Bacchus et l'Amour faisaient toutes ses joies. Trois fois il s'est engagé dans les liens de l'hyménée, comme disent les poétereaux; la première fois avec une noble Suédoise de la maison guerrière des Pfulh, la seconde avec une Nassau, et la troisième avec une princesse de Baden. Il fit le Duguesclin le jour de ses noces avec cette dernière : c'était à Aroltzen; pendant que le ministre leur donnait la bénédiction nuptiale, on lui apprend que l'ennemi est en marche et vient lui tirer des feux de joie. Il va s'asseoir; mais après le cérémonial, il s'éclipse; le voilà à cheval; il court mettre le feu à Fritzlar, passe le pont de Cassel, va couper le chemin à l'ennemi, le mène vivement, et revient prendre place au lit conjugal, où son épousée, très mécontente de la disparition de son conjoint, taxait d'incongruité ce qui n'était qu'un petit dérangement de héros.

Le bruit assez vague et assez incroyable relativement à ma mère, dont j'avais entretenu le

prince palatin, se réalisa peu de temps après. Un beau jour, point de reine-mère; elle tenait rancune à la régence de ce qu'elle n'était, suivant son expression, qu'un zéro dans tout cela; aussi s'était-elle retirée au château de Gripsholm, dans la province de Sudermanie, où était son douaire. Elle nous avait tranquillisés sur cet éloignement par un amour prétendu des sites pittoresques, des levers d'aurores et des chants des oiseaux bocagers. Elle se faisait lire Homère, bien qu'elle ne prît plaisir qu'à l'épisode de Thersite, homme à rapports avec ses nains chéris.

Le pauvre Homère était ainsi de la conjuration dans laquelle trempaient quelques dames de la suite de la reine! Drôle de complot que celui qui avait pour complices des femmes peu gardeuses de secrets, et pour palliatif la poésie homérique! N'importe, la correspondance allait son train avec le Danemarck. Le vaisseau arriva sur les côtes de Nikoping. La reine-mère allégua à son maréchal Iwan Nilsor, qui avait été attaché à sa suite par la régence, l'inexprimable plaisir qu'elle aurait à s'aller faire lire, au bord de la mer, et au bruit majestueusement harmonieux des vagues battant

les rochers en cadence, le dénombrement de l'armée d'Agamemnon. L'excellent Nilsor vit dans ce désir un goût très honnête, bien que tout cela ne valût pas, suivant lui, une rasade de rhum; mais, à son dire, la reine était la digne mère de la princesse Christine; elle se délectait dans les hautes études; elle était donc l'objet de ses respects, de ses complaisances.

La reine était partie et il attendait son retour. Cette armée, se disait-il, devait être bien nombreuse, puisque la lecture est si longue! Le soleil dardait à plomb. Il était inconcevable que la lecture du contrôle de l'armée durât encore!..... Mais la reine-mère voguait à pleines voiles sur un esquif danois vers l'île de Gottland. Un vaisseau commandé par l'amiral Eric Otteson l'attendait. Elle monta dessus et fit voile en Danemarck.

La cour bâtit un roman sur cette fuite; il y a même un crédule historien de par le monde qui, si je ne me trompe, l'a revu, corrigé et augmenté sur une dépêche du comte d'Avaux, ambassadeur de Savoie.

Voici cette version : on y trouvera un goût du terroir de Lignon.

« Un roi et une reine du septentrion, séparés par un bras de mer qui sert de frontière à leurs royaumes, ont souhaité se rapprocher davantage. Leur bonne intelligence a commencé par de secrètes ambassades, qui ont été commises à la dextérité d'une femme d'esprit, qui en sait plus que nous autres tous ambassadeurs. Un gentilhomme, qui réside en l'une des deux cours, a eu aussi part à ce petit traité, dont l'exécution fut différée quelque temps, afin d'en mieux assurer la réussite.

« Mais qui peut résister à deux volontés si bien unies et soutenues de la puissance souveraine?

« Un beau matin avant le jour, la belle princesse, suivie seulement d'une dame et d'un cavalier, monte à cheval, se rend sur le bord de la mer par des bois et des rochers inconnus, et passe le détroit dans une méchante chaloupe plus courageusement que ne fit Léandre. Mais au milieu de sa traversée elle est rencontrée par un amiral qui la reçoit sur son bord au bruit de toute son artillerie, faisant ainsi retentir de tous côtés un mystère qu'on avait jusqu'alors caché avec tant de soin. »

L'ambassadeur ajoute plus bas :

« Les vaisseaux de l'amiral danois, destinés à recevoir la reine, étaient magnifiquement ornés et chargés de mets exquis. On y avait même fait monter une cargaison de musiciens pour que rien ne manquât à une fête si galante. Dans cet appareil, la reine, veuve de Gustave, a été conduite dans une île de Danemarck, où Christiern IV, qui se peut dire à présent heureusement régnant, est allé la recevoir. »

M. l'ambassadeur, et sur sa foi l'historien, ont voulu faire de la plaisanterie, en brodant sur le canevas une petite esquisse d'intrigue amoureuse, tirant sur l'*Amadis* et le *Céladon*. Mais il paraît que le but de tout cela était un projet de mariage, mûri par le roi de Danemarck, entre son fils Fréderic et moi.

Le bonhomme Nilsor, ayant fait les perquisitions les plus exactes dans tous les rochers dont les échos étaient le plus propres à accompagner la lecture des hexamètres grecs, fut enfin obligé de s'en retourner à Stockholm. Il donna l'éveil au sénat. La régence fut sensiblement touchée de cette évasion.

Quand on connut la retraite de la royale fugitive, on écrivit à Christiern pour avoir explication, pour lui demander s'il se constituait le chevalier de toutes les reines mécontentes. Le roi de Danemarck tourna la chose à la galanterie et à la civilité; avait-il pu, disait-il, se dispenser d'accorder la sainte hospitalité à une reine qui voulait se retirer dans ses états? On ne laissa pas que d'en garder quelque ressentiment; plus tard ce ressentiment fit éclater une guerre ouverte.

Nous laissâmes à dessein, il faut que je le dise, envenimer la chose pour nous défaire d'un médiateur incommode aux traités de la paix générale en Allemagne; on déclara la reine-mère déchue de la jouissance de son douaire. Cependant il lui fut fait une pension de trente mille écus par an, et de plus toutes sortes de meubles et d'argenterie lui furent fournis.

Le Danemarck ne fut pas tenu quitte de l'affront que les Suédois disaient avoir reçu. Enlever leur reine! Ils exagérèrent leurs plaintes, disant qu'on avait voulu ajouter le ridicule à l'injure, en lui envoyant un vaisseau nommé le *Singe* pour la recevoir, et en traversant la

Baltique avec un air de triomphe insultant; d'ailleurs n'avait-on pas passé douze jours à Lubeck tirant le canon à faire trembler la terre, sonnant de la trompette, jouant des cymbales, comme s'il s'était agi de la plus remarquable victoire remportée de mémoire de Danois?

## CHAPITRE V.

Mon éloignement pour le mariage. — Mon attachement pour Ebba Sparre, ma fille d'honneur. — Je m'oppose à son mariage avec le comte Jacob de la Gardie. — Autre attachement pour la marquise de Gange. — Lettre passionnée. — Condé. — Je lui écris, il ne devine pas mes intentions.

Chacun s'étonnait de mon éloignement pour le nœud conjugal, mais nul ne songeait à l'attribuer à sa véritable cause, et, puisque je suis à dire mon *meâ culpâ*, il faut bien commencer par le plus pénible.

Le rapprochement des sexes a quelque chose d'intimidant pour les jeunes filles, quelque chose qui scandalise cette pureté d'ame, cette candeur qui s'allie fort bien avec la sensibilité. On commence à sentir de bonne heure; mais l'homme est si éloigné de notre nature candide qu'il faut bien du temps pour nous faire à l'idée de ses embrassements.

On a vu des jeunes filles s'éprendre de portraits d'anges, d'autres de Dieu, c'est que le cœur a de bonne heure besoin d'attachement; il est sensible, il lui faut un objet de prédilection.

Brune, virile, et surtout portant dans mon cœur des orages, je ne pus long-temps méconnaître cet instinct d'attachement, et d'attachement tendre, passionné; la belle Ebba Sparre, d'une des premières familles de Stockholm, et placée auprès de moi en qualité de fille d'honneur, me surprenait parfois rêveuse, et la dévorant des yeux; alors je baissais mes paupières, et un trouble, une rougeur, des désirs que je ne pouvais définir, tout décelait en moi je ne sais quoi d'amoureux et de vague.

Hélas! ce fut ma jeune érudition qui me mit sur la voie. Ces brûlantes tendresses de Sapho pour les jeunes Lesbiennes, cette flamme inusitée, je les sentis mieux que toute autre en lisant le peu de ses poésies qui nous restent. Oui, ce que la poétesse adressait de touchant, de transporté, d'amoureux à ses Lesbiennes, je l'éprouvais et avec la même véhémence pour ma divine Ebba. Cette taille déga-

gée, svelte, aërienne, ce teint délicat et parsemé de roses, ces beaux yeux où déjà le jeune âge faisait briller des éclairs, tout me charmait en elle; d'elle seule j'étais éprise; d'elle seule je me sentais captivée. Et l'on venait me parler de mariages, et des princes m'obsédaient de leurs ambassades conjugales! Pouvoir, vaillance, que m'importait? Je me révoltais à l'idée des embrassements de ces êtres nerveux, des caresses de ces faces barbues; et l'angélique Ebba, mise en contraste, me revenait alors délicieuse, divine.

Une fois éclairée sur cet amour saphique, une fois assurée que mes vœux ne se perdaient pas dans un idéalisme, dans des chimères; une fois que l'antiquité déposa en faveur de cet amour, le légitima par des exemples, des sectes, ce que j'avais supposé de prime abord, délire, égarement, me parut le plus sensé des attachements comme le plus pur et le plus doux. Et toute ma lecture se tournant vers ces institutions d'autrefois, dépouillant mon grec et mon latin pour en extraire tout ce qu'il y avait de passion, de feu, avec quel délice je reconstituais ces sectes anandrynes sous la protection

de Vesta. C'était sous le patronage de la plus pure des déesses, et avec l'emblème du feu, que ces amours se perpétuaient à jamais. Lycurgue lui-même ne les avait pas bannies de sa république, et dans ces gynécées communs à toutes les femmes, elles se laissaient aller à tous ces sentiments, à tous les exercices que Sapho chanta plus tard; et puis réclamées pour la propagation de la population, elles se dévouaient par civisme aux douleurs, aux périls de la maternité.

Une autre ramification de cette secte existait à Rome chez les vestales; dans l'asile sacré de la déesse protectrice, toutes vouées au culte des plaisirs, elles se retranchaient de la société, heureuses entre elles, sans désespoirs et sans jalousies.

Le jeune cœur de la belle Ebba murmurait d'amour, sans trop s'expliquer; nous n'étions bien que nous deux; séparées un moment, nous revenions l'une vers l'autre avec plus d'enchantement.

Mais combien je la dépassais, ma chère Ebba! Pleine de mon objet, faisant profession d'une estime sincère pour ces institutions

de jadis, je les lui montrais florissantes dans l'antiquité, dans cette antiquité, théâtre des grandes vertus civiques, des grands dévouements; dans cette antiquité où tout ce qu'il y a de beau, de grand parmi les hommes doit aller chercher des exemples. « Que sont, lui disais-je, que sont à présent les peuples? Tout a perdu de l'énergie; nous vivons d'une vie monotone, nous vivons d'une demi-vie à présent. Jadis tout allait à des excès qui nous étonnent, en civisme comme en volupté, comme en vaillance, comme en bonne chère. Tout était plus animé, plus véhément; nous nous tenons, nous modernes, dans un paisible milieu; aussi l'existence perd-elle de son charme, car c'est dans la multiplicité des sensations que réside le sentiment de la vie. »

Quel fut mon souci lorsqu'à peu près sur ces entrefaites un mariage menaça de m'enlever ma chère Ebba. Le comte Jacob de la Gardie, fils du connétable, devint amoureux de ma bonne Ebba; et les avantages de sa position étant considérables, on lui donna des espérances; mais il fallait mon agrément, ce qui n'était pas facile à obtenir. Je le fis attendre pendant cinq

ans, mais je ne pouvais me défendre d'un emportement jaloux à l'aspect de mon rival; le comte me devint odieux.

Quant à Ebba, elle ne se sentait pas d'inclination pour le mariage; mais un train de maison, mais un titre, mais cette indépendance qui résulte du mariage, une entrée, un rang dans le monde, toutes ces choses qui d'ordinaire décident les jeunes filles au plus douloureux des sacrifices, ne laissaient pas que de produire leur effet sur elle.

Ces rivalités me rattachaient à Ebba avec plus de force que jamais; je lui montrais la malheureuse condition de l'espèce humaine, et les plaisirs d'ordinaire trompeurs déguisés dans ce nouvel état qui exerçait quelque séduction sur elle. « On les poursuit, on les obtient, on en jouit avec inquiétude, et ils entraînent souvent après eux des suites funestes. Tels sont ceux du mariage. »

Mais j'ai hâte d'en finir avec cet égarement de ma première jeunesse. Ebba a été quelques années mon unique joie. Toute ma vie j'ai gardé les plus doux souvenirs de mon incomparable Lesbienne, mes lettres ont toujours conservé

une empreinte d'attachement, de tendresse, qui surprennent le monde.

Mais plus tard les tempêtes de mon cœur m'ont jetée dans de plus grandes erreurs; je n'ai plus, une fois abandonnée à des favoris, je n'ai plus convoité des voluptés à la manière de celles de ma première adolescence, excepté toutefois lors de mon premier voyage à Paris.

Une dame avignonaise, et appelée à juste titre la *belle provençale*, fit une impression particulière sur moi. L'intimité vint encore ajouter à ces émotions qui peut-être n'eussent été que passagères. Je l'avais connue à la cour, j'y avais soupiré pour cette belle Madame du Gange, mais en secret; c'est tout au plus si l'on eût pu, à l'amour de nos regards, supposer le feu qui me dévorait; mais dans la cour de France, on était si éloigné de pareilles conjectures qu'elles ne pouvaient tomber dans la tête de qui que ce fût de ces belles dames et de ces beaux messieurs entraînés dans le tourbillon d'amours bien différentes. Le malheur voulut qu'à mon retour je fisse une partie de la route avec cette belle provençale.

J'ai conservé d'elle une impression si arden-

te, si vive, que mes lettres s'en sont toujours ressenties. Mais, honteuse de revenir sur de semblables dérangements d'esprit et dont l'injuste nature m'avait malheureusement accablée, je ne m'y arrêterai pas quand je narrerai mon voyage à Paris, et pour en finir sur cette inclination, je donne ici la seule des lettres dont j'aie gardé copie.

« A Madame la marquise de Gange.

« Je ne me plaindrais pas, adorable marquise, de l'usage bizarre de votre cour, si toutes les dames étaient aussi belles et aussi aimables que vous. Mais pourquoi faut-il que les vieilles et les jeunes qui viennent me saluer, m'embrassent toutes ? Oh ! pourquoi le font-elles avec tant de passion ? Cette fureur absurde possède toute votre cour : belles et laides ont même manie ; je ne sais si c'est à cause que je ressemble un peu à un homme ; cela étant, je les approuve fort et elles ont raison.

« Après avoir parcouru le monde, et avoir admiré tous les chefs-d'œuvre qui embellisent la nature, je puis vous dire franchement, vos ennemies dussent-elles en mourir de dépit, qu'elle n'offre rien aux yeux des mortels d'aussi

beau, d'aussi agréable ni d'aussi parfait que vous.

« Ah! si j'étais homme je tomberais à vos pieds, soumis et languissant d'amour; j'y passerais les jours, j'y passerais les nuits à contempler vos divins appas, et vous offrir un cœur tendre, passionné, fidèle. Puisque cela n'est point, tenons-nous-en, incomparable marquise, à l'amitié la plus pure, la plus confiante, la plus ferme.

« De mon côté voilà ce que je peux; mais mes brûlants désirs ne sont point satisfaits, vos beaux yeux, vous le savez, sont les auteurs de tous mes maux; eux seuls peuvent dans un instant les faire cesser, eux seuls peuvent faire mon bonheur.

« Me refuserez-vous, hélas! un de vos regards gracieux! non, non, aussi sensible que belle, vous écouterez avec complaisance les tendres plaintes de ma douleur profonde, et je passerai le reste de ma vie dans un douloureux enchantement.

« En attendant qu'une agréable métempsycose change mon sexe, je veux vous voir, vous adorer et vous le dire à chaque instant!

« Jusqu'à présent j'ai cherché partout le plai-

sir, et je ne l'ai point goûté. Si votre cœur généreux veut avoir pitié du mien, à mon arrivée en l'autre monde je le caresserai avec une volupté toujours nouvelle, je le savourerai dans vos bras victorieux et le ferai durer éternellement. Dans cette douce espérance je file des jours de soie, et mon bonheur s'accroît en pensant à vous.

« Adressez donc vos prières au ciel, belle marquise, afin que nos vœux soient bientôt exaucés, autant pour votre félicité que pour la mienne, qui dépend entièrement de vous pour le présent et pour l'avenir.

Votre très dévouée et très affectionnée amie :

« Christine. »

Paris, ce 23 septembre, 1651.

Condé se battait alors en Allemagne. Jeune, brillant de toutes les qualités qui éblouissent les hommes, doué d'une impétuosité dans laquelle l'ame s'échappe par bonds, jeté dans une vie aventureuse que les plus grandes passions parsemaient de vicissitudes toujours glorieuses, il venait de venger sur l'armée de Bavière l'échec que Turenne avait essuyé près de Margentheim.

Quand cet amour d'Ebba fut passé, le grand Condé devint mon héros, j'avais pour lui une si grande estime, je dévorais avec tant de délices, je dirai même d'amour, les bulletins de ses victoires, je m'identifiais avec tant de charmes avec ce jeune et bouillant héros, que je regardais ses succès comme les miens. Que sais-je, peut-être n'a-t-il tenu qu'à lui de venir m'aidér à porter le fardeau d'une couronne. Il me semblait que, jointe à lui, j'aurais moins senti, que je n'aurais même plus senti la gêne dans laquelle je me voyais retenue, et qui m'accablait de cette affreuse mélancolie pour laquelle tout est dégoût, honneurs, rangs, pompes, respects, soumission.

Je l'avoue, peut-être que s'il eût songé qu'il y avait au fond du septentrion une ame qui comprenait si bien la sienne; s'il eût tourné des yeux amoureux d'une couronne vers cette reine consumée, sur le trône, de désirs, d'ennuis, de flammes intérieures; s'il eût suivi un rayon de sa gloire qui s'échappait vers moi et m'éblouissait comme la lumière des dieux d'Homère; s'il eût pour moi tiré son épée, cette épée victorieuse et formidable; s'il l'eût dépo-

sée à mes pieds la consacrant à venger la Suède, à la faire respecter; peut-être, je le sens, oubliant tous mes projets d'indépendance, je me fusse précipitée dans ses bras, j'eusse serré contre mon cœur ce cœur noble, élevé, superbe; et l'hymen, oui, l'hymen n'aurait plus eu pour moi cet aspect insupportable.

Que n'a-t-il pu lire les sentiments d'une femme que la fierté contraignait à la dissimulation! Que n'a-t-il pu, dans la lettre que je lui écrivis, deviner les arrière-pensées brûlantes qui me faisaient écrire!

Ce fut par l'intermédiaire de mon ambassadeur le comte de la Gardie, envoyé à la cour de France, que je lui fis remettre cette lettre à son passage en Allemagne.

« Monsieur mon cousin,

« N'espérant pas que M. le comte de la Gardie, mon ambassadeur, puisse vous voir, j'ai cru que ce n'était pas assez de m'en rapporter au compliment d'un gentilhomme que je lui commande de vous envoyer, si je ne vous témoignais de ma main la haute estime que j'ai pour une vertu aussi extraordinaire que la vôtre.

« Je vous assure que mes propres succès ne m'ont jamais touchée davantage que vos belles victoires, et quand vous n'auriez fait que venger avec tant d'honneur les mânes de mes soldats à Nortlingen, je serais obligée d'avoir des sentiments tout particuliers pour votre gloire.

« J'espérais, monsieur, la continuation de ces grands exploits en Allemagne, et mes propres intérêts me faisaient fort souhaiter que vous passassiez le Rhin encore une fois pour achever d'abattre le cœur de nos ennemis. Mais quelque part qu'il plaise au roi mon frère d'employer vos armes, je vous témoignerai toujours, par la joie que je recevrai de vos prospérités, que je suis

« Monsieur mon cousin,

« Votre très affectionnée cousine,

« CHRISTINE. »

Tout aussi modeste qne brillant, le prince ne sut pas me lire. Il me répondit :

MADAME,

Je dois à la bonté de VOTRE MAJESTÉ l'obligation des bons sentiments qu'elle a pour moi. Les progrès que j'ai faits en Allemagne sont bien

plus justement dus au bonheur des armes du roi et des vôtres qu'aux effets de mon courage.

« Il n'appartient qu'à votre générosité, Madame, de faire passer des actions médiocres pour des victoires illustres. Je n'en dois faire estime que par le prix que Votre Majesté leur a voulu donner.

« Il est vrai que les conquêtes du grand Gustave, votre père, m'y devaient faire espérer de plus fameux succès. Mais comme il était né pour être inimitable, et qu'il eût fallu le ressusciter pour achever les grands ouvrages qu'il avait commencés, il ne faut pas s'étonner que je n'aie pu faire ce qu'il eût fait.

« Je me contente d'avoir vengé devant Nortlingen une injure que la fortune avait faite à ses armes après sa mort, injure qu'elle n'eût osé entreprendre pendant sa vie. Je confesse, Madame, que pour la réparer j'y ai combattu dans les intérêts de sa gloire et de la vôtre, afin que ses ennemis, sur lesquels il avait gagné tant de batailles, ne se pussent vanter d'en avoir remporté sur vous.

« Je me fusse estimé trop heureux de finir

ma vie dans un si glorieux emploi, si les desseins et les affaires du roi lui eussent permis de me le continuer; mais soit que son service et le vôtre m'obligent de porter les armes au-delà ou en-deçà du Rhin, je n'aurai jamais de plus forte passion que de témoigner, en toute occasion, que je suis, etc.

« LOUIS DE BOURBON. »

Je mis Wrangel à la tête de mes armées.

Cependant un congrès était convoqué à Osnabroug pour la paix générale. J'y envoyai Alder-Salvius. Quoique né de parents fort pauvres, cet Alder-Salvius s'était frayé un chemin au poste de chancelier de la cour. Lui ayant reconnu un esprit cultivé, plein de belles connaissances, de plus, de l'aptitude aux affaires d'état, je fis choix de lui, parmi les hommes remarquables du sénat et de la chancellerie, pour mon second ambassadeur au congrès; le premier était Jean Oxenstiern, fils du grand-chancelier.

Quels pronostics pour cette paix générale! la guerre entre mes deux ambassadeurs! Les Oxenstiern étaient jaloux d'Alder-Salvius. On se chi-

cana pour des misères, pour des qualifications. Il est vrai que les ambassadeurs de France n'étaient pas plus d'accord; c'étaient les comtes d'Avaux et de Servien. La rupture éclata entre eux plus ouvertement qu'entre les miens; l'un tenait pour la reine-mère, l'autre pour Mazarin; tous deux ils se sentaient forts de leurs appuis, et tellement que, ne voulant démordre ni l'un ni l'autre, rien n'aurait pu être mené à bonne fin dans les travaux diplomatiques, si, au nom de Louis XIV encore mineur, la régence de France ne leur eût écrit une lettre énergique.

## CHAPITRE VI.

On veut déclarer la guerre au Danemarck. — Harangue. — Hugo Grotius. — Héroïques regrets.— Éducation militaire de Charles-Gustave et de Turenne.

L'évasion de la reine était de très peu d'importance, mais elle eut le prétexte d'une déclaration de guerre. La cour de Danemarck s'agenouilla devant la reine pour en obtenir une lettre de disculpation; mais Christiern, le comte de Woldemar envoyé exprès en Suède pour tramer le coup, et le résident Wiebe, ne purent se disculper. La Suède persista, lança son manifeste, lequel portait pour grief cet enlèvement comme un affront fait à la mémoire de Gustave-le-Grand, et tout contraire au respect dû à la reine sa fille, à l'illustre corps du Sénat du royaume et à toute la maison de Brandebourg.

La guerre se poursuivait en Allemagne;

aussi ne tardâmes-nous pas à prêter l'oreille aux propos de paix des Danois. Un congrès fut fixé à Broensebro sur les confins des deux états. Le grand-chancelier Oxenstiern s'y rendit. Les contestations furent épineuses; il ne faisait rien sans prendre mes ordres; j'avais alors dix-neuf ans, et j'étais assez experte en politique pour lui donner des conseils, qui au reste ressemblaient à des ordres. Voici, entr'autres lettres que je lui écrivis, celle où j'exposai le plus de motifs pour faire la paix:

« Monsieur le chancelier,

« Je trouve tant de difficultés à continuer la guerre, que je crois qu'on aura bien de la peine à conduire un si grand ouvrage avec des moyens si petits; de sorte que ce sera donner beaucoup au hasard, que de refuser les conditions qui nous sont offertes. Outre cela, il faut aussi considérer qu'il serait bien difficile de supporter les calomnies qui se répandront, tant chez les Suédois que chez les étrangers, qui tous, au cas que la paix se rompît, en attribueront la cause à une ambition démesurée de notre part, la fondant sur l'injustice et sur un insatiable désir de domination.

« Comme je ne me repose pas tout-à-fait sur la coopération des Hollandais, je crains que si les conditions proposées ne sont pas acceptées, ils ne tâchent de devenir les arbitres de la guerre et de la paix. De sorte que leur jalousie leur fera peut-être entreprendre quelque chose d'imprévu, sans parler de ce que les Polonais pourraient faire.

« Enfin la dernière et principale considération est, qu'il faut satisfaire sa conscience et faire paraître devant Dieu et devant tout le monde, qu'on s'est prêté à tous les moyens raisonnables pour avoir la paix.

« Votre bien affectionnée,

« CHRISTINE. »

A Upsal, ce 24 juin 1646.

Oxenstiern dirigea ce traité de paix d'une manière avantageuse, et en même temps si conforme à mes idées, que je ne pus lui refuser une marque de ma satisfaction. Je dois confesser que toute la gloire de cette lucrative pacification me fut attribuée.

Les grands services du chancelier méritaient récompense. Je l'élevai à la dignité de comte,

et lui donnai une magnifique terre transmissible avec le titre à ses descendants. Cet acte fut solennisé par une déclaration dans le Sénat, auquel je fis, en cette occasion, une belle harangue en suédois. Il n'était pas de palme à laquelle je ne voulusse porter la main : folle j'étais alors de celles de Démosthènes!

On la loua; mais puis-je savoir si ma faconde méritait réellement les assimilations dont on l'honora? Il était assez naturel que les dignitaires de l'État vissent avec enthousiasme leur reine de dix-neuf ans faire honneur à son rang par des talents insolites, remplir les solennités du spectacle harmonieux d'une harangue; mais je voudrais bien à présent, ici, dans cette Rome où Cicéron et Hortensius exercèrent cet empire magique de la parole, je voudrais posséder cette oraison ensevelie dans le greffe du Sénat, ne fût-ce que pour jeter des regards scrutateurs sur les œuvres de mon adolescence, et m'essayer à l'impartialité!

La diplomatie suédoise fit, cette année-là, une grande perte en Hugo Grotius, ambassadeur à la cour de France; je puis dire aussi que cette perte fut irréparable pour la littéra-

ture ; c'était l'un de nos plus grands érudits, et un assez bon poète latin.

Jadis mis en prison, il s'évada par l'artifice de sa femme chérie, et tout en courant sur la route d'Anvers à Paris, il scanda un beau poème dans lequel il célébrait le dévouement de sa tendre moitié. Je me suis souvent surprise à pleurer, à ce passage si vivant d'harmonie, de sentiment et d'intérêt :

Nos multum debere fatemur conjugi......

Richelieu l'accueillit d'abord avec empressement, puis il le vit avec indifférence, puis avec une froideur qui finit par la suppression de la pension de mille écus à lui d'abord allouée.

L'étroit cerveau que ce cardinal! Ne s'attendait-il pas à enrôler le Virgile Hambourgeois parmi ces faméliques rimeurs qui l'élevaient jusqu'aux nues en acquit des sommes qu'ils émargeaient sur la liste des pensions? Aussi, il ne put lui pardonner de n'avoir pas modulé une seule phrase laudative sur lui, dans la dédicace sage, profonde, animée, à Louis XIII, de son *Traité du droit de la Guerre et de la Paix*.

Gustave-Adolphe, du fond des frimas hyperboréens, au milieu des soins de la guerre et dans l'agitation errante des expéditions, entendit parler du savant malheureux et le fit engager au service de la Suède par son résident Salvius; mais étant disparu du sein des hommes pour la vraie, la haute immortalité, ses volontés furent continuées par son ami, son ministre Oxenstiern, qui envoya, avec l'auguste caractère d'ambassadeur, Grotius vers ce Richelieu, ce pauvre esprit en calotte, qui l'avait dédaigné.

Il mourut. Après sa mort j'écrivis à sa femme la lettre suivante, en langue française :

« Madame, j'ai appris par votre lettre du 16 juillet que mon ambassadeur a exécuté les ordres que je lui avais donnés touchant les livres de feu M. Grotius, votre mari; que nonobstant les offres que d'autres avaient faites pour s'en rendre possesseurs, vous avez eu plus de considération pour mes désirs que pour de plus grands avantages que l'on vous faisait espérer.

« J'avoue que dans le plaisir que je prends à la lecture des bons auteurs, je suis tellement amoureuse des écrits de M. Grotius, que je ne

m'estimerais pas contente si je me voyais déchue de l'espérance de les associer à ma bibliothèque.

« Mon ambassadeur peut vous dire mon enthousiasme; mais il ne saurait vous exprimer parfaitement à quel point son souvenir m'est cher. Que si l'or et l'argent pouvaient contribuer en quelque chose à racheter une si belle vie, il n'y aurait rien en mon pouvoir que je n'employasse de bon cœur à cet effet. Jugez d'après cela si vous sauriez mettre ses beaux monuments et reliques entre des mains dont ils soient mieux reçus et traités que les miennes; et puisque la vie de leur auteur m'a été si utile, ne souffrez pas que la mort me prive du fruit de ses illustres peines.

« J'entends qu'avec les livres que d'autres ont faits, vous me fassiez tenir tous ses mémoires, manuscrits et extraits, suivant la promesse que vous me faites dans votre lettre. Vous ne me sauriez jamais mieux témoigner votre bonne volonté qu'en cette rencontre, et j'ai, Dieu merci, de quoi la reconnaître et vous en récompenser, ainsi que mon ambassadeur vous don-

nera à entendre plus particulièrement ; auquel me remettant, je prie Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte et digne garde.

« Christine.

A Stockholm, ce 12 août 1648.

Le choix que j'avais fait de Torstenson pour le commandement de mes armées en Allemagne, si des victoires ne l'avaient pas justifié, serait recommandable par les seuls élèves de ce guerrier. Ces élèves, ce furent le vicomte de Turenne et le prince Charles-Gustave auquel j'ai résigné la couronne quand le dégoût vint me saisir.

Que ne m'était-il donné de ceindre la cuirasse et l'épée! Pourquoi sous un corps de femme, embarrassée d'un extérieur contrariant, n'ai-je pu voler au milieu des hasards? Pourquoi, nouvelle Clorinde, n'ai-je pu aller chercher dans l'agitation des camps, au milieu des vicissitudes de la guerre, ce mouvement qui trompe au moins le cœur sur ses ennuis, et l'étourdit sur ses dégoûts ? Mais sentir se consumer son existence dans des projets virils, mais soupirer à chaque instant pour une car-

rière fermée à son sexe, voilà le comble des maux! Quelle existence déplacée! Pourquoi le Créateur se trompa-t-il ainsi et attacha-t-il à un corps de femme des sentiments, des désirs, des sensations qui sont d'une nature mâle et superbe? Et cependant, notre esprit prend le change dès notre enfance, nous nous complaisons aux sympathies que nous rencontrons dans les livres destinés à faire les héros, les philosophes; nous nous élevons avec confiance, sans arrière-pensée, dans une sphère d'idées qui ne sont pas celles de notre sexe: au milieu de cette éducation nous avançons avec charme; hélas! nous ne nous doutons pas que plus tard ce sera là la plus cruelle des déceptions pour nous. Quand viendra l'âge, quand la voix des bienséances fera entendre ses ordres despotiques, il faudra bien renoncer à ces sympathies pour Alexandre, Cyrus, César. Sémiramis est aujourd'hui dans les fables, tant nous sommes loin des idées des premières venues dans le monde! Clorinde, Camille, Penthésilée, tout cela ne peut sortir de la poésie pour prendre place dans nos réalités actuelles.

Pourquoi, ô Mathiæ, ô Oxenstiern! pour-

quoi mettre sous mes yeux Quinte-Curce, Xenophon? Pourquoi ne pas me soustraire ce poison d'héroïsme dont je m'abreuvais avec tant de délectation? Il fallait me donner une nature d'homme; si vous ne le pouviez pas, pourquoi ne pas brûler, anéantir ces perfides livres qui formaient, élevaient, façonnaient mon existence à un avenir qui ne pouvait m'appartenir? Notre froide raison permet-elle aujourd'hui les rôles de Sémiramis? Pouvais-je charger ma tête d'un casque, monter à l'assaut? Que diraient les bienséances, ces détestables et impérieuses bienséances faites pour les esprits communs, ces bienséances despotiques auxquelles il faut pourtant obéir? Innocente! je m'affectionnais en pure perte! L'agitation innée en moi cadrait avec cette vie d'homme! L'âge est arrivé; mon ame s'est trouvée au comble de sa vivacité, les passions sont venues l'aiguiser, et c'est alors que j'ai senti l'impérieuse loi qui gouverne le monde actuel; c'est alors, que le despotisme du *qu'en dira-t-on?* a levé sur moi son sceptre impitoyable; et mon ame s'est repliée sur elle-même, et elle s'est consumée, et j'ai senti les dégoûts la miner, la dévorer, et le trône m'a

été odieux, et j'ai éprouvé les premières velléités d'une abdication.

Torstenson commandait en Allemagne. « Va, dis-je à Charles-Gustave, va, sous ce grand homme, te former à l'art de la guerre. Sois heureux, jouis des délicieuses latitudes que l'opinion ouvre devant toi; moi, tu le vois, des chaînes de diamant me lient, me condamnent à l'inaction. Empare-toi de la vie comme un coursier généreux s'empare de la carrière. Heureux, cent fois heureux! ce privilége t'appartient; tu es homme, moi je ne suis que reine! »

Torstenson s'était distingué sur le champ de Leipsic, dans la même plaine où Gustave-Adolphe avait jadis remporté une si glorieuse victoire.

Mais après le traité de Broensebro, il tourna sur l'Allemagne, et tomba de tout son poids sur la Maison d'Autriche. Charles-Gustave se montra digne d'un si grand maître. Deux chevaux tués sous lui, son manteau criblé de balles, son panache fauché par le fil des épées, tels furent les dangers qui embellirent sa première journée; telles furent les douceurs de son premier pas dans le sentier si vivant, si animé de la guerre.

Un autre jeune homme chargeait parmi nos cavaliers. Celui-ci méthodique, penseur, réfléchi bien que bouillant dans l'attaque, examinait, pesait, commentait les plans de bataille; il analysait les possibilités du hasard, il mesurait la part qu'on pouvait donner aux chances, il étudiait la discipline, ses admirables effets, cette gradation du pouvoir militaire, cette sage hiérarchie qui mettait la plus formidable armée dans la main du général, qui mettait tous ses soldats au bout de ses mains, et les poussait, les précipitait, les arrêtait à sa moindre volonté, à l'instant de sa décision. Ce jeune penseur, c'était Turenne.

Mais Torstenson avait fourni sa carrière: sa goutte, ses ans, ses infirmités sollicitaient sa retraite; lui-même m'avait souvent écrit à cette occasion. Il fallut céder à l'impérieuse nécessité.

« Noble et très honoré M. le feld-maréchal, lui écrivis-je (1), quoique j'eusse fort souhaité que votre santé vous eût permis de garder le commandement des troupes et de continuer à

---

(1) Walborne Kogtahrade herr felt marschalk Eharuwal, etc.

pousser vigoureusement jusqu'à la fin le grand ouvrage que le bon Dieu a béni en vous accordant des progrès si heureux, et en se servant pour cela de votre sagesse et de votre valeur; néanmoins pouvant juger, tant par vos propres lettres que par le rapport des personnes qui vous entourent, de l'état dans lequel vos grands travaux vous ont mis pour le service du feu seigneur mon père, aussi bien que pour celui de la patrie, je ne puis me dispenser plus long-temps de vous accorder la démission que vous m'avez tant demandée, et je vous l'accorde comme à une personne qui pouvait y prétendre de bon droit et pour de justes raisons.

« Je vous envoie donc Lilliestrom avec cette démission pleine et entière, et une résolution sur tous les points qui sont à produire en public. Présumant que le tout sera expédié à votre contentement, j'ai voulu y joindre cette lettre de ma main pour vous remercier gracieusement des longs, fidèles et assidus services que vous m'avez rendus, souhaitant de bon cœur que le Tout-Puissant veuille vous ramener heureusement dans la patrie, et vous accorder des forces suffisantes pour assister notre prudence de vos

conseils; et j'ai la confiance que vous ne voudrez pas m'en priver dans des conjonctures aussi délicates.

« J'espère que les graces que feu mon père a répandues si abondamment sur vous, auront fait sur votre cœur de si fortes impressions, qu'elles vous feront souvenir de votre devoir envers moi, puisque Dieu a voulu qu'après sa mort je fusse l'unique à qui vous fussiez obligé de témoigner votre fidélité et votre gratitude.

« Je ne vous demande que de continuer dans le dévouement que vous avez eu jusqu'ici pour mon service et pour mes intérêts, priant au reste le Tout-Puissant qu'il vous ait dans sa sainte garde. Je suis toujours

« Votre gracieuse

« CHRISTINE. »

Stockholm, ce 10 mai 1648.

# CHAPITRE VII.

Mon engouement pour la France. — Mon éloignement pour les Oxenstiern. — Lettre de Mazarin. — Vieille et nouvelle générations à la cour. — Alder Salvius. — Élection d'un roi de Pologne. — Charles Ferdinand et Jean Casimir, prétendans. — Je fais élire Jean Casimir.

Rien de plus facile que de régulariser sa vie lorsque l'on est dans l'arrière-saison! Mais ces personnes si sages, si prudentes après coup, si libres d'engouement, rejetez-les dans le tourbillon des passions, dans l'incertitude, le laisser-aller des aveuglemens; rendez-leur leurs vingt ans, elles seront tout aussi inconsidérées, tout aussi engouées, tout aussi injustes, qu'elles le furent.

Moi, par exemple, je vois à merveille aujourd'hui les écarts, les fautes de mon adolescence. Venue à résipiscence, je puis faire de la sagesse à tout aussi bon marché qu'autrui. Eh bien!

non, au lieu de dire mon *meâ culpâ*, je vais rendre mes erreurs inexcusables.

Mon engouement pour la France était extrême, et en effet les caresses, l'attachement, les déférences que l'on avait à la cour de la Régente et dans les cabinets de Mazarin, sanctuaire de la diplomatie, pour mon ambassadeur, le comte de la Gardie; l'enthousiasme bienveillant qui régnait dans ses lettres, la satisfaction qu'il éprouvait à vivre dans une société aussi aimable, aussi polie que celle de Paris, tout cela me plongeait, moi aussi, dans des illusions enivrantes. L'ambassadeur de France, M. Chanut, était, il faut le dire, bien propre à maintenir, à cultiver cette bienveillance que j'avais pour tout ce qui se rattachait à la France. Son usage du monde, son savoir-vivre, son atticisme, son urbanité habituelle, tranchaient trop sur le fond des mœurs suédoises, pour que le contraste ne me frappât point d'une manière décisive.

Ce que j'ai toujours haï dans mes sujets, c'est cette ivrognerie qui dépare des plus belles qualités ceux qui y sont enclins. L'ignorance était générale aussi, même parmi la plupart des

dignitaires de ma couronne. Moi qui avais de l'instruction, de l'acquit, il m'était pénible de voir tant de bévues. Et dans ce temps-là des lettres m'arrivaient de mon cher la Gardie, parfumées encore de cette atmosphère de civilisation, empreintes encore de cette teinte spirituelle du monde parisien, au milieu de l'enchantement duquel elles avaient été écrites.

Que de merveilles déjà paraient cet horizon, cette aurore naissante du règne de Louis XIV! Quel peuple que celui où de simples particuliers puisaient dans l'ame de Condé, comme à la source des plus nobles inspirations, ce sublime du *Cid* et des *Horaces*! De la valeur, il y en avait en Suède; mais en France l'héroïsme jouait sur une jovialité, une galanterie, une politesse particulière à toute la noblesse. Les guerres même civiles n'allaient pas alors sans se mêler de traits gais, spirituels; la Fronde s'était teinte des aimables expressions de l'amour, et de plaisanteries qui tempéraient le sinistre de ce drame. Oui, pour me délasser des guerres qui avaient retenti sur toutes les années de ma minorité, j'aurais aimé, comme une Longueville, à me lancer dans ces dissensions, pas assez

meurtrières pour attrister le cœur, mais assez actives pour donner le change aux agitations de l'ame et servir de cadre aux passions élevées, généreuses.

J'étais partiale pour les Français. Tout ce qui venait de Paris, diplomates, usages, meubles, tout était sûr de faire impression sur moi. Je me passionnais vite, j'étais aux anges dans ce monde lointain. Combien de fois alors ai-je jeté un œil mécontent sur cette couronne qui me fixait dans le voisinage du pôle ! Il me semblait que le soleil de Paris serait plus ami de ma nature, que l'air des bords de la Seine pénétrerait mes pores de joie, de bien-être et d'ivresse. Les semences d'une abdication ont alors été jetées dans le plus secret de ma conscience.

Je me cachais si peu de cette prédilection pour la France, que mes sénateurs s'en aperçurent. Les uns l'attribuaient à mon éducation, les autres aux suggestions de l'ambassadeur, M. Chanut. Tant il y a que les Oxenstiern, les Brahe et les premières familles suédoises sourcillaient de mes préférences.

Le grand-chancelier surtout n'évitait pas l'occasion de me faire sentir l'injustice de mes pré-

ventions, l'anti-nationalité de mes sympathies. J'en vins à ressentir pour lui un éloignement dont je sens l'iniquité. C'était un chaud patriote qu'Oxenstiern. Un peu rude, un peu agreste, un peu Goth enfin dans l'ame, il ne se défendait pas des bouffées de ce civisme austère de l'ancienne Rome. Il y avait du Caton chez lui, mais c'était du Condé, du Cinq-Mars qu'il m'aurait fallu!

Il n'est jamais arrivé qu'une cour ait manqué de ces gens qui espionnent les affections, les haines, les partialités d'une reine à leur profit. La mienne s'en trouva assez largement pourvue; elle abonda en délateurs, flatteurs, adulateurs, comme on voudra les appeler, qui exploitèrent l'éloignement que j'éprouvais pour les Oxenstiern. On me disait que le grand-chancelier travaillait sous main à annuler les conférences de Westphalie; qu'une fois la paix faite, il sentait bien qu'on n'aurait plus besoin de lui, qu'on pourrait le mettre de côté comme un meuble inutile; et que par conséquent il alimentait les zizanies de mes deux plénipotentiaires.

Ces insinuations jointes aux peu favorables

démonstrations qu'il faisait de ses sentiments à l'ambassadeur français, me précipitèrent dans une de ces fureurs passagères qui vous portent si facilement à faire des sottises.

J'écrivis à Jean Oxenstiern, fils aîné du grand-chancelier, et l'un de mes représentants au congrès, une lettre violente où je ne déguisais pas mon opinion, c'est-à-dire que c'était en obéissant à des instructions dont je connaissais la source, qu'il scandalisait la diplomatie par ses démêlés avec son collègue.

Cette missive surprit Stockholm, car elle ne manqua pas de revenir sous l'enveloppe du grand-chancelier l'instruire de mes dispositions à l'égard de cette famille. Cependant la lettre, changée en manifeste, produisit un bon effet. Mes deux ambassadeurs y regardèrent à deux fois avant de faire des incartades nouvelles; ils renfermèrent leurs dissentiments, et s'ils ne furent pas amis ils le feignirent du moins. Mais il y eut un autre épisode.

C'était peu que les Oxenstiern contrôlassent tous mes sentiments, mes regards, mes plus légères inclinations, il me revint que le grand-chancelier avait des vues sur moi pour son

second fils Eric, gouverneur de l'Estonie.

Oui, ces bruits n'étaient que d'insidieuses insinuations. Voulait-on par ces rumeurs perdre la colossale domination de cette famille à la cour? on n'y réussit pas tout-à-fait, mais je dois dire qu'il s'ensuivit des froideurs, que je ne puis envisager sans contrition aujourd'hui.

Le grand-chancelier ayant approfondi la cause de l'éloignement que je sentais pour lui, voulut faire d'un mariage un coup d'état; c'est-à dire qu'il pressa son fils de se marier. Il y avait entre autres choses ce passage dans sa lettre à son fils le gouverneur.

« .... Il faudrait rire de tous ces bruits si nous avions à faire à toute autre personne qu'à Sa Majesté. Mais je dois remarquer que les malveillans se sont servis de ce prétexte pour me noircir, et qu'ils y ont mis de l'exagération. Toutefois je n'ai pas voulu, mon cher fils, me dispenser de vous faire part de la situation des affaires dans votre propre intérêt, non pour vous troubler, mais pour vous rendre prudent et vous engager à ne pas vous fier au monde.

« Il faut que vous gardiez le secret sur ce que je vous communique ici, et que vous n'en disiez

mot à ami ni à ennemi; et comme je remarque que votre vie solitaire cause de l'ombrage et occasione toutes sortes d'idées qui, quoique vaines et injustes, vous sont désavantageuses, il sera nécessaire que vous les préveniez, et mettiez ceux qui vous veulent du mal hors de ces imaginations, en vous choisissant une femme également convenable à votre cœur et à votre qualité. Je le souhaite de tout mon cœur, puisque votre frère et vous n'étant pas engagés et restant comme vous êtes, notre maison se trouve en chance de manquer de lignée.

« Vous m'avez marqué dernièrement que vous n'aviez vu la fille du comte Nicolas qu'une seule fois, et que vous ne connaissiez pas son humeur. Il vous importe pourtant que vous connaissiez celle avec qui vous devez passer la vie ; et si je savais que vous le désirassiez, je ferais de mon mieux pour vous procurer sous un prétexte quelconque la permission de venir ici pour une couple de mois, afin que vous eussiez occasion de la connaître mieux et de vous fixer à elle ou à toute autre personne. Je puis néanmoins dire que personne ne paraît vous convenir davantage. »

Éric Oxenstiern épousa fort politiquement cette fille de la maison Brahe, ayant nom Élisabeth. Jean Oxenstiern poussa sérieusement à la paix, après la conclusion de laquelle il demanda sa démission, que je ne lui fis pas long-temps attendre. Quant au père il montra aussi du dégoût pour la politique, qui n'allait pas à son gré; il parla de se retirer; mais, comme ceci venait au sérieux, j'eus garde d'y consentir : cet homme d'état m'était trop nécessaire.

C'est ce que savait fort bien le matois de Mazarin; aussi recommandait-il à ses envoyés en Suède de continuer leurs bonnes graces au grand-chancelier, quelque apparente que fût sa défaveur, ajoutant :

« Le chevalier Oxenstiern est un ministre si consommé que, bien qu'il paraisse déchu de crédit, il ne laissera pas d'avoir grande part à l'administration de ce royaume, et la reine, qui désire de s'instruire des grandes affaires, ne saurait puiser dans une source plus vive et plus nette que la sienne. »

Oxenstiern avait peut-être le tort de vouloir trop sacrifier au protestantisme, disant que

c'était pour cette cause que mon père, de glorieuse mémoire, avait versé son sang, et que l'alliance avec la France en détruisait tout le fruit. Tout cela néanmoins se fondait si bien dans du patriotisme suédois, qu'en vérité c'était bien mal à moi de lui en tenir rigueur.

Mais j'étais jeune, prodigieuse dans mes affections et mes éloignements, peu disposée à évangéliser ces doctrines déjà vermoulues de Luther et de Calvin. La France, la France seule avait toutes mes prédilections; en effet là germaient des idées nouvelles; c'était l'aurore de l'esprit français; on était à Paris fatigué de ces pauvres guerres de religion qui avaient bouleversé le royaume pendant près d'un siècle, jusqu'à la prise de Paris par Henri IV; et enchantée comme j'étais de cette rénovation des idées, de cette retrempe morale, il ne m'était pas facile de m'éprendre pour Oxenstiern, homme de la vieille roche.

Il y avait une nouvelle génération à la cour qui ne partageait pas l'affection des vieilles doctrines avec les sénateurs. A la tête de ces courtisans imbus de l'esprit français brillait cet Alder-Salvius en question.

Plénipotentiaire au congrès, il aurait pu prendre sa part des sanglans reproches que j'adressai collectivement à ma représentation; mais j'eus soin de le prévenir sous main par une dépêche secrète de ne rien s'attribuer de tout cela.

La paix faite, il n'y eut pas de marques de reconnaissance que je ne voulusse lui donner : une place au sénat me paraissait un faible témoignage de ma gratitude; je lui promis une fonction plus éminente encore dès qu'il s'en trouverait une dans la Suède.

« Je me suis suffisamment (1), lui écrivais-je, je me suis suffisamment expliquée dans ma précédente lettre des intentions que j'ai pour votre personne, et ainsi je suis assurée que vous aurez lieu d'en être content.

« Ne craignez point vos envieux et croyez que je vous protégerai et vous défendrai contre eux. Je n'en parlerai pas davantage pour cette fois, mais je remettrai tout à Dieu et au temps.

« Tout est, graces à Dieu, en bon état. Je

(1) Jag hafwer i mit foregangne bref, mig nog sant, etc. Le 4 novembre 1648.

souhaiterais qu'au dehors tout prospérât ainsi vers le temps fixé pour mon couronnement.

« Le chancelier fait le souple; mais, quoi qu'il en soit, je crains les Grecs, même lorsqu'ils apportent des présents.

« Timeo Danaos et dona ferentes.

« Je remarque tous les jours de lui ce que Tacite dit de Tibère :

« *Jam Tiberum corpus, jam vires, nondum dissimulatio deserebat. Sed dabit deus huic quoque finem.*

« Chanut est venu chez moi ces jours passés, et il m'a dit qu'il avait ordre des plénipotentiaires qui sont à Munster, de me prier que je vous ordonnasse d'aider, par une coopération assidue, à faciliter leurs opérations. Je ne doute point que MM. les Plénipotentiaires ne vous parlent plus amplement à ce sujet. Contentez leur désir avec la même passion que je m'y intéresse, et sachez que je vous recommande les intérêts de la France, de vous y employer aussi soigneusement que vous le faites pour les miens, afin de témoigner à tout l'univers que notre amitié et notre alliance sont indissolubles. Adieu.

« CHRISTINE. »

En effet, peu de temps après je l'élevai au rang de sénateur et l'anoblis avec une baronie, et cela au grand mécontentement des Oxenstiern, des Brahe et autres patriciens. Leurs murmures furent tels, que je crus devoir leur faire une allocution toute philosophique dans le sénat.

« Quand il est question, leur dis-je dans ma harangue, de bons avis et de sages conseils, on ne demande pas les seize quartiers, mais ce qu'il faut faire. Salvius serait sans doute un homme d'une grande capacité s'il était de bonne famille : cependant il peut conter pour un avantage de se voir exempt de tout autre reproche. Il m'importe d'avoir des gens capables ; si les enfants de famille ont de la capacité ils feront fortune comme les autres, sans, pourtant, que je veuille me restreindre à quelque peu de familles ou de personnes. »

La trêve avec la Pologne durait encore. La nation polonaise était assez portée à vivre en paix avec celle de Suède ; mais la famille royale de Pologne, alliée de près à la mienne, n'avait pas perdu toute espérance de faire valoir un jour ses prétentions, bien que le chef de la ligne Ja-

gellonique, le roi Sigismond III, eût été exclus de la succession de Suède avec toute sa postérité, à cause de la religion catholique romaine qu'il professait et qu'il voulait y introduire de nouveau, mais que les lois fondamentales du royaume de Suède n'admettaient plus depuis le temps de Gustave Ier.

Sur ces entrefaites le roi Vladislas mourut : c'était en 1648. Les Polonais, espèce de république dont Aristote n'a pas deviné l'essence dans son *Peripoliticon*, les Polonais, usant de leurs droits d'élection, faisaient mine de préférer le duc de Neubourg, beau-frère du défunt roi, à ses deux frères Charles Ferdinand et Jean Casimir.

Mes intérêts étaient trop bien d'accord avec ceux de la France pour que nous ne nous opposassions pas au choix d'un roi dans le goût et le parti de l'Empereur.

Changer la trêve de 26 ans en paix perpétuelle, et obtenir la Livonie en échange de la Prusse Suédoise, me paraissait ce qu'il y avait de mieux à faire dans ce conflit d'intérêts. Mais nous hésitions entre les deux frères, Charles et Casimir; la France tenait pour Casimir, et moi pour Charles. Charles était pacifique, de plus

l'aîné de sa famille, ce qui le mettait en position de traiter définitivement une renonciation aux droits de sa branche sur la Suède. Mais la France avait à se faire pardonner de lui une équipée, ce qu'elle n'espérait pas. En effet, jadis le prince Casimir (en 1638) allant en Espagne par mer, fut assailli d'une tempête dans le voisinage des îles d'Hières; la tourmente ne fut pas assez peu de chose pour que le prince ne fût pas jeté sur la côte, où pour toute hospitalité il trouva une bonne et belle prison. On le promena, enchaîné comme un ours, de Salon à Sisteron; enfin cette tournée peu agréable finit à un chateau-fort dans le bois de Vincennes. Là il gémissait sur la fatalité, et il aurait fait encore de longues jérémiades sans une ambassade solennelle envoyée à Paris par le roi son frère, à l'occasion de laquelle il fut libéré sous la condition du *non offendendo*, c'est-à-dire qu'il ne témoignerait aucun ressentiment, et voudrait bien regarder cela comme un simple désagrément attaché aux voyages.

La reine-mère s'intéressa si vivement (j'entends la reine-mère de Pologne) auprès de moi; Casimir fit de si sincères protestations que toute

difficulté fut levée. En décembre 1648, ce prince fut élu au trône de Pologne, et épousa en même temps la reine douairière Marie-Louise de Gonsague, fille du duc de Mantoue; je l'en félicitai. Dans la suite les plus vives inquiétudes me vinrent de ce côté-là.

Par quelle étrange considération faut-il que des princes, que des hommes mis par le destin en évidence sous le dais de la royauté, pour servir d'exemple à la multitude, se croient dispensés de tenir leurs serments? Quelle pauvre science que la politique si elle n'a pas d'autre refuge que les manquements de parole, et si, prétextant le bien de l'État, elle donne carte blanche à la perfidie, à la déloyauté! Or maintenant, sujets, modelez-vous sur les fils aînés du Tout-Puissant, comme s'intitulent les rois, jurez sur vos évangiles avec la bonhomie de croire à cette sainteté, quand vos souverains se font un jeu de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre!

Ce Casimir, par exemple! quelles assurances de renonciation ne jura-t-il pas quand il lui fallut escamoter mon consentement! mais, lorsque dans la suite je remis mes droits et les

rênes de l'État à Charles-Gustave, ne protesta-t-il pas contre cette cession ? Ne convoita-t-il pas la Livonie bien et dûment cédée ? aussi la guerre éclata avec fureur entre mon successeur et le roi de Pologne, ce qui valut à ce dernier une expropriation dans les formes, et une fuite en Silésie, mettant pour toute consolation son royaume sous la protection de la vierge Marie, laquelle n'y donna pas grand soin, car elle laissa battre ce prince près de Varsovie, à la grande bataille de trois jours. Mais je devance la chronologie des événements; je me suis aventurée jusqu'en l'année 1654.

Que faire de nos troupes en Allemagne? c'était une précieuse collection de Césars qui avaient fait leurs preuves, aguerris, vieillis sous le harnais, cicatrisés, attachés à leurs drapeaux avec une espèce de fanatisme guerrier, pleins enfin de tous ces sentiments qui font les héros. Renvoyer dans leurs foyers tous ces gens-là, ç'aurait été vouloir remettre aux travaux manuels des hommes qui avaient goûté de cette indépendance haute et superbe de l'armée : ç'aurait été, n'en déplaise aux prôneurs de la vertu guerrière, remplir l'Allemagne

de ces prétendus indépendants qui forcent les châteaux, spolient les voyageurs, et savourent dans les cavernes et les montagnes les douceurs de cette vie libre, embellie de dangers, de vicissitudes, d'un peu d'héroïsme même; car les voleurs en ont un à leur guise, aussi sont-ils les héros du peuple; leurs exploits plus à la portée des conceptions vulgaires que ceux des généraux qui travaillent pour une politique obscure, souvent impénétrable, leurs exploits, dis-je, émerveillent plus facilement la multitude; leurs crimes font une sensation plus vive, plus immédiate, plus instante, ainsi que leurs vertus, qui ne sont guère que le désintéressement, la clémence.

La France jetait des yeux d'amour et de convoitise sur cette pépinière de gens dont la vie était dévouée aux périls, et dont le licenciement pouvait faire des malfaiteurs, mais qui, retenus dans le cadre d'une armée, continueraient à se bien comporter.

Le Sénat opposait je ne sais quelles raisons, quels ménagements à garder envers l'Espagne, pour empêcher ce transvasement de mes armées d'Allemagne en France. Je n'en tins

compte ; Mazarin cajolait Charles-Gustave, mon généralissime ; Chanut de son côté me haranguait en tête-à-tête, se prévalant de cet empire que l'atticisme et l'urbanité de sa nation avaient irrévocablement pris sur mon moral. Je ne laissai pourtant pas, sous le coup de cette fascination, de stipuler des avantages pour moi ; je demandai que le roi très chrétien s'engageât par écrit à m'aider de ces mêmes troupes, à me les rendre même, si, pressée d'ennemis, je me trouvais en avoir besoin.

Tout cela me fut accordé. J'en écrivis à Charles-Gustave :

« Mon cousin, je suis priée de la part du roi de France, par le sieur Chanut, de permettre, la paix étant faite, qu'il puisse engager les troupes licenciées de mon service.

« J'ai trouvé cette sollicitation très juste, et, sachant que vous pouvez en cela nous rendre bon office, je n'ai pas voulu manquer de vous faire savoir que vous me ferez grand plaisir de travailler pour la satisfaction dudit Roi, mon frère, selon les ordres que vous recevrez par l'exprès que je vous envoie ; il vous dira mon intention.

« Adieu. Excusez ma nonchalance, et soyez assuré de la continuation de mon amitié.

« CHRISTINE. »

Le 4 novembre 1648.

---

## CHAPITRE VIII.

Mon penchant pour le comte Magnus de La Gardie. — Commencement de cet amour. — Au moment de céder je remporte une victoire sur moi-même. — J'envoie La Gardie en ambassade à Paris. — Opinions de la cour de France sur moi. — Madame de Motteville.

J'ai déjà parlé du beau comte Magnus de La Gardie; je dois avouer que mes dix-sept ans commençaient à me tourmenter, quand je fis une plus sérieuse attention à cette tête qui n'avait pas son égale à Stockholm, à cette physionomie noble sans prétention, à cette élégance de manières que relevait encore le contraste de ce qui l'entourait.

D'origine française, le comte de La Gardie avait conservé, au travers de notre vandalisme, quelque chose d'une héréditaire galanterie. Sa généalogie s'était préservée, je ne sais comment, de l'influence du pays; tout en se mêlant aux

races, c'était encore un fort séduisant Français que ce comte, bien que sa famille fût depuis longues années établie parmi nous.

Je n'aurais peut-être pas fait une aussi exclusive attention à lui, tout Antinoüs qu'il était, si, dans les relations que les affaires amenaient entre sa souveraine et lui, je n'avais été frappée d'une facilité d'expédition, de je ne sais quoi d'enchanteur, de je ne sais quelles gracieuses attentions: tout cela formait du comte un fort aimable discoureur; les affaires avec lui étaient des roses. Avec les sénateurs il fallait monter l'esprit sur le ton affairé; c'étaient des considérans à ne plus finir, une gravité empesée, une profondeur difficultueuse! Ce qui nous avait embarrassé, arrêté, était dénoué tout d'abord et comme en plaisantant, aussitôt que le comte y mettait la main. Nul malaise, rien de difficile dans son travail; avec lui la politique devenait sémillante, la diplomatie se parsemait de fleurs; mais si avec tous ces agréments le comte n'avait pas apporté de la solidité de jugement, de l'aplomb, je n'eusse pas fait grand compte du dégagement de ses manières et de ses saillies.

J'en vins au point de souhaiter sa participation à tous les arcanes du gouvernement. Je ne pouvais plus m'occuper d'affaires sans lui. Ce qui ne rentrait pas dans son département me donnait de l'ennui ; souvent je renvoyais avec mauvaise humeur paperasses et travailleurs ; je voyais au contraire venir comme une récréation le moment où le comte de La Gardie arrivait avec son porte-feuille.

Mes complaisances ne se dissimulaient pas assez ; quelle méfiance de soi peut-on avoir à dix-sept ans ? Savais-je que dans mon empressement comme dans mes reproches, car il y avait aussi des reproches, savais-je que mes yeux parlaient ? me doutais-je que le sentiment s'échappait de moi ; que mes gestes, mon regard, mon silence, tout était flamme, tout était ardeur ?

Aussi c'était tout innocemment que j'en voulais au comte d'une promenade avec la belle Sparre *, ou d'une visite à la duchesse Brahé. Je

---

* Christine semble oublier ici que c'était Jacob de la Gardie, frère de Magnus, qui devait épouser Ebba Sparre.

le chicanais sur des riens; à m'entendre, il y avait de la culpabilité dans tout ce qu'il avait pu faire tant qu'il avait été loin de moi. Ses justifications, comme on le pense bien, étaient faciles, et je m'y rendais, n'eût-ce été que pour ne pas l'affliger; aussi commencions-nous toujours nos délibérations administratives par des reproches, des éclaircissements; mais nous nous trouvions bientôt bons amis, aises d'être ensemble, et nous expédions les affaires avec la plus grande facilité!

Magnus de La Gardie avait quelque peu d'expérience; on n'arrive pas à vingt-six ans sans se rompre un peu aux amourettes, sans connaître aisément là où il y a de l'affection; il ne put douter de son bonheur; il savait déjà que j'étais éprise de lui, que je l'ignorais encore moi-même.

Il y eut de l'assiduité, des attentions, tout le manége d'un amant. Et moi, qui me croyais au-dessus de ces faiblesses que l'on nomme amour, moi qui ne songeais à des embrassements sensuels que comme à une anomalie de la nature, à une de ces erreurs dont je devais me préserver toute ma vie en déclarant la guerre au dieu d'hymen,

je ne cessais de protester contre le commerce des sens, de désapprouver leur empire grossier. J'aimais, mais d'une tendresse platonique; je sentais une douce sympathie, un entraînement vers La Gardie; mais comme les voluptés physiques me répugnaient, je ne croyais pas être amoureuse, et La Gardie se trouvait souvent désorienté par mes déclamations contre les jouissances et les plaisirs de l'amour.

Avec mon grec, mon latin et toute mon érudition, je n'étais qu'une jeune étourdie! avec mon savoir si vanté, je me trouvais une innocente qui ne se connaissait pas elle-même. J'avais condamné les actes de l'amour, je me reposais sur mon texte et cela me suffisait pour me maintenir dans mon erreur; et cependant la jalousie allait son train, mes reproches nécessitaient souvent des explications du cher objet de mes sollicitudes. Mais avec quel transport je le voyais arriver! comme je tenais à ses soins! comme mes yeux pétillaient de vivacité! et comme je me laissais aller vers lui!

Un jour il osa quelque chose. Les habitudes du pays lui permettaient de me baiser la main. Il était de plus en plus expressif, et moi je

sentais que du bout des doigts ce baiser me retentissait au cœur. Dans un moment de transport il se hasarda à presser sa souveraine dans ses bras. Quel moment! je tremblais, je ne savais que résoudre, il se passa en moi un combat, mais un combat entre l'impression, la volupté trop forte de cet attouchement, et le dépit d'une irrévérence aussi hardie, d'une pareille violation de la majesté royale.

Je voulus me courroucer, je commençai avec colère, je finis avec douceur.

«Je ne puis vous pardonner une telle audace, lui dis-je, je ne le puis.

«— Je connais toute l'étendue de ma faute, et me résigne à sa punition; mais au moins Votre Majesté ne songera pas sans égard qu'une pareille offense est de celles qui partent d'un trop grand attachement.

«— De quel attachement? Jamais de semblables attachements ne seront au nombre de ceux que j'exige de mes sujets.

«— J'attendrai avec crainte la peine qu'il plaira à Votre Majesté de m'infliger. Je me retire avec douleur.

«— Vous vous retirez! restez. Vous ne con-

naissez pas toute mon indulgence. Non, non, je suis meilleure reine que vous ne croyez. Un manque de respect!... en public, je ne dis pas que pour l'exemple je ne me fusse vue forcée à une punition. Mais, dans un tête-à-tête..., j'oublierai ma prérogative de reine, j'oublierai ce qui s'est passé, je n'aurai de mon rang que le droit d'indulgence.

« — Cette indulgence, je le vois, me sera fatale.

« — Que voulez-vous dire?

« — Votre pardon ne peut qu'accroître mon affection.

« — Mais... je ne me plains pas de votre affection.

« — Cependant, tout-à-l'heure....

« — Ne vous serait-il pas possible d'avoir pour moi de l'attachement sans montrer de pareils transports? Reine, je tiens à être aimée de mes sujets, et de vous particulièrement que j'apprécie, que j'estime; mais je veux être respectée.

« — Mon respect, madame...

« — Comte, j'ai du plaisir à vous voir, je connais votre zèle pour ma personne; mais, de grace, modérez-vous.

« — Non, mon attentat mérite une punition; elle seule peut modérer mon ardeur; la circonspection sera le fruit de la peine que m'infligera Votre Majesté. Je le crains, au contraire, ma tendresse ne connaîtra plus de bornes si l'indulgence vient à l'appui de vos charmes.

« — Ainsi, vous voudriez me haïr?

« — Vous haïr... Dieu m'en préserve! mais un exil de quelques mois...

« — Pour revenir bien indifférent, n'est-il pas vrai? Je le vois, vous ne tenez pas à moi autant que vous vouliez me le faire entendre. C'est moi qui vous aime, car je suis obligée de vous l'avouer, oui, je vous aime, et vous voulez vous éloigner.

« — Eh bien! de grace, laissez-moi vous aimer, laissez-moi vous adorer.

« — Je ne m'y oppose pas; mais...

« — Mais si mon amour éclate par mes yeux, par tous mes mouvements; si ce sentiment qui me domine se manifeste, et que vous vous en courrouciez, suivrez-vous toujours ce système d'indulgence?

« — Que me demandez-vous!

« — Vous m'avez dit que vous me permettiez l'adoration!

« — Assez..... Soyez persuadé que je tiens beaucoup à vous, cela doit vous suffire. Vous savez à quel décorum nous sommes condamnées, nous reines! Ne m'embarrassez pas davantage par vos paroles; soyons unis comme par le passé, et ne parlez plus d'exil? . . . .

« — Cependant votre colère!

« — Ne vous suffit-il pas que je l'oublie?

« — O la plus chère de toutes les souveraines! »

Depuis ce jour-là je connus, à n'en plus douter, ce qu'était mon penchant pour La Gardie. Je sentis ce que voulaient dire ces jalousies, quand je le savais auprès de quelque beauté. S'il se répandait des bruits sur lui, si les commérages de cour le mariaient, j'étais hors de moi. Je devins si exclusive que je ne pouvais le souffrir hors du palais; je le grondais de ses complaisances pour d'autres femmes, c'est assez dire que je me fâchais plus de pareilles choses que des libertés qu'il pouvait prendre avec moi. Cela alla même assez loin; nous prîmes tellement l'habitude des accolades, que, quand il entrait, mon premier mouvement était de courir dans ses bras; ou s'il y

avait bouderie, ce qui n'était pas rare, ce préliminaire n'était qu'ajourné; car on finit vite par se remettre en paix pour peu qu'un amant cherche à se justifier; nous en imposât-il, nous serions bien fâchées qu'il n'y réussît pas.

Cependant il y avait encore chez moi de l'innocence. Mon invincible antipathie pour l'amour réel mettait toujours obstacle à ses entreprises. Une jeune fille aime de cœur. Etre avec l'objet de sa tendresse, savourer ce bonheur sans mélange terrestre, c'est là ce qui la charme; mais les instances d'un adorateur, mais ses supplications de chaque jour, ébranlent peu à peu sa fermeté, et souvent elle ne fait ce pas difficile que pour contenter celui qui lui est cher; souvent c'est une complaisance, c'est une condescendance et non une propension.

Je n'en vins pas jusque là. J'aimais, j'idolâtrais La Gardie. Il n'était plus question d'hommages ordinaires; toutes les marques de bienveillance autres que celle qui les couronne lui étaient journellement prodiguées; et lui, toujours entreprenant, cherchait à me décider à un plus grand sacrifice. Chaque jour il s'attendait à être

plus heureux; chaque jour il me sollicitait; chaque jour en me serrant dans ses bras il tâchait d'obtenir un adoucissement à mon arrêt, et n'obtenait que de vagues promesses, des protestations pour l'avenir.

Cela n'aurait pu se prolonger long-temps encore; je pris enfin une résolution dont je suis fière : je remportai sur moi-même une victoire dont je me sens honorée. Que n'ai-je eu toute ma vie la fermeté dont je fis preuve dans mes jours d'inexpérience! En fait d'amour il n'est personne de décidé, de capable de grands coups d'état comme une jeune fille. Mais une fois que le premier pas est fait, une fois que certains souvenirs conspirent avec les effusions de cœur, c'en est fait; la femme la plus expérimentée ne vaut pas une jeune cloîtrée, une vierge encore dans sa pureté originelle.

Le comte, toujours amoureux, toujours beau de ces graces qui lui étaient personnelles, toujours radieux à mes yeux épris, toujours séduisant avec cette tête la plus belle du monde, passait ses journées presque entières à mes genoux; nous étions heureux d'être ensemble, mais enfin il est un terme aux promesses, il est même

dans ce qu'il y a de plus illicite, il est une bonne foi qui exerce encore son empire; je vis que je ne pourrais leurrer encore long-temps un amour qui me charmait.

Nous étions alors vers le temps de cette paix que j'ai mentionnée. « Parlons d'affaires, dis-je au comte. Vous m'avez fait entrevoir l'avantage d'une alliance avec la France; pour traiter avec les Français et pour traiter avec succès, il faut leur ressembler un peu; c'est une cour où l'on fait beaucoup avec de l'esprit. Le duc de Richelieu lui-même est expert en belles-lettres; il n'y a que vous qui puissiez dignement me représenter à Paris.

« — A Paris! dit le comte; certainement cette mission m'est honorable, me flatte beaucoup.

« — Je veux que vous y paraissiez digne d'une reine qui vous aime et qui joue un rôle brillant.

« — Ces paroles me comblent d'aise.

« — Oui, le train le plus magnifique, la maison la plus richement montée, doivent vous accompagner dans cette ambassade. Je serai fière de l'urbanité que vous savez si bien montrer, et dont vous me ferez honneur. Les Français

sont connaisseurs! Il n'y a que vous qui puissiez dignement figurer dans une négociation à l'exécution de laquelle je tiens beaucoup; mais ce que j'ai bien à cœur aussi c'est de savoir les courtisans français émerveillés d'un savoir-vivre qu'ils ne soupçonnent pas parmi nous. Comte, cela vous regarde.

« — Je suis tout dévoué à Votre Majesté: il n'est rien que je ne sacrifie pour votre service, tout, oui tout, même ce qui m'est le plus cher, les espérances si douces à mon cœur.

« — Pour le moment il nous faut penser à autre chose.

« — C'est bien cruel! mais vous l'ordonnez avec quel empressement je menerai à fin cette diplomatie! La cour de France, quelque vanterie qu'on en fasse, ne saurait balancer en moi le charme que m'offre la vôtre. Mais j'irai, je vous servirai; votre image sera la consolatrice de mes ennuis. En partant je laisse à vos pieds ma vie et mon ame tout entière.

« — Non, n'y laissez rien; présentez-vous à cette cour avec tous vos avantages; je vous le répète, je tiens à ce que vous fassiez honneur à la Suède.

« — Pour glorifier ma patrie je n'aurai besoin que de proclamer vos mérites; n'êtes-vous pas le plus beau miracle de la Suède. »

Le comte envoya son écuyer en avant pour faire tous les préparatifs, afin de paraître avec éclat. Le résident de France, M. Chanut, écrivit à sa cour que le meilleur moyen de captiver mon amitié c'était de faire beaucoup d'accueil à mon ambassadeur.

Il est probable que ces avis fructifièrent. A l'aspect d'une prestance aussi satisfaisante que celle de La Gardie, de cette bonne mine, de cet air galant, il paraît que les bruits de galanterie n'eurent pas de peine à prendre. On le regarda à Paris comme un favori tout-puissant, comme un Adonis diplomate chéri de sa reine. Il n'est pas nécessaire de dire combien la France, qui tenait beaucoup à se lier avec la Suède, fit de caresses au comte. Ce fut une suite de plaisirs, de fêtes; on le choya, on accorda tout ce qu'il voulut.

Une madame de Motteville, qui depuis a fait imprimer ses mémoires, me fait voir l'opinion que l'on eut de mon ambassadeur. C'était une dame d'honneur de la reine-mère, et par con-

séquent acclimatée à la cour, et bien au courant de ce qui s'y passait et de ce qui s'y disait.

J'ai vu ces mémoires tout récemment; voici comme elle y parle de La Gardie :

« La reine reçut alors un ambassadeur extraordinaire de la reine de Suède, qui ne venait que pour travailler à l'union des deux couronnes. Celui que cette reine envoya s'appelait le comte de La Gardie. Il était fils du connétable de Suède. Son aïeul était Français, à ce qu'il disait, d'assez médiocre naissance. Il était bien fait, avait bonne mine, et ressemblait à un favori; il parlait de la reine en termes passionnés et si respectueux qu'il était facile de lui soupçonner une tendresse plus grande que celle qu'il lui devait en qualité de sujet. Il était accordé à une cousine de cette reine, qu'elle même se proposait de lui faire épouser. »

Cette cousine était une sœur de mon cousin Charles-Gustave. Ayant eu la force d'éloigner cet amant dangereux, je voulus achever mon triomphe et me mettre dans l'impossibilité de céder à l'avenir. A peine parti, j'arrangeai son mariage avec la princesse. Je frémissais des dangers que j'avais courus.

Si cette résolution n'est pas louable, je ne sais ce qu'il faut pour contenter la postérité. Mais, hélas! je fis sans doute de l'héroïsme alors, je remportai sur moi une victoire; pourquoi faut-il que la reine de Suède, à dix-neuf ans, n'ait pas eu toute la fermeté, tout l'empire sur elle-même qu'elle affichait à dix-sept! On verra ce qu'il advint de cette belle résolution.

En arrivant à Paris, La Gardie reçut par ma première lettre l'annonce de ce que je venais de conclure pour lui. Il se fâcha, m'accusa de tromperie, mais enfin je lui fis voir l'obligation où j'étais de couper court aux bavardages, car on jasait déjà, parmi la noblesse et les bourgeois, de cette haute faveur du comte.

Voici sur cette affaire les réflexions de la Française déjà citée.

« Quelques-uns ont voulu dire que si elle (moi) avait suivi son inclination, elle aurait gardé le comte de La Gardie pour elle; mais qu'elle s'était vaincue par la force de sa raison et la grandeur de son ame, qui n'avait pu souffrir ce rabaissement. D'autres disaient qu'elle était née libertine (merci!) et qu'étant capable de se mettre au-dessus de la coutume, elle

ne l'aimait guère ou ne l'aimait plus ( que n'a-t-elle pu dire vrai, la dame d'honneur!) puisqu'elle le cédait à une autre. Quoi qu'il en soit, cet homme parut assez digne de sa fortune, mais plus propre à plaire qu'à gouverner. De la manière dont il parlait de la reine sa maîtresse, elle n'avait pas besoin de ministre, car elle-même, quoique très jeune, ordonnait toutes les affaires. Outre les heures qu'elle donnait à ses études, elle en employait beaucoup, à ce qu'il disait, au soin de l'État. Elle agissait de la tête, et il assurait que son moindre soin était l'ornement de sa personne ( voilà bien le langage d'une caillette française! quel crime que de négliger la toilette, aussi voyez ce qu'elle ajoute ): de la façon qu'il nous la dépeignit, elle n'avait ni le visage, ni la beauté, ni les inclinations d'une dame. Au lieu de faire mourir les hommes d'amour, elle les faisait mourir de honte et de dépit ( ce qui apparemment ne se voit pas parmi les dames de France ), et fut depuis cause que le grand philosophe Descartes perdit la vie de cette sorte ( oh! oh! diable! Madame la dame d'honneur! ). On lui attribuait alors toutes les vertus héroïques, on

la mettait au rang des plus illustres femmes de l'antiquité. Toutes les plumes étaient employées à la louer, et on disait que les hautes sciences étaient pour elle ce que l'aiguille et la quenouille sont pour notre sexe. La renommée est une grande causeuse, elle aime souvent à passer les limites de la vérité. »

Le cardinal-ministre fêta La Gardie, et le circonvint pour gagner quelque chose par le traité de paix que nous nous proposions de délibérer à Osnabrug.

Les Oxenstiern, les Brahé et autres maisons sénatoriales ne voyaient pas sans jalousie le comte jouir à ce point de ma confiance; aussi guetta-t-on toutes ses démarches à Paris pour y trouver à redire. On fit une trouvaille; il y emprunta cent mille écus, pour paraître avec magnificence, et chacun de dire qu'avec ces cent mille écus on aurait pu terminer la guerre par les armes.

Je pris la chose sur moi. J'écrivis au sénat pour faire cesser les versions qui couraient sur cet emprunt, disant entre autres choses:

« Pour ce qui concerne les cent mille écus que le comte de La Gardie a négociés à Paris,

cela ne s'est pas fait sans ma volonté ni sans mon ordre exprès. C'est pourquoi je vous prie de ne pas souffrir, autant qu'il dépendra de vous, que ses ennemis le calomnient impunément, car il est tout-à-fait innocent; prenez donc sa défense autant qu'il sera en votre pouvoir.

« Touchant les traités de paix, je vous ai déclaré mon sentiment et ma résolution. Poussez la chose le mieux qu'il vous sera possible. J'appréhende d'avoir ici beaucoup d'occupation, tellement que j'en rendrai graces à Dieu si d'une manière ou d'une autre je puis obtenir une bonne paix.

« Vous savez mieux que moi combien la charge de gouverner est pénible et sujette au hasard!

« Je n'ai rien de plus à vous mander pour cette fois; je vous prie seulement de me donner votre conseil en me disant si je puis sans préjudice gratifier le comte Magnus de La Gardie de la seigneurie de Benefeld, surtout si je la dois céder par les traités. »

## CHAPITRE IX.

Alder-Salvius prétend à mes faveurs. — Son caractère. — Empire des mœurs françaises à ma cour. — Salvius les affiche pour se faire aimer de moi. — Il commence à réussir. — Il est fait sénateur. — Retour du comte de La Gardie. — Mes amours avec le comte. — Ligue du sénat contre le favori. — Ma réponse à une lettre de mademoiselle de Montpensier.

Il y avait près de moi un rusé courtisan qui ayant appris les succès du comte de La Gardie sur mon cœur, se mit en tête de tenter la fortune de ce côté-là. Le favori était loin; d'ailleurs il paraissait probable, d'après les accordailles de son mariage avec ma cousine, que nous en avions fini à jamais, ce qui laissait mes dix-sept ans en vacance, et permettait quelque espoir.

Ce prétendant n'était autre qu'Alder Salvius, dont il sera parlé plus au long, et dont je

crois avoir déjà touché quelque mot. Vous dire qu'il se mit sur les rangs, c'est sous-entendre qu'il se trouvait de la figure, et tout ce qui peut captiver une jeune personne qui, toute reine qu'elle est, n'en est pas moins femme, et par là accessible aux séductions des yeux.

Trop adroit pour se jeter à corps perdu dans des hommages qui auraient ressemblé à de l'imitation, et perdu ce caractère d'originalité, cette fleur de naturel qui en fait tout le prix, Alder Salvius n'afficha pas de prime abord de prétentieuses adorations; il ne sauta pas tout de suite aux pieds de sa divinité. Il commença par faire de cette étourderie à fracas, que nous, nouvelle génération de Suède, admirions dans les seigneurs français comme le *nec plus ultrà* du bon ton, le suprême savoir-vivre; et, portée comme je l'étais pour cette jeune et brillante civilisation de Paris, folle de ces aimables dehors, le moyen n'était pas des plus mauvais. Il y avait toujours dans le riche costume de Salvius quelque étrangeté dont la vieille noblesse haussait les épaules, mais que nous étions tenus d'admirer en ame et conscience, dès que nous savions que cela venait de France; c'était une copie

assez satisfaisante des airs évaporés, de la fatuité, des sémillantes manières des Larochefoucault, des Longueville et autres illustres de là-bas; je dis copie assez satisfaisante pour nous éloignés du type français.

L'ancien régime ne manquait pas de rire de pitié de ces naturalisations, mais l'improbation des gens sensés n'est pas un obstacle au succès, que dis-je? c'est au contraire une voie de succès en fait de mode, de bon ton. Plus les Brahé, les Oxenstiern et autres patriarches du sénat clabaudaient contre mon étourdi, plus je me sentais d'inclination à faire prendre racine à la frivolité, sans laquelle il n'y avait selon moi aucun poli à espérer pour les mœurs; je me tenais religieusement pour obligée à mettre en serre chaude cette transplantation du sol de France. Le novateur devint mon protégé.

Jamais moustache mieux frisée, mieux bichonée que celle d'Alder; jamais costume plus chargé d'aiguillettes et de rubans; il avait fait venir de Paris des odeurs, des pommades; cela me semblait très patriotique, c'était se dévouer au dégrossissement des Vandales.

Aussi nos relations devinrent de plus en plus

fréquentes; il s'agissait des préliminaires de paix d'Osnabrug, et il n'était pas de concessions que je ne voulusse faire à cette Athènes de l'Europe, à cette France, l'objet de mon admiration. Mon conseiller s'était mis à l'unisson avec moi. La paix nous semblait nécessaire pour travailler à nous franciser; cette guerre d'Allemagne, à quoi pouvait-elle être propre, sinon à perpétuer, étendre le ton soldatesque, qui ne devait plus aller au dix-septième siècle?

Voilà Salvius en faveur, le voilà assidu auprès de sa reine, et vu de bon œil en dépit des notabilités sénatoriales à la mine renfrognée et grommelant sans cesse contre les oublis de la fille de Gustave-Adolphe, en qui semblait s'être éteinte cette forte nationalité de jadis. Il y avait bien néanmoins en moi un commencement de propension pour mon joli courtisan, mais ce n'était pas encore cette tendresse de bon aloi, ce penchant décidé si difficile à vaincre, et dont j'avais eu une tout récemment si difficile défaite. Alder ne valait pas le comte de La Gardie: ce n'est pas qu'il ne fût d'un extérieur tout aussi agréable, d'un caractère tout aussi enjoué; mais l'arrière-pensée s'échappait toujours au travers

de toutes ces brillantes choses; excellent, passé maître en déguisement, en courtisanerie, il aurait pu faire effet auprès d'un roi, mais l'œil féminin est si pénétrant, il scrute si avant quand il y a commencement d'amour, il lit si bien dans une ame qui doit parler à la sienne, qu'il n'est dissimulation qui tienne; or, mon Salvius avait plus d'ambition que de sincère inclination pour moi; c'était bien plus la reine qu'il adorait que la petite Christine avec ses dix-sept printemps. Magnus de La Gardie était tout transport, tout sincérité, tout amour. Il ne voulait pas parvenir, celui-là! Son feu transpirait par tous ses pores, et dans tous ses mouvemens, et dans tous ses regards, et dans toutes ses paroles, même dans ses caprices et ses désobéissances. Si mon nouveau favori s'était émancipé jusqu'à l'accolade comme son prédécesseur, nul doute qu'il n'eût obéi ponctuellement à mes sévérités, à mes injonctions de ne plus retomber en pareille faute. Et je vous le demande, cette religieuse observation valait-elle la rebellion de La Gardie? C'est que pour le comte je n'étais qu'un objet adoré, une petite bien capricieuse mais assez aimante, un minois chiffonné qui pétillait de feu, tandis que pour

l'autre j'étais Sa Majesté la reine de Suède, de Gothie et de Vandalie.

Si je n'allai pas à la plus vive flamme avec lui, je ne laissai pas de rester émerveillée de ses airs qui me semblaient les premières vertus dans un Suédois jaloux de pousser l'esprit national. De si beaux services, un dévouement si exemplaire, me paraissaient dignes du grade de sénateur; je me laissai aller à le promettre à Salvius, ce qui me valut une longue et très longue bouderie du grand-chancelier, chef de la haute et fière aristocratie du pays.

J'envoyai Salvius à Osnabrug avec mes pleins pouvoirs pour la conclusion de la paix; il me parut un tempérament nécessaire aux intraitables raideurs du comte Jean Oxenstiern, fils du grand-chancelier; et il tempéra si bien ces farouches dispositions, du moins il tâcha si bien de le faire, que ce fut grace à lui que le traité fut signé malgré les inimitiés qui y éclatèrent.

Il gagna toujours son entrée au sénat, et lorsque, les affaires arrangées, le comte de La Gardie revint à Stockholm, Salvius ne se hasarda pas à se briser contre le pot de fer; au contraire, rival complaisant, il le choya, le fêta, le

combla d'amitiés : jamais rivalité plus amicale, ce qui eût été l'excès du bon savoir-vivre, s'il n'y avait pas eu d'autres motifs. Mais Salvius n'avait eu que l'envie de parvenir; mettant son ambition dans son cœur, il en avait poussé les folles bouffées en guise de soupirs passionnés, ce à quoi je ne m'étais pas trompée. Une fois parvenu, il eût été bien fou s'il s'était ingéré de jalouser l'ancien favori revenu tout-puissant, reçu avec enivrement, et rapportant de son ambassade le fini de l'urbanité.

La Gardie répondit à la confiance, à l'amitié du nouveau sénateur, bien qu'il ne pût ignorer les tentatives de l'interrègne; bref, nous nous aimâmes tous les trois.

Le comte le consultait quelquefois sur ses démarches, et l'on ne peut supposer qu'il y eût du faux ami dans un homme qui répondait avec cette fierté aux consultations du comte de La Gardie.

« Monsieur.

« J'ai reçu avec tout le respect imaginable la très courtoise et très obligeante lettre de Votre Excellence du 15 courant. Je regarde comme une preuve bien marquée de la confiance par-

ticulière que Votre Excellence veut bien avoir en moi, qu'elle me demande confidentiellement mon opinion sur cette question, savoir : Si un petit éloignement de la cour lui conviendrait ainsi qu'à ses affaires.

« Les politiques ont coutume de suivre cette maxime générale des courtisans : la vue continuelle des grands hommes les rend moins respectables, et trop de familiarité diminue la considération que l'on a pour eux.

« D'après cet axiome les politiques sont d'avis qu'on doit quelquefois se tenir éloigné de la cour, afin qu'en y revenant on y soit mieux vu et gracieusé, avec cette réserve pourtant que l'on ne doit pas s'en absenter long-temps. La vie de la cour ressemble au feu ; de trop près on se brûle, de trop loin on souffre de froid ; c'est pour cela que les fins courtisans usent d'alternative, s'absentant de la cour pour quelque temps et y retournant ensuite, à quoi les ambassades et autres commissions se trouvent merveilleusement propres.

« Pour appliquer maintenant la thèse à l'hypothèse, on peut conclure, d'après le principe que je viens de poser, que se tenir trop long-

temps éloigné de la cour serait tout aussi désavantageux que d'y rester continuellement. Par une trop longue absence on tombe dans l'oubli, comme on lasse au contraire par une familiarité de tous les jours.

» Des courtisans qui ont blanchi à la cour cherchent volontiers la retraite pour être mis en oubli; mais de jeunes cavaliers qui ont le sang pétillant, qui ambitionnent les honneurs et la réputation, ne s'éloignent pas volontiers de la source des dignités, à moins de quelque incident extraordinaire.

« Votre Excellence voudrait se retirer pour quelque temps en Livonie! ce n'est sans doute que pour de bons motifs qu'elle s'y est déterminée, et je ne suis pas assez hardi pour la désapprouver. J'y vois plutôt un coup de maître pour découvrir le jugement de vos amis et de vos ennemis; mais votre âge, votre état, votre dignité, votre utilité, semblent requérir votre séjour à la cour.

« Votre Excellence y a une reine très gracieuse, qui même a un continuel besoin de vos avis et de votre coopération dans les affaires. Sa Majesté vous a obligé et vous obligera encore

plus, de sorte que vous ne sauriez honnêtement vous soustraire à sa cour. Ce n'est pas que votre Excellence ne pût rendre de très grands services en Livonie, mais ce seraient là des services partiels, au lieu qu'être au cœur du royaume et diriger tout par sa prudence, c'est une sphère d'activité plus étendue. Vivre à Riga parmi les négociants et quelques officiers c'est mener la vie des demi-morts et des vieillards éloignés de tout commerce du monde et dans une position où il y a peu à gagner; à la cour il y a plus de correspondance, d'activité, d'honneur et d'estime.»

Le comte de La Gardie ayant épousé la sœur de Charles-Gustave, grace à cette mesure je me croyais bien en sûreté contre les mauvais tours que mon cœur aurait pu me jouer. Mais, faibles perspicacités que les nôtres! Nous ne voulions nous voir qu'en parents, qu'en alliés au cousinage, et des souvenirs venaient nous faire rêver au milieu de ces visites. L'un et l'autre nous ne pouvions nous regarder sans embarras; moi, je m'informais de ma chère cousine, et il y avait quelque chose de visible sous ces informations. Notre moyen d'en imposer aux

révolutions de cœur, ce mariage que j'avais cru d'une si grande efficacité, était sur le point de n'être plus qu'un vain obstacle, et c'est alors que je lui avais proposé une retraite de quelques mois à Riga.

La force de combattre les raisonnements de Salvius, il ne l'avait pas, ni moi non plus; et, en effet, comment pouvions-nous nous résoudre à mettre tant de mer et de terres entre nous! (car la distance de Stockholm à Riga nous semblait incommensurable); et cependant l'un et l'autre, sans nous en rien dire, nous prévoyions l'inévitable conséquence. J'avais déjà remporté une victoire sur moi, je l'avais fait partir pour la cour de France, croyant, espérant, lui voir emporter mes tourments et mes faiblesses; j'avais fait plus, j'avais jeté entre nous deux les hautes, les impérieuses considérations d'un hymen. Tant d'efforts m'avaient épuisée; je ne me sentais plus d'autre force; ma résolution aurait eu besoin d'être soutenue d'une fermeté, et je retrouvais dans le comte tout ce qu'il y avait en moi d'inexpérience et d'irrésolution. Avoir de la magnanimité pour deux, c'étoit trop exiger d'une jeune personne ar-

dente, passionnée, et pour qui les dangereux dix-huit ans venaient de sonner.

Peut-être sans les taquineries des Oxenstiern nous eussions fait du sentiment à distance respectueuse; mais le sénat, qu'il menait, prenait des attitudes si hostiles, une si mauvaise humeur, que je fus tout naturellement conduite à ne pas me priver du meilleur appui de mes nouvelles opinions, celui qui entrait le mieux dans mes plans de réforme. Envers cette morosité de neuf patriciens, qu'eussé-je pu, inexpérimentée et à peine dans l'adolescence? Il me fallait un contre-poids, et réellement ce n'était nullement le cas de me séparer du promoteur de la civilisation, du représentant le plus direct du nouveau régime.

Oxenstiern grommelait sans cesse. Toujours de nouveaux sénateurs, jeunes, entraînés par le nouvel esprit! Cette jalouse aristocratie voulait se conserver comme par le passé l'inféodation des dignités, des grandes terres et des titres. Me prêter à une semblable continuation aurait été placer mon état parmi les retardataires, le laisser en arrière, le clouer au dernier rang, quand tout suivait une impul-

sion rapide, quand, avec cette activité que l'imprimerie venait de donner à l'esprit public, il y avait avancement de la raison, du goût et des arts.

Je portai le comte de La Gardie au sénat; ce furent des cancans à n'en plus finir parmi notre vieille aristocratie; on le disait trop jeune; c'était une violation des statuts. Qu'y faire? les uns voulaient se démettre de leurs fonctions; quelques autres sans se démettre s'exilèrent à leurs maisons de campagne. Le vieux chancelier ne fit ni l'un ni l'autre, mais il se mêla le moins possible des affaires, pestant à tout propos, prédisant un avenir désastreux, et voyant je ne sais combien de choses funestes.

Les remontrances du sénateur Pierre Brahé, remontrances respectueuses au plus haut degré, ne m'étaient autre chose que des déclarations de guerre; cela me rapprochait encore davantage du parti du nouveau régime. Le comte m'était nécessaire. Dans nos épanchements, dans notre ligue étroitement serrée, il ne pouvait que régner cette amitié de jadis, qui n'avait pas souffert la moindre altération.

Doux moments de deux cœurs que réunissent davantage des menées adverses, que rap-

prochent encore ces besoins réciproques de se concilier, de se rallier à un plan. Contents, satisfaits d'être ensemble, regardant en pitié l'ancienne routine, fiers de notre jeunesse, de notre prédomination au pouvoir, comme nous nous plaisions aux saillies, aux sarcasmes contre nos ennemis! comme nous étions bien l'un avec l'autre! comme nous nous trouvions heureux! comme nos tête-à-têtes s'embellissaient de démonstrations charmantes, d'effusions, d'empressements! et quand, dans les bras l'un de l'autre, nous délirions d'amour; quand, pleins d'émotions, nous ne nous sentions plus vivre, étions-nous maîtres alors de ne pas nous oublier?

Je ne me résignai pas au plus douloureux des sacrifices; non, ce ne fut pas de propos délibéré; ce ne fut pas la suite d'une concession; et cependant je me trouvai un jour la rivale, et la rivale en titre, de ma cousine la princesse Palatine.

Ce premier pas franchi, le plus pénible et le plus difficile de tous, je n'eus plus que douceurs, que délices dans notre union secrète. Plus de combats, nous en avions fini; dès lors plus de résistances: l'amour dans une femme s'accroît tant par la jouissance! Il en est le con-

traire, dit-on, chez les hommes; mais lorsque l'amant est un sujet, lorsque le favori mesure de l'œil la grande distance qu'un bonheur lui a fait franchir, il fait différence des amours vulgaires à ces hautes félicités.

Non, pas la moindre présomption ne mêlait de l'amertume à la pureté de ces moments, de ces jours dont je me rappelle le souvenir avec une si vive pulsation de cœur. Jamais l'idée d'une inconstance ne m'a troublée. Toute entière à ces voluptés, qui s'accroissaient chaque jour, nous n'avions pour tout soin qu'à en garder le mystère; mais la passion, aveugle comme elle est, se croit toujours cachée, toujours au grand secret : aussi déjà tout le monde savait le haut point où la faveur du comte était arrivée, on en jasait dans les rues, tandis que dans mon palais je me croyais à l'abri du moindre soupçon. Dans cette inconcevable confiance, je comblai mon amant des plus hautes dignités. Je le fis grand-trésorier de Suède.

Ma cour prit une face nouvelle; et ce n'était pas inutilement que la mode française gagnait parmi nous, il restait quelque chose de toutes

ces tentatives de naturalisation: mon divin La Gardie avait frayé avec la société de Paris en génie connaisseur, approfondissant les choses et en en saisissant l'esprit. Prompt à régulariser le service intérieur du palais sur ce qu'il avait été à même de voir en bon lieu, il ne manquait plus rien aux enchantements de ma vie; oui, la Suède pacifiée, l'abondance et la joie s'épandant autour de moi, et plus que tout cela le prisme de bonheur au travers lequel je voyais tout alors, il y avait de quoi se croire dans l'Éden de Mahomet: aussi quelle heureuse année je passai!

Ce n'était pas seulement par des réformes de vieilles et abusives coutumes que l'art français se signala chez nous ; La Gardie introduisit une splendeur au milieu de laquelle il y a plus de plaisir, plus de satisfaction à exister; et que l'on ne s'imagine pas que ce n'était qu'au prix de forts subsides que tout pouvait se monter sur un pied pareil, que ce n'était qu'à force d'or que ce luxe fut établi à ma cour; il en coûte moins que l'on ne le suppose pour galonner des coutures que pour faire la moindre petite expédition, des chambellans coûtent moins que des généraux.

Nous avions obtenu sous le règne précédent la considération la plus élevée où l'on puisse prétendre du côté des armes. Les progrès que nous faisions dans l'ordre social n'émerveillaient pas moins les étrangers. Aussi recevais-je des lettres de félicitations de toutes les têtes couronnées. Il y avait alors en France les troubles appelés depuis troubles de la Fronde; on ne dédaigna pas mon arbitrage. Il y a dans les archives du parlement de Paris des lettres de ma main écrites à ce corps pour pacifier.

Aussi Mazarin, la reine-mère, Mademoiselle de Montpensier, m'adressaient les lettres les plus flatteuses.

« Mademoiselle ma cousine.

« Vous avez eu le soin de m'assurer (je répondais à Mademoiselle de Montpensier), par des lettres si obligeantes, de votre affection, que je serais la plus ingrate personne du monde si je ne vous faisais connaître à quel point je vous en suis reconnaissante.

« Ma gratitude sera toujours telle que je la dois à la personne du monde la plus accomplie; et quand je me souviens que mon bonheur m'a

procuré l'amitié d'une princesse qui aujourd'hui s'est signalée par des actions qui surpassent celles que les siècles passés ont admirées en leurs héroïnes, je commence avec raison à tirer vanité de ma bonne fortune.

« Vraiment, Mademoiselle, vous êtes la seule qui souteniez la gloire du sexe, et vous faites voir que notre siècle ne manque pas de produire ses prodiges, tout aussi bien que ceux qui se sont écoulés.

« Pour égaler sa gloire aux autres, ne suffit-il pas qu'il ait produit un prince de Condé et une belle princesse telle que vous. La vertu de ce prince égale tout ce que les siècles passés ont admiré, et je vois même que peu de personnes auront droit de lui être comparées.

« Pour ce qui est de vous, ma cousine, je crois que les personnes de votre sexe vous céderont leur portion de gloire à prétendre, et par là vous obtiendrez le digne prix de votre mérite.

« Pour moi, qui fais plus que personne profession d'estimer la vertu, je confesse que la vôtre m'a charmée ; je puis dire avoir eu autrefois pour vous une affection qui ne semblait

pas pouvoir souffrir de l'accroissement, mais je me suis vue détrompée, et je m'aperçois que force m'est de changer de langage, puisque c'est expliquer faiblement les sentiments que j'ai pour vous que de leur donner le caractère d'une simple affection. C'est un amour ardent qui m'oblige d'être toujours,

« Mademoiselle ma cousine,

« Votre très affectionnée

« et acquise cousine et amie,

« CHRISTINE. »

## CHAPITRE X.

Épicuréisme. — Bourdelot. — Il me détourne de mes études. — Pimentel, ambassadeur d'Espagne, devient mon grand favori. — Magnus de La Gardie se fâche. — Scudéry et *le grand Cyrus*. — Mon Courroux. — La Gardie exilé.

Écrivant avec mon exaltation habituelle, on trouvera en moi un peu de sybaritisme ; mais je me peins telle que j'étais, et je ne me défends pas de quelque foi en la philosophie épicurienne. Souvent, dans ces moments de la vie, où, lasse de tout, du monde comme des livres, de la solitude comme de la cour, je cédais à un accès de morosité ; quand, réfléchie, la tête fatiguée de toutes ces sottises répandues, je m'abandonnais à une espèce de découragement ; je me suis dit que de tous les vains systèmes des philosophes anciens et modernes, de toutes ces absurdités métaphysiques, de toutes ces théories de

rêveurs, il n'y avait à donner quelque croyance qu'aux maximes d'Épicure, au culte du plaisir! ceci n'est nullement théorique; tous les peuples, sauvages comme policés, ont innées ces vérités incontestables; il n'en est aucun, il n'est aucun individu qui ne cherche la félicité dans le plaisir. C'est le vœu de la nature, c'est la tendance de tout ce qui a le sentiment de l'existence, c'est le but de tout mouvement, de tout désir, de toute pensée, de toute combinaison. La morgue entre, je crois, pour beaucoup dans les axiomes de cette vertu factice, que le Portique, l'Académie, se sont efforcés de répandre. Mais qu'est-ce que la vertu? ne peut-on pas se demander où elle existe? n'est-elle pas une chose de convention, un idéalisme? ce qui est vertu ici l'est-il seulement par-delà la frontière? La continence de la chair vaut ici des louanges, allez à Constantinople c'est un péché, un homicide. La pudeur dans l'Indostan n'est pas de mise, c'est parmi nous la compagne indispensable de la beauté. Ici la valeur guerrière mérite les hommages des hommes; chez les peuples doux, comme les Chinois, les Brahmes, c'est de la fé-

rocité, de l'assassinat. Souvent de telles contradictions sont porte à porte : à Rome, à Messine, à Bastia, daguer son ennemi par surprise, dans l'ombre, c'est la preuve d'une ame forte; allez à Paris professer de pareilles opinions, vous passerez pour un scélérat. Oui, toutes les agglomérations d'hommes, suivant le hasard des circonstances, les influences du climat, l'impulsion des moyens, se forgent une perfection qu'elles décorent du nom de vertu. Mais presque jamais on n'est d'accord de cent lieues en cent lieues. Il n'y a qu'une véritable foi, c'est celle dans le plaisir : Épicure a raison chez tout le monde.

Mais il est arrivé parfois que ces réflexions tombant dans la tête des penseurs de profession, système s'en est suivi, et système bâti sur de larges bases.

Non, je ne veux pas approfondir ici le pour et le contre du matérialisme : je ne suis pas entièrement guérie de ces désolantes découvertes, de ces approfondissements de désespoir qui ne vous laissent d'autre parti que de vous jeter dans la volupté, qui ne vous montrent d'autre sagesse que celle-là. J'ai demandé à Dieu de me tirer de ces abîmes d'incertitudes; il m'a

entendue, il m'a tendu la main, je m'y attache de toute ma force.

Mais dans ma chaleureuse jeunesse, mais lorsque joyeuse de cette longue suite de jours tous parés de roses, de fleurs, que j'avais à parcourir, et qui semblaient ne devoir jamais finir; lorsque aiguillonnée de ce tempérament neuf, exalté, et fait tout exprès pour me mener à des impétuosités, de ce tempérament à passions qui devait enfanter de si violentes péripéties, lorsque sous cette double fascination je suivis les axiomes de Bourdelot, qu'on juge dans quels écarts je me précipitai.

Bourdelot en étudiant la médecine n'avait pu tellement examiner nos fibres, approfondir le mécanisme humain, qu'il ne lui restât de forts doutes sur l'ame. De l'anatomie il se jeta dans la psycologie, du contenant dans le contenu; de quoi il résulta le système le plus complet d'athéisme dont il ne s'est plus départi.

Homme de plaisir, il fit son étude de l'embellissement exclusif des moments que la fatalité lui donnait à passer sur la terre. Tout ce qu'il y a de plus respecté ici-bas, il en haussait les épaules, regardant tout justement comme des

imbéciles, des idiots sans exception aucune, ceux qui couraient après cette perfectibilité morale, chimère la plus chimérique. Vertu, bienséance, religion, décence, c'étaient là des muselières que voulaient bien se laisser mettre les animaux bipèdes et sans plume. Jouir c'était là son occupation, sa recherche.... Je crois avoir esquissé cet apostat de toutes les convenances humaines; si je ne l'ai pas dépeint, je l'acheverai plus tard.

Bon vivant, si jamais il en fut, doué d'une foule d'agréments, de talents divers, éparpillant des saillies, des finesses d'esprit, dans ses conversations peu mesurées, gastronome avec délice, musicien même, oui, je crois qu'il était guitariste, on le trouvait excellent homme de société, joyeux convive, un épicurien même de la plus haute portée.

Saumaise m'avait fait ce présent, et c'est, de tout ce que je tenais de ce savant, ce que j'appréciais le plus, tant j'étais disciple bien disposée, prosélyte étonnante de ce missionnaire de Sybaris! Il y avait du neuf dans toutes ses pensées, et c'était ce neuf que j'idolâtrais. Ah! qu'après de longues lectures, qu'après des

années de méditations, passées sur les in-folio, on se porte avec empressement à la franche source d'une raison dégagée des préjugés historiques, religieux et littéraires, ressassés dans les écrits! La philosophie, je dois dire bien plutôt le philosophisme du cher docteur, me remettait l'esprit en vie, le regaillardissait : cela ressemblait tellement à de la supériorité de vue, à de l'élévation, à du dégagement, que l'on pouvait naturellement s'y tromper. Il jetait un œil de dédain si expressif, si persuasif sur toutes les billevesées pour lesquelles on se tourmente, que j'avais honte de mes préoccupations suivies, de ma persévérance dans les études! Pourquoi savoir? à quoi bon apprendre? existe-t-il une vérité hors du cercle des vérités mathématiques; et, encore, que sert de se remplir de ces dernières, comme s'il y avait quelque bonheur au fond d'un théorème?

L'on peut juger de l'effet que tout cela produisait sur moi, alors sous l'influence de mes dix-neuf ou vingt ans. Je me regardais comme une pédante; je me reprochais de n'avoir pas plutôt voué exclusivement mes soins, mon jugement, mon pouvoir, mes idées, à l'embel-

lissement de la courte période de la vie humaine.

Il n'était pas jaloux des Bochart, des Heinsius, des Naudé, des Vossius, de tous ces savants au front ridé, au teint jauni, dont je vivais sans cesse circonvenue, point et centre d'attraction de toutes leurs élucubrations; mais, sans les envier, il en faisait peu de cas, et ne les regardait que comme des inutiles tout remplis d'eux-mêmes, des importants suant à froid pour des bulles de savon! Sans clabauder contre leurs gros mérites, il en vint, mais sans préméditation, à me refroidir considérablement à leur égard, Ses dédaigneuses plaisanteries sur le vide de leurs prétentions, ses commisérations ironiques, ses sarcasmes, c'étaient là autant de traits qui les tuaient dans mon esprit.

Était-ce d'une femme de se morfondre sur des problèmes, d'y sécher, d'y consumer son printemps, ce printemps marqué pour les charmes de notre passage, pour les jouissances, comme celui de l'année est fait pour les roses? D'ailleurs, en France, une femme à bouquins valait à peine les plaisanteries de l'Hôtel de Bourgogne; et l'on sait que pour moi Paris prononçait des arrêts irréfragables, j'en étais encore entichée.

Bourdelot me devenait indispensable. Je ne faisais rien sans recevoir ses avis, je dirai presque ses ordres. Tout-puissant, gouvernant au nom de l'amitié et de la philosophie, il ne tarda pas à se voir envier par tout ce qu'il y avait d'éminent à la cour, au sénat et dans mes académies. Beaucoup de déclamations, beaucoup de murmures, beaucoup de fureurs résonnaient quotidiennement autour de lui sans qu'il daignât y faire attention; il n'aurait pas sacrifié un dîner, un concert, pour signer l'exil de son plus véhément dénonciateur.

Que ne disait-on pas! qu'il avait tué autant de sénateurs qu'il en avait traité; qu'il me soustrayait à la vue de mon peuple, me rendait invisible comme un despote persan. La noblesse m'adressa supplique sur supplique pour l'éloigner de ma personne, ne le qualifiant pas autrement que d'empirique, de charlatan, de marchand de drogues, auquel je ne devais pas confier ma précieuse santé. Tout cela n'était rien moins qu'inutile; Bourdelot m'était nécessaire; seul il m'avait appris à vivre; les autres m'avaient jetée dans des dédales, des chaos scientifiques.

Le croirait-on? Le cabinet français lui-même intrigua pour me soutirer Bourdelot; on le soupçonnait de connivence avec Pimentel qui ne demandait pas mieux que de me distraire du parti de la France pour me faire espagnole de cœur et d'ame. C'est ce qui arriva.

J'avais passé de doux momens, aimée de La Gardie; mais tout s'use, l'amour lui-même comme autre chose, et réellement je n'étais pas portée à me rendre exemplaire dans la légende des fidèles amours.

Quel était le mortel privilégié qui s'attirait les attentions de mon inconstance, qui avait captivé, charmé, séduit, enchaîné Sa Majesté suédoise, bien saturée qu'elle était de maximes d'épicuréisme, et fraîchement sortie de l'éducation d'Aristippe-Bourdelot? C'était l'ambassadeur de la cour d'Espagne, c'était Pimentel, dont je donnerai plus tard une idée par un trait caractéristique de sa première audience.

Je ne m'étendrai pas sur le chapitre des agrémens que je lui trouvai; on peut en juger d'après l'impression profonde qu'il ne tarda pas à faire sur mon cœur.

Comme il était aussi agréable convive que

bon maître de philosophie, il sut se faire bien agréer, il fut admis à ces joyeux soupers où je me refaisais des épines de mon grec et de mon latin; Bourdelot, à cause d'une certaine connivence de caractère, de certain rapport sympathique, se plut avec l'ambassadeur. C'étaient à peu près dans les deux les mêmes saillies, la même trempe d'esprit; d'un esprit gai, sémillant, moqueur; ils étaient tous les deux excellens pour la repartie et maîtres passés en bons-mots. La différence était imperceptible, bien qu'il y en eût une entre eux: c'est que l'espagnol, quoiqu'au fond religieux, libertinait par penchant, par tempérament, par entraînement irrésistible au plaisir; chez le français, c'était système et inclination en même temps; on pouvait prévoir dans Pimentel une vieillesse à remords, pénitentieuse, un cilice, que sais-je? l'autre devait mourir sans seulement songer à son impénitence, et peut-être se félicitant de l'emploi bien avisé de ses années. Mais pour le moment ils se trouvaient exactement identiques. La sympathie y était.

Pimentel sut encore étendre le cercle de nos passe-temps. C'étaient toujours des ballets,

des comédies, des carrousels, des mascarades, c'étaient toujours des festins d'une recherche inusitée. Je n'étais plus à moi un seul instant; et, au travers de ces assauts continuels, le cher Pimentel qui savait le code de notre philosophie et s'y réglait merveilleusement, me catéchisait en conséquence. La volupté, voilà notre culte à nous simples mortels. Chaque jour nous recommencions. Les passe-temps se succédaient, et dans cette rapide fuite du temps il ne me restait que des réminiscences de séductions. Sa figure était si belle! son air si noble, si dégagé! il apportait des pays méridionaux une ardeur qui ne me déplaisait pas; aussi s'empara-t-il de mon cœur, et, comme il surveillait les progrès de mon affection par les gradations de la bienveillance à la passion, il me poussa à ma défaite.

Tout est délices, tout est joie, charme, enivrement dans de nouvelles amours; et recommençant cette série, cette suite de petits soins, d'agaceries, de libertés, de débats, de défaites, de triomphes, on ravive par une belle et bonne inconstance le sentiment qui allait s'user dans les uniformes étreintes de la fidélité,

vulgaire et insipide vertu du commun, et base du mariage, mon épouvantail. Pas de meilleure recette contre l'ennui que le changement.

Nous avions dansé un ballet mythologique du nom, si j'ai bonne mémoire, de *la mort d'Adonis*.

La belle Ebba représentait Cypris; le chasseur à la fin tragique était figuré par Pimentel; et son œil noir, sa jeunesse, ce costume grec si favorable aux belles proportions, ces boucles de cheveux parfumés, cette poésie de spectacle, de danse, de toute la fable enfin, lui allait si bien, que moi, petite nymphe que j'étais dans cette représentation, je jalousais Ebba.

Toute cette magie mit mon pauvre cœur à bout. Déjà j'avais eu peine à me maîtriser, mais la joie des festins, l'illusion de la scène, les maximes enivrantes, corruptrices même dont se trouvaient remplis quelques dialogues, l'étalage des félicités de l'amour, les conseils de profiter du printemps qui s'envole; qui aurait résisté à tout cela, et surtout avec mon Adonis à la chevelure bouclée, aux joues rosées, à la danse entraînante et applaudie? La fête s'était prolongée bien avant dans la nuit; c'était

vers cette heure où l'esprit a repris sa première vivacité, son brillant : le moment du premier sommeil passé. Pimentel me cajolait depuis quelques jours, il devint ce soir-là plus pressant qu'à l'ordinaire; la compagnie s'était retirée; j'étais encore sous l'empire des illusions; la nymphe Arsinoé céda au plaisir de jouir des hommages offerts durant toute la pièce à la déesse des amans; je lui enlevai son Adonis si chéri; et dès ce moment il ne manqua plus rien à la mise en pratique de la théorie épicurienne de Bourdelot; mes délices furent au complet.

Monsieur mon grand-trésorier s'apercevait depuis quelque temps de l'effet produit par l'ambassadeur; il ne se trompait pas sur les causes d'une froideur dont il était tout déconfit; et comme tout cela coïncidait avec mon néophytisme à la philosophie-Bourdelot, il vit dans sa défaveur un coup de ses maximes, de quoi il s'ensuivit grande haine contre lui. Ce pauvre La Gardie prit le vulgaire parti de se jeter dans cette tourbe d'ennemis glapissant tout autour de moi contre mon docteur; il se mit à l'unisson, il invectiva tant et tant que c'était pitié.

Au lieu de prendre sagement son parti comme avait fait naguère Salvius; au lieu de reculer devant mon nouveau choix comme le madré, le fin Salvius avait reculé devant La Gardie revenu de France tout triomphant, présomptueux à faire plaisir et encourtisané en conséquence, celui-ci se livra à la mélancolie, à la mauvaise humeur; et dans un refroidissement c'est le coup définitif que l'air larmoyant d'un favori déjà souffert avec peine.

Ainsi fit La Gardie. Nous préserve le ciel de ces amoureux au ton dolent, aux yeux cernés, à l'air piteux! C'en fut fait de lui. Mais qu'avait à faire là mon Bourdelot pour qu'on le fît le point de mire des plaintes et des désespoirs? La Gardie m'en ennuya, et un jour que le comte revenait, la larme à l'œil, sur le changement que les idées subversives de Bourdelot avaient mis entre nous, qu'il se laissait aller à des accusations, l'objet de tant de déclamations entra; il répondit, avec son impassibilité accoutumée, qu'il savait de science certaine que bon nombre d'ennemis clabaudaient nuit et jour contre lui, qu'on l'accusait de bien des choses, mais que le comte se-

rait embarrassé d'articuler nettement un grief contre lui. La Gardie cita deux personnes en témoignage des prétendues menées du docteur, elles furent appelées, mais elles ne précisèrent rien, cherchant des faux-fuyans et se jetant dans des contradictions. Je les traitai d'imposteurs; c'étaient de ces Français attachés à ma cour de nouvelle composition et créatures du grand-trésorier. La faction française voyait avec dépit ma tendance vers le grandiose espagnol qui me charmait depuis l'arrivée de Pimentel. Je défendis à ces témoins de se présenter désormais devant moi.

Le chagrin du comte le minait tellement qu'il résolut d'aller cacher sa disgrace dans une maison de campagne à huit lieues de Stockholm; mais Bourdelot craignant que la voix publique n'attribuât cette retraite à un exil, et que la multitude, qui ne connaît pas et n'a guère souci de connaître le dessous des cartes, n'y vit une tyrannie de sa part, me conseilla de dissuader le comte du projet de s'éloigner, et, à défaut, de lui refuser ma permission. C'est ce qui fut fait.

Voici un autre épisode de cette rupture,

Magnus de La Gardie, fier d'un bonheur qu'il lui fallait désavouer en public, satisfait de sa position, mais néanmoins s'inquiétant de ne pas voir la curiosité publique au fait de toute l'étendue de sa bonne fortune, aurait donné je ne sais quoi d'une publicité européenne. Cela était français et archi-français, car on dit qu'à Paris une faveur ne l'est qu'à demi si toute la ville ne la connaît; mais c'est là une satisfaction dont il faut un peu se départir avec des reines.

Il y avait alors à Paris en grande réputation d'écrivain, le sieur Scudéry, dont les ouvrages faisaient les délices de tout le monde lettré. C'était une excellente trompette. La Gardie, du moins c'est ce que l'on m'a dit, lui fit tenir des notes; il lui circonstancia nos amourettes, avec invitation de les broder dans le premier de ses romans.

Scudéry travaillait alors à ce *grand Cyrus* dont le succès ne laissa pas une châtellenie en repos; à ce *grand Cyrus*, volumineux et très volumineux roman dont a raffolé la cour et la ville, et dont tous les hobereaux, tous les gentillâtres campagnards ont charmé leurs soirées de manoir.

Le sieur Scudéry se félicita de la foule d'allusions dont il pouvait par ce moyen relever sa pacotille littéraire, et, sous le nom de *Cléobuline*, il me dépeignit de point en point, n'oubliant pas le moindre de mes plus intimes rapports avec La Gardie.

L'ouvrage parut, nul ne s'y trompa, et certes ce détour ne contribua pas peu à le mettre en une circulation prodigieuse. Je ne fus pas des dernières à m'apercevoir de ce tour affreux; il y avait là de ces choses si secrètes que le manége de mon imprudent Alcibiade sautait aux yeux; et c'était justement quand il jaunissait déjà de son délaissement que le grand Cyrus vint faire sa délation. Je me courrouçai : il y avait de quoi; et un jour que le comte, l'œil terne, venait dans mes appartements parler de finances, arranger des affaires de son département, je congédiai tout mon monde, l'invitant à rester.

Se voyant seul et ne se doutant pas de ce qui s'était amassé d'orage dans mon cœur, il commença ses complaintes par des protestations de dévouement, de sacrifice; il en était à la fidélité inviolable dont il m'avait toujours servie....

«Indigne! » lui dis-je avec une fureur concentrée. — Votre Majesté me paraît plus agitée qu'à son ordinaire. Dieux! se pourrait-il que de cet intarissable puits de médisances.... Le docteur Bourdelot a donc encore ?....

« — Non, non, cherchez sur un autre délateur. Non, ce n'est plus votre Bourdelot, c'est mieux que lui.

« —Ah! que du moins je connaisse mon accusateur. C'est la moindre grace....

« — Et que feriez-vous? Aussi suffisant que présomptueux, vous allez parler de fer, de carnage. Le voilà votre accusateur.

« — Ces livres! quelques tas de calomnies encore! Mais ces livres venus de Paris, que peuvent-ils prouver?

« — Voyez-y le nom de l'auteur. C'est Scudéry.

«—Scudéry? Eh bien?

«—Que vous connaissez peu, n'est-ce pas?

«—Si peu que je peux dire pas du tout : de grace.....

«—Il est votre ame damnée, votre pensionnaire, votre valet, le dépositaire de vos insolences, le confident des faveurs que vous avez

malheureusement obtenues de moi. Indigne que vous êtes! combien vous ont coûté ces portraits, ces allusions? Je suis donc la fable de toute la noblesse! Vous m'en avez fait la risée pour satisfaire votre amour-propre. Et ce comble d'insolence ne mérite-t-il aucun salaire? Répondez, répondez, je l'ordonne.

«—Incapable de lier une idée, je ne puis nettement concevoir.....

«—Et lis donc, misérable, lis donc. Vois comme il t'a bien servi! rien n'est oublié.

«—Scudéry! je l'ai vu jadis à Paris chez la duchesse de Cossé, à l'Hôtel de Rambouillet, je crois;... mais puis-je être responsable des billevesées de son imagination?

«—Des billevesées! Mais, misérable, c'est la vérité, toute la vérité. Tu lui as envoyé tes instructions, tes notes. Tu lui as confié tout ce qui s'est passé. J'y suis tout entière dans ce roman; j'y suis nue, sans voile, et c'est toi qui as fait tout cela.

« — Le ciel me foudroie......

« — Pas de vains détours. Ce Scudéry, je vais le faire périr par le bâton. Le roi de France ne peut pas me refuser satisfaction; il me la

doit. Quant à toi, misérable, je ne te mettrai pas sous la main de la justice; mais je te ferai punir par mon cousin Charles-Gustave. Non, au lieu du prince Palatin, je te susciterai tant d'ennemis qu'il faudra bien que tu périsses. Va-t'en; tu me fais pitié. Steinberg ira te voir. »

Il voulut essayer une justification, mais je rentrai et lui jetai la porte au nez.

Steinberg était un écuyer du plus grand dévouement; il alla en mon nom trouver le grand-trésorier pour le contraindre à une satisfaction. La Gardie ne sut de quoi voulait lui parler cet homme, et, dédaignant son poste et sa naissance, le menaça de le livrer au bâton de ses gens, s'il ne se retirait. Steinberg se prévalut de sa mission et du nom de Sa Majesté qui l'envoyait, mais il n'y avait rien d'écrit.

Le prince Adolphe n'obtint de lui que des excuses, et des prières pour tâcher d'étouffer une pareille chose, offrant de s'exiler, de ne plus paraître à mes yeux, de s'imposer telle punition que je désirerais.

Les sénateurs, les principaux de la cour, apprirent toute cette zizanie. On me conseilla, et le comte Adolphe plus que tout autre, étant

beau-frère de la Gardie, de le faire venir au palais en séance extraordinaire pour éclaircir l'affaire.

La Gardie vint; interrogé, poussé à bout, il s'attira particulièrement les invectives d'un de mes principaux gentilshommes nommé Schleppenhach; le comte de La Gardie s'emporta à l'appeler coquin et même *schelme*, ce qui est plus fort et d'une signification autrement énergique. Je levai la séance en ordonnant au comte d'aller garder les arrêts à sa terre d'Ekolsund, à dix lieues de Stockholm. Il ne partit pas sans m'écrire les lettres les plus touchantes de protestations de services, de dévouement et de fidélité.

## CHAPITRE XI.

Arrivée de l'ambassadeur Pimentel à ma cour. — Mon engouement pour cet Italien. J'institue l'ordre de l'*Amaranthe*. — Statuts de l'Ordre contre le mariage. — Faveur de Pimentel, sa disgrace. — Il part et prétexte une voie d'eau pour retourner auprès de moi. — Mon indifférence. — Lettre de Mazarin. — Je veux abdiquer. — Lettre au sieur Chanut, dans laquelle je lui donne mes véritables raisons.

Je dois à l'égard de Pimentel reprendre de plus haut : C'était un bien rusé courtisan que ce Pimentel ! jamais plus adroit faiseur de louanges; il avait un tact particulier pour s'insinuer dans la bienveillance des gens ! lui seul peut-être aurait pu me faire renoncer à ces projets de célibat si je n'avais pas de tout temps été d'une invariable fermeté sur cet article. J'ai dit déjà qu'il avait mission de me décider à l'alliance de son prince, le roi futur des Romains.

Avant d'arriver il me connaissait bien, puisqu'il débuta par une singularité très propre à s'attirer mes regards!

Il n'ignorait pas que la nouveauté avait un empire particulier sur moi, que je me prenais de passion pour l'extraordinaire, le grandiose, l'insolite; et en effet, placée hors des limites de mon sexe, il n'était rien dans les accommodements de la vie ordinaire qui pût me convenir ou du moins m'attacher fortement. Ce principe bien constaté, et partant de là, Pimentel fit un début qui chez tout autre aurait sans doute paru une platitude, mais qu'il anima d'assez de vérité pour le faire passer, que dis-je? pour en tirer un grand succès.

Voici son stratagème : Lors de son arrivée à Stockholm, il eut aussitôt audience de moi; j'étais sur mon trône, il se présenta avec gravité, me fit une profonde révérence et se retira de suite sans dire un seul mot. Le lendemain, seconde audience; il me fit ce jour-là un discours des plus jolis, et dont son débit rehaussait le mérite. Enchantée, je lui demande la raison de sa prompte et subite retraite de la veille sans dire mot; mais il répondit que, sur ma grande réputation, ar-

rivé avec une opinion des plus avantageuses de moi, il avait fait ses préparatifs en conséquence; et que la réalité avait dépassé son imagination, et à tel point, que, confus, interdit à l'aspect de tant de majesté, il avait éprouvé un mécompte, dont silence et déconvenue s'étaient suivis, si bien qu'il lui avait fallu du temps pour reprendre courage et revenir.

C'était là une adulation italienne, mais Pimentel la colora si bien, que j'en fus flattée, et que je le pris en affection.

Si je ne me rendis pas à toutes les adroites batteries qu'il dressa pour me faire capituler au mariage de Ferdinand IV, je m'interposai assez plus tard, pour le faire déclarer roi des Romains en dépit de puissantes brigues.

Ce Pimentel fut bientôt l'ame de toutes les fêtes de ma cour; ces Italiens savent s'immiscer partout, et en tout se rendre nécessaires. On peut aller parfois jusqu'à les mépriser, jamais jusqu'à se passer d'eux.

Je n'en vins jamais à ces sentiments avec l'ambassadeur; ce fut à son occasion que j'instituai l'ordre de chevalerie de l'Amaranthe.

Il y avait alors en Suède une coutume enracinée dans les bonnes vieilles mœurs du pays. C'était une fête célébrée annuellement et nommée *Wirth-Schafft*, c'est-à-dire *fête de l'hôtellerie*. On se livrait à toutes sortes de divertissements, et de jeux, et parmi les divertissements, celui de la bonne chère, si précieux, si aimé des Suédois, n'était pas oublié. Il y avait des déguisements, des mascarades; après une nuit passée dans la débauche on se retirait aux premières blancheurs de l'aube.

Le jour des rois était le jour choisi pour le Wirth-Schafft de la cour. Les manières françaises, comme je crois l'avoir dit, avaient pris un si grand empire sur moi, qu'il fallut civiliser cette fête: je regardais comme trop commun, trop arriéré, de se réunir pour manger, boire, danser. La mascarade me fournit l'idée d'une fête olympienne. Je bâtis la fable d'une pastorale mythologique; des poètes mirent la main à l'œuvre sous ma direction; et ce fut moitié représentation, moitié vérité, que cette réunion, où quinze seigneurs et quinze dames de la cour figurèrent avec le costume et les attributs des divinités homériques.

Les tables étaient couvertes avec beaucoup de magnificence, et de jeunes personnes déguisées en nymphes, en dryades, en naïades, les servaient.

Le divertissement dura jusqu'au lendemain matin ; quittant alors tout d'un coup mes habits, je restai en costume royal, je commandai aux seigneurs et aux dames de la compagnie de quitter aussi les ornements de leurs fausses divinités; ce fut en ce moment que j'instituai l'ordre de l'Amaranthe, donnant à ceux qui étaient présents un chiffre de diamans composé de deux A renversés l'un dans l'autre, au milieu d'une couronne de lauriers entourée d'un rouleau, le long duquel on lisait ces paroles : *dolce nella memoria*.

Quinze chevaliers et autant de dames complétaient avec moi le nombre de trente et un : ceux qui furent ainsi honorés de la décoration de l'Amaranthe jouissaient de quelques petits privilèges, dont le plus envié était de manger tous les samedis à ma table, dans une maison de plaisance attenant à un faubourg de Stockholm.

Innocente folie! Quand les hommes seront

sages ils apprécieront peut-être plus cet Ordre que les autres dont on gagne les insignes dans les champs du carnage, comme attestations d'aptitude aux meurtres glorieux de la guerre. Mais laissons vieillir le monde; il n'est pas encore temps de lui jeter de pareilles idées; que quelques siècles viennent passer encore sur les nations, elles seront assez sensées alors pour sentir des vérités aujourd'hui intempestives.

C'était la maison d'Aristippe, que cette retraite champêtre! consacrée aux plaisirs, à la joie, réunissant tous les charmes de la campagne au sortir du faubourg, nous y célébrions toutes les cérémonies de l'Ordre.

Assise sur un trône, je faisais approcher de moi les chevaliers qui avaient été choisis pour l'admission; ils devaient être accompagnés de leurs parrains présentés par eux : lorsqu'ils s'étaient mis à genoux, je leur prenais la main; ils juraient ainsi dans les miennes qu'ils seraient fidèles à l'institution, qu'ils en soutiendraient les intérêts envers et contre tous.

Je les revêtais ensuite d'un manteau d'ar-

moisin avec les armoiries de l'ordre brodées en or, brillantées de pierreries. Outre cela je leur donnais à chacun un joyau d'or enchâssant un diamant; c'était là la décoration distinctive qu'il leur fallait porter au cou avec un ruban cramoisi. Et, s'il vous plaît, quels étaient les engagements auxquels obligeait l'institution? Le Dieu de l'hymen ne devait pas en être bien satisfait! Ils étaient consignés dans le diplôme de l'Ordre que chaque chevalier recevait; les chevaliers d'Amaranthe libres encore des liens d'hyménée, devaient toujours demeurer dans l'indépendance du célibat, et ceux qui avaient pris femme ne devaient plus retomber dans la même coulpe s'ils devenaient veufs. Mauvaise, dira-t-on, mauvaise politique! mais je ne maîtrisais pas toujours mes sentiments personnels; et si je leur donnais carrière c'était principalement dans la liberté des parties de plaisir et des fêtes. Mais pour que la dépopulation de la Suède ne s'ensuivît pas, j'avais fixé à quinze le nombre des affiliés, et à autant celui des affiliées.

On fit des poëmes apologétiques sur cette fondation; le meilleur, s'il contenait moins de

jeux de mots sur la couleur amaranthe et la flamme, serait celui commençant par ces vers :

Quid tibi cum flammis, flammasque imitante colore
Ordo, cui nomen magna amaranta dedit.

Pimentelli, on le pense bien, fut le héros de l'Ordre. Ces Italiens! ils tiennent dans leurs mains tous les ressorts du cœur! bien que ce ne soit pas par les plus nobles sentiments qu'ils nous influencent, on se sent prise par eux sans s'en apercevoir. S'il est des attachements fondés sur les hautes émotions de l'ame, ce ne sont pas ceux qu'ils inspirent; ils exploitent, mais avec une insigne adresse, les vices, rien que les vices qu'ils nous connaissent. Aussi qu'arrive-t-il? que le dégoût s'ensuit presque toujours, et que l'on se permet, une fois la liaison rompue, des mesures analogues au genre d'intimité qu'ils ont exploité. Voilà l'histoire de Pimentelli à ma cour.

Ambassadeur d'une cour catholique, mes fervents Suédois voyaient de mauvais œil un catholique s'asservir leur reine. Les parties de plaisir, qu'il savait multiplier avec un art admirable et rendre toujours plus divertissantes,

l'attachaient continuellement à ma suite ; il m'escortait à cheval, sans cesse placé à la portière de mon carrosse; il logeait en outre dans mon palais. Qui sait où allaient les conjectures populaires? Il est vrai, je ne gardais aucune mesure pour prévenir les soupçons ; je dansais des ballets avec lui, et avec lui seul; je lui fis un jour présent d'une agrafe en diamant qui retenait mon casque : innocent cadeau qui fit murmurer tous les dignitaires et dans lequel ils s'ingénièrent à trouver des indices d'une liaison qui n'existait cependant que dans leur tête.

Mais tout s'use ici bas. Rien ne dégoûte des fêtes comme leur multiplicité. Suivant mon habitude, et toujours excessive dans mes désirs, je m'étais enivrée à longs traits à leur coupe enchanteresse, je l'avais épuisée. Je m'en étais rassasiée; et dans ce dégoût, dans cette satiété, comme anéantie par cette succession de jouissances, je m'avisai à prêter l'oreille aux murmures de mes fidèles sujets.

Me voilà soudain dans un autre excès. Autant Pimentelli m'avait été cher, autant il me devint odieux; je pris la résolution de le congédier,

reconnaissant qu'un plus long séjour de ce ministre était supporté avec beaucoup de répugnance par tout mon entourage.

Il partit de Gothembourg; mais, en mer, réfléchissant, son dépit passé, sur un si subit refroidissement de ma part, il prétexta une voie d'eau, et retourna à Nikoping, où il savait que j'étais ; il demanda à m'être présenté; moi, je le revis avec la plus parfaite indifférence ; ce fut vainement qu'il se ménagea la permission de passer encore l'hiver en Suède, à cause des gros temps de la Baltique; pourquoi la lui refuser? je lui concédai tout ce qu'il me demanda, et repartis pour Stockholm. Il m'y suivit, et je finis par n'en pas être fâchée.

La France jalousait ce ministre. Mazarin ne préjugeait pas trop avantageusement de cette intimité de Pimentelli avec moi; aussi, lorsque celui-ci lui avait fait demander un passe-port pour traverser la France, s'était-il empressé de le lui envoyer à Bruxelles. Mais quel fut l'étonnement de Mazarin en apprenant la prolongation de son séjour en Suède! Le matois lui écrivit la lettre suivante, dans la langue maternelle de tous deux.

« Monsieur (1),

« J'ai reçu votre lettre de Stockholm du onzième d'août, par laquelle vous me donnez avis de votre départ de cette cour pour celle d'Espagne. Comme vous m'avez marqué le désir que vous avez de trouver à Bruxelles un passe-port pour votre retour à Madrid, j'ai donné aussitôt l'ordre nécessaire pour l'expédier; mais votre lettre postérieure, écrite de Wadstena, que j'ai reçue avec bien du plaisir, m'ayant marqué la résolution que vous avez prise, monsieur, de faire le voyage par terre, mon espérance s'est évanouie ; je ne dois plus espérer de vous voir ici et de jouir de vous en cette cour pour vous témoigner l'affection et l'estime que j'ai et que je conserverai toujours pour votre personne.

« Cependant comme j'étais sur le point de

---

(1) Illust. Sign.

Ricevei una lettera di V. S. illustrissima di Stockholm, del 19 d'agosto, con la quale mi dava avviso della sua partenza di cotesta corte a quella di Spagna, etc.

vous envoyer le passe-port demandé, il m'est parvenu une autre de vos lettres, par laquelle vous m'apprenez l'ordre que vous avez reçu de vous arrêter encore à la cour où vous êtes.

« Bien que cette résolution soit à mon préjudice, je la supporte néanmoins avec résignation à cause de la satisfaction qui doit vous revenir de la continuation d'une si noble charge, et j'estime que jamais bourrasque ne vous a pu être plus heureuse que celle qui vous a poussé des côtes de Norwège au port de Gothembourg, puisque sans cela vous n'auriez peut-être pas eu le bonheur de rester plus long-temps auprès d'une reine d'un mérite si extraordinaire, et d'une vertu si haute que chacun doit estimer pour un grand avantage de pouvoir la servir. Je sais que Sa Majesté est informée des sentiments respectueux que j'ai pour son sublime mérite, et je ne doute nullement qu'elle ne me fasse la justice de me regarder comme le plus dévoué et le plus impartial de ses serviteurs.

« Si vous voulez, monsieur, me faire la faveur de la confirmer dans ces idées, je vous en

aurai de grandes obligations, qui augmenteront toujours mon désir de vous servir.

« Je vous baise les mains et suis,

« Monsieur,

« Votre affectionné et acquis serviteur,

« le cardinal MAZARIN. »

Paris, le 7 septembre 1653.

Les fleurs dont Pimentelli avait su semer les années qui venaient de s'écouler, son empressement à embellir toutes mes journées, ce tourbillon, cet entraînement, dans lesquels il avait su me jeter, tout cela avait supendu l'ennui que me causait le gouvernement.

Mais avec le dégoût de Pimentelli revint le dégoût de la couronne. Et, comme il n'a jamais été dans mon caractère de me tenir en un milieu, le désir d'abdiquer s'empara de moi en manière d'ouragan. J'avais un tel éloignement pour les affaires qu'un jour voyant entrer deux secrétaires avec des papiers pour les signer, je dis, en présence du prince Charles-Gustave, qu'il me semblait voir le diable quand je voyais

ces gens-là, et que j'allais me démettre au plus tôt.

Le bruit s'en répandit, et harangues de recommencer, et ambassadeurs de me faire leurs supplications. Il n'y avait guère que le sieur Chanut, ambassadeur de France à la Haie, avec qui je m'expliquasse sans détour. Autrefois il avait reçu mes confidences; de toutes les réponses que je fis, il n'y eut que celle à lui adressée qui fût sincère.

Monsieur,

« Je vous ai rendu compte autrefois des raisons qui m'ont obligée de persévérer dans le dessein de mon abdication : vous savez que cette fantaisie m'a duré long-temps, et que ce n'est qu'après y avoir refléchi huit ans que je me suis résolue à l'exécuter.

« Vous savez ce que je vous ai dit sur ce sujet la dernière fois que j'eus la satisfaction de vous entretenir. Dans l'espace d'un si long temps tous les incidents ne m'ont jamais fait changer; j'ai réglé toutes mes actions sur ce but, et je les ai conduites à cette fin, sans balancer à cette

heure que je suis prête à achever mon rôle pour me retirer derrière le théâtre. Je m'inquiète fort peu du *plaudite*. Je sais que la scène que j'ai représentée n'a pu être composée selon les lois communes du théâtre ; il est malaisé que ce qu'il y a de fort, de mâle et de vigoureux, puisse plaire. Je permets à chacun d'en juger selon son génie.

« Je sais que peu de personnes en jugeront favorablement, et je m'assure que vous êtes de ce nombre. Le reste des hommes ignore mes raisons et mon humeur, puisque je ne me suis jamais déclarée à personne autre qu'à vous et à un autre ami qui a l'ame assez grande, assez belle pour en juger.

« Ceux qui examineront cette action selon les maximes qui sont établies communément parmi les hommes, la blâmeront sans doute ; mais je ne prendrai jamais la peine de leur faire mon apologie ; et dans le grand loisir que je me prépare, je ne serai jamais assez oisive pour me souvenir d'eux : je l'emploierai à examiner ma vie passée et à corriger mes erreurs sans m'en étonner ni m'en repentir.

« Que j'aurai du plaisir à me souvenir d'avoir

fait du bien aux hommes, et d'avoir puni sans pitié ceux qui le méritaient! J'ai préféré la conservation de l'État à toute autre considération; j'ai tout sacrifié avec joie à ses intérêts. J'ai possédé sans faste, je quitte avec facilité. Après cela ne craignez rien pour moi, je suis en sûreté, et mon bien n'est pas au pouvoir de la fortune; je suis heureuse quoi qu'il puisse arriver.

Sum tamen, ô superi, felix, nullique potestas
Hoc auferre deo.

« Oui, je le suis plus que personne. Je n'appréhende point cette Providence dont vous me parlez. J'emploierai ce qui me reste de vie à me familiariser avec les hautes pensées, à me fortifier l'ame, et à regarder du port le tourment de ceux qui sont agités dans la vie par les orages qu'on y souffre faute d'avoir appliqué leur esprit à ces pensées.

« Je vous conserverai, en quelque état que je sois, mon amitié, et vous verrez qu'aucun changement ne peut survenir qui puisse altérer les sentiments dont je fais gloire. Vous savez

tout cela, et vous croyez sans doute que la plus grande assurance que je vous puisse donner de moi est de vous dire que je serai toujours

« Votre affectionnée,

« CHRISTINE. »

Vesterabs, le 28 février 1654.

---

## CHAPITRE XII.

Projet de duel entre La Gardie et mon champion. — Scudery, sollicité par Mazarin à une réparation envers moi, fait le poème épique d'Alaric. — Violente lettre à mon ex-favori, qui veut rentrer en grace. — Grande faveur de Pimentel. — Maximes de l'épicurien Bourdelot. — Je me ferai catholique par athéisme. — La reine-mère veut me maintenir dans la foi. — Conspiration contre Bourdelot; il retourne à Paris, où Mazarin lui donne l'abbaye de Massay.

Exilé dans ses bosquets d'Ekolsund, le comte de La Gardie rongeait son frein, quand, ayant comme un poids sur le cœur les affronts du comte de Scheleppenach, il résolut d'en tirer vengeance : on m'avait entendu dire qu'il fallait qu'il y eût du sang, et on lui avait rapporté; et, bien qu'il se vît champion d'une mauvaise cause, il fit appeler mon chevalier; par un cartel le champ-clos fut désigné aux environs de sa maison de plaisance.

Mais ma colère commençait à s'attiédir; d'ailleurs tous les grands, le sénat surtout, s'interposèrent, ne voulant pas que le cinquième membre de ce corps, le premier de l'État, allât se commettre avec un gentilhomme. Moi-même je déclarai au comte de Schelеppenach que je me tenais pour satisfaite et contente de la vigueur avec laquelle il l'avait poussé, et que les lettres d'excuse que m'avait adressées La Gardie valaient que la chose en restât là.

Je recevais toujours avec la même bienveillance la princesse Palatine épouse du comte, et sa mère la connétable; cela fournit bien des occasions pour intercéder pour lui. Il n'y eut pas jusqu'au prince héréditaire Charles Gustave qui ne s'interposât à cet effet; mais je lui écrivis en Oélande où il se trouvait:

« Mon Cousin.

« La part que vous prenez au malheur du grand-trésorier augmente ma compassion et la douleur de me voir réduite à l'état de le plaindre seulement. Je vous envoie la relation de ce qui s'est passé dans la conférence qu'il eut avec Scheleppenach, laquelle vous fera voir qu'il

n'est guère facile de remédier à ce qui est arrivé.

« J'ai porté toute la considération que j'ai dû sur l'intérêt que nous avons en sa personne, mais la justice m'ordonne de l'oublier; j'ai obéi à cette justice, et je suis satisfaite.

« Au reste, mon cousin, je vous suis obligée des sentiments respectueux que vous me témoignez dans votre lettre. Continuez-les, je vous prie, et soyez certain que vous n'aurez jamais sujet de regretter de les avoir eus si conformes à votre devoir.

« CHRISTINE. »

A Stockholm, 16 décembre 1653.

Cependant mon ambassadeur à Paris poursuivait la punition du sieur Scudery. J'y avais de nombreux partisans, tant à cause de mes libéralités sur les savants de tous les pays, que parce que les faiblesses du cœur sont envisagées avec une grande indulgence à Paris, où la société doit à sa galanterie une tendance instinctive à désapprouver le favori qui mésuse de sa haute fortune.

Qui fut bien embarrassé, ce fut l'auteur de *Cy-*

*rus*; il ne s'imaginait pas que la chose irait de ce train, et que la reine, qu'il n'offensait qu'indirectement, donnât une si grande importance à l'injure par ses moyens de vengeance. Le cardinal Mazarin l'eût fait embastiller s'il n'eût été gentilhomme; mais cependant l'orage grondait sur sa tête.

Mandé dans le cabinet du cardinal-ministre pour tirer la chose au clair, il avoua tout, en sollicitant l'intervention du cardinal pour obtenir son pardon, et, présentant un moyen de justification à sa portée, il s'engagea à réparer l'inconvenance de ses allusions par une épopée où ses louanges effaceraient jusqu'au moindre vestige de médisance. Il se mit à l'ouvrage; il fit voir peu après au ministre le plan de son Alaric, roi des Goths; le cadre était on ne peut mieux trouvé pour une poétique apothéose de la reine vivante de Suède. Je dois dire, à la justification de l'enfant des Muses, qu'il n'a pas lésiné sur l'éloge. C'est une vaste cassolette, que son poème épique, où je pus à plaisir respirer l'encens; quel dommage que son zèle laudatif ne l'ait pas mieux inspiré! il est loin du Tasse, de l'Arioste et de Virgile; moins heureuse que ces petits

ducs de Ferrare et de Modène, de ces Hippolyte, de ces Alphonse que nous ne connaîtrions pas sans les dédicaces des chantres de Renaud et de Roland, je n'ai pas trouvé dans le noble nourrisson du Pinde un thuriféraire dont je puisse croire l'œuvre immortelle.

De sa retraite La Gardie sollicitait toujours son pardon; il s'était probablement flatté en secret de rentrer en faveur s'il parvenait seulement à me parler. Il se trompait s'il se croyait encore cet empire qu'un amant chéri a sur les résolutions d'une femme toujours faible sous le poids de son amour. Cette présomption, qui se laissait deviner dans sa dépêche, me mit de fort mauvaise humeur, m'indisposa encore davantage et je lui écrivis un refus net et clair, et très énergique.

« Monsieur,

« Puisque vous désirez me voir encore une fois après ce qui est arrivé, je suis obligée de vous dire combien ce vœu est contraire à votre satisfaction, et je vous écris cette lettre pour vous faire souvenir des raisons qui m'empêchent de m'y rendre, et qui doivent suffire à vous per-

suader combien cette entrevue est inutile à votre repos.

« Ce n'est pas à moi à apporter des remèdes à votre malheur : c'est de vous seul, de votre résignation, que vous devez l'espérer. Que pouvez-vous attendre de moi ? Que puis-je faire si ce n'est de vous plaindre et de vous blâmer ?

« L'amitié que je vous ai jadis portée m'oblige à l'un et à l'autre, et, quelque indulgence que j'aie eue pour vous, je ne puis sans me démentir vous pardonner le crime que vous avez commis contre vous-même.

« Ne croyez pas que je sois offensée ; je vous proteste que je ne le suis point, et je me vois désormais incapable d'avoir pour vous d'autres sentiments que celui de la pitié, lequel toutefois ne vous peut servir de rien depuis que vous vous êtes rendu inutile le sentiment de bonté que j'avais pour vous.

« Vous avez vous-même prononcé l'arrêt de votre bannissement, à la vue des personnes de condition qui se sont trouvées présentes. J'ai confirmé cet arrêt, parce que je l'ai trouvé juste, et je ne suis pas aussi prête à m'en dédire que vous voulez vous le faire accroire.

« Après ce que vous avez fait et permis, oseriez-vous vous présenter à moi? vous me faites honte quand je pense à combien de bassesses vous êtes descendu. En cette malheureuse rencontre, non, l'on n'a rien vu de grand, de beau, de généreux, dans votre conduite.

« Si j'étais capable de repentir, je regretterais d'avoir contracté amitié avec une ame aussi faible que la vôtre; mais cette faiblesse est indigne de moi, et, ayant toujours agi selon la raison, je ne dois pas blâmer les apparences que j'ai données aux occurences du temps; je les aurais gardées toute ma vie si votre présomption ne m'eût portée à un éclat.

« J'ai trop fait pour vous dans un temps, je me repens d'avoir pris si souvent votre parti contre tous; mais à présent je suis dispensée d'égards envers le monde, grace à votre imprudence.

« Vous avez vous-même publié un secret que j'étais résolue à garder toute ma vie, et vous avez montré que vous étiez indigne de la haute fortune que vous teniez de moi.

« Si vous êtes résolu d'entendre des reproches vous pouvez venir ici; j'y consens à cette

condition; mais ne croyez pas que larmes et soumissions puissent rien sur moi. La seule complaisance dont je puisse être capable envers vous, c'est de me souvenir peu de vos fautes et de n'en parler jamais.

« Cela doit vous faire voir que vous êtes indigne de mon estime après une conduite comme la vôtre. Souvenez-vous que c'est à vous seul que vous devez votre disgrace, et que je suis équitable pour vous comme je le suis pour le dernier de mes sujets.

« Christine. »

Durant toutes ces tracasseries Pimentelli, mon refuge, mon recours, m'en faisait oublier l'amertume par l'enjouement, la solidité de cette amitié qui servait à voiler nos liaisons. Il me paraissait d'autant plus aimable que, le mettant en contraste avec le favori déchu, je trouvais tout à l'avantage de mon choix du moment. La Gardie! il était ruiné, complètement ruiné dans mon esprit. Mais Pimentelli! il me semblait digne sous tous les rapports de l'apogée où je le plaçais; j'allais jusqu'à me reprocher mes condescendances pour son prédécesseur; c'était

un vol que j'avais fait à Pimentelli : lui seul valait qu'on dérogeât au rôle de simple mortelle, et non un La Gardie. Hélas! plus tard lui aussi Pimentelli me semblait indigne de mes bontés. Pauvre espèce humaine!

On peut bien imaginer qu'avec cette domination (domination à laquelle je ne songeais pas, tant elle était douce!) il lui fut facile de me détourner de mon penchant pour la France. Je fus vouée aux intérêts espagnols.

Notre Aristippe, ce missionnaire de plaisir, ce sybarite, mon maître en l'art de vivre, embellissait toujours nos récréations, nos amusements. Le souvenir de Dieu aurait bien pu m'arrêter dans mes désordres, mais nous n'en faisions aucun compte. Bourdelot prouvait que la supposition d'un dieu était la plus biscornue des absurdités; et, comme malheureusement il avait assez de savoir pour appuyer ses paradoxes de citations, de preuves, il arguait des irrégularités de la sphère céleste, des désordres de l'univers, des inconvénients de notre pauvre globe, qu'il n'y avait qu'un aveugle hasard qui eut pû entasser des choses aussi indigestes; que si seulement le plus

simple bon sens avait dirigé l'ouvrier de tout cela, il ne s'y trouverait pas les choquants défauts que montre la cosmographie. Le dernier, le plus réfléchi des mécaniciens disait-il, qui parmi nous ferait une machine aussi défectueuse que l'est le globe en grand, ne mériterait pas à coup sûr son salaire. Et l'on veut qu'une intelligence supérieure ait présidé à ce mauvais arrangement!

« Voyez seulement, continuait-il, cette pauvre terre que nous habitons. On brûle sous l'équateur et l'on grelotte sous les pôles; et, crainte que la malheureuse espèce humaine ne se fasse à sa température locale, et par conséquent ne finisse par ne point tant sentir ces intempéries en s'y habituant, un balancement promène l'été et l'hiver alternativement sur les mêmes climats, pour nous livrer au piquant de la froidure et à la torréfaction de la canicule.

« Pourquoi pleut-il dans la mer et ne tombe-t-il pas une goutte de pluie dans ces immenses étendues de sables changées en solitudes? L'humidité et la chaleur sont nécessaires dans une proportion fixe à la germination, et presque nulle part il ne se trouve ce terme moyen. Il

faut suer à arroser la terre, ou barboter dans une humidité qui empêche les récoltes de parvenir à maturité. Mais votre Dieu est si intelligent, si puissant, pourquoi, puisqu'il n'a qu'à vouloir, ne règle-t-il pas cela dans un ordre invariable? Quelle bonté que de condamner à des travaux quotidiens de malheureuses existences placées entre la mort, les infirmités, les maladies, et l'imbécillité de l'enfance! Non, l'aveugle hasard a seul aggloméré les molécules sans ordre, sans régularité.

« Faut-il en outre attribuer à cette prétendue Providence les déluges, les sécheresses, les débordements de fleuves, les éruptions des volcans, les tempêtes qui bouleversent la mer? Est-ce sa sagesse ou sa bonté qui nous a tendu tous ces piéges sous nos pas? Il se mêle de faire un monde; et parbleu! qu'il l'arrange comme il faut, ou bien il n'a pas la perspicacité du dernier des hommes. Suis-je tenu à quelque reconnaissance envers lui, qui, par ignorance ou par entêtement, par plaisir peut-être de voir souffrir des forçats qui rament sur la galère de la vie, a accumulé contre eux tous les fléaux possibles? Non, supposé qu'il y ait un créateur, il

faudrait tenir à n'en pas avouer l'existence, car c'est une insulte que de le supposer juste, éclairé et tout-puissant, en face de toutes les absurdités que nous présente notre globe. Et si nous voulions examiner la sphère céleste, nous y trouverions bien plus de non-sens, de pauvretés. Mais on pourrait mettre cela sur le compte des hypothèses des cosmographes ; nous n'avons pas malheureusement besoin de sortir de notre planète pour trouver à chaque pas l'empreinte du hasard qui a tout fait.

« Mais qui a donc créé le monde, sinon un créateur? Procédons par ordre ; que l'on me dise auparavant qui a créé le créateur. On ne pourrait admettre l'éternité de la matière, et l'on admettrait une autre éternité! Ou la matière ou Dieu ont toujours existé : maintenant, dans cette alternative, je suis plus porté à croire à l'éternelle existence de ce que je vois que de ce que je ne vois pas. Or, je vois la matière et personne n'a jamais vu ni touché Dieu. »

Voilà l'affreuse source où je me portais dans mon inexpérimentée jeunesse; tels furent les raisonnements qui me poussèrent à l'oubli de tous les principes, malheureusement placée que

j'étais sous le joug des passions les plus désordonnées qui jamais aient tourmenté une femme. Pimentelli, soit qu'il ajoutât foi à ces captieux sophismes, soit qu'il feignît de s'y attacher, applaudissait à tout cela, et de cette hauteur philosophique nous nous précipitions dans le gouffre des sensualités. Non, jamais Babylone ne vit des amants couronnés de fleurs, étendus sur des coussins de soie, environnés enfin de toutes les commodités du luxe, de toutes les somptuosités du pouvoir, et brûlant de plus de feux, se désaltérer plus de fois et avec plus d'instance au frais calice des plaisirs.

Voilà les plus enivrantes années de ma vie, voilà ces années dont à présent je voudrais racheter les irrégularités, les écarts, au prix de tout mon sang.

Mais, cependant, je te rends graces, ô ciel! de ce que ce fut aveugle et dans l'emportement de mes vices que je vins par hasard, ou plutôt en impie, frapper à la porte de ton tabernacle. Mon corrupteur, ce Bourdelot, cet athée, m'a poussée vers toi, et comme par dérision. Le faux Pimentelli (oui, faux, car je ne pense pas qu'un Italien pensât réellement à ces sophis-

mes qu'il feignait de professer par politique, et pour mieux m'attacher à lui), le faux Pimentelli donc fut encore un de ceux qui coopérèrent à ma conversion au catholicisme, mais celui-ci n'y donna les mains que dans les intérêts de son ambassade.

Résolue à vivre pour moi, à semer, conformément aux instructions de mon maître en épicuréisme, d'autant de fleurs que je pourrais ma courte pérégrination d'ici-bas, désabusée de toutes ces illusions de vertu, de renommée, de puissance, de conquête, de bien public, illusions qui cependant poussent à l'amélioration humaine; voulant, dis-je, goûter autant de délices que possible, et me mettant fort peu en peine de la voix publique, du désaveu du sénat, des supplications de mes sujets, il me prenait souvent des velléités d'abdication, je voulais aller nager dans les délices d'une vieille civilisation, parmi les parfums des orangers italiens. Bourdelot disait et répétait sans cesse qu'il fallait changer de religion comme de vêtements suivant les climats; qu'il se ferait musulman s'il voyageait en Égypte et ainsi du reste, ne tenant à aucune croyance, mais voyant dans ces

billevesées un moyen de vivre en bonne intelligence avec ceux au milieu desquels il se trouverait.

Voilà le premier mobile de mon adoption du catholicisme. En méconnaissant Dieu je suis venue dans ses bras.

Plus adroit, plus délié, Pimentelli laissait toujours en avant le docteur Bourdelot, en sorte que celui-ci en évidence, toutes les accusations de corruption se dirigeaient contre lui, et le favori ne soufflait mot. Mon épicurien n'y entendait pas ou n'y voulait pas entendre finesse; naïf, sans détour dans son athéisme, ou plutôt sincère martyr, s'il l'avait fallu, de son diabolique évangile, il n'était pas homme à se démentir un moment, ni à craindre des persécutions. Rien au monde n'aurait pu le contraindre à prendre des précautions de tous les jours, au lieu que Pimentelli n'avait pas autre chose en tête que de se ménager des moyens de se dissimuler. Je ne dis pas que Bourdelot en présence d'une populace fanatisée n'eût feint toutes les croyances que l'on aurait voulu; cette condescendance entrait dans ses principes, en faisait le fond. Mais prévoir cela de loin, mais, dans

une conversation d'honnêtes gens, se précautionner, gazer sans cesse ses idées, nager enfin entre deux eaux, il y avait une certaine sincérité au fond de lui qui ne lui aurait pas permis pareille chose.

Toute l'animadversion se tourna donc contre Bourdelot. C'était un chorus de récriminations, de diatribes, quand il eut circulé quelque bruit de mes dispositions à délaisser le luthérianisme.

Ma mère surtout, pieuse et zélée pour la réformation, perdit le sommeil. Le clergé l'instigua; et elle se serait dévouée à un duel, s'il l'avait fallu, contre mon Aristippe, que l'on n'appelait plus que le méchant Bourdelot.

Elle prétexta l'intention de se retirer à Nikoping, et le jour d'adieu fut celui où elle me sermona sur la fidélité que je devais à une religion qui avait fait la gloire de la patrie, et pour laquelle Gustave-Adolphe s'était sacrifié; elle déclama, et avec véhémence, contre Bourdelot; je ne répondis rien d'abord, je me résignai à cette bordée de paroles saintes comme à une nécessité attachée à la circonstance. Mais mon silence au lieu de l'épuiser servait d'encouragement à ma mère; je l'interrompis en lui faisant

observer que de pareilles thèses étaient au-dessus de sa portée, et que bien des casuistes n'y seraient pas trop bons.

Elle voulut revenir à la charge, mais je lui répondis brusquement que je savais que le clergé la portait à me faire ces discours, et que si cela continuait je ferais sentir aux prêtres que je n'aimais pas que l'on me fît des leçons indirectes.

Je sortis et laissai ma mère en larmes. Cependant peu après j'envoyai auprès d'elle pour la rassurer, sécher ses pleurs. Mais elle se montra inabordable, elle persévéra dans ses lamentations. Je la visitai, et, la traitant avec douceur, je remis un peu son esprit; nous parlâmes de choses et d'autres toute la soirée, mais elle n'en persista pas moins à se retirer dans la résidence de Nikoping.

Il se forma dans l'ombre ce que je puis appeler une conspiration contre mon Aristippe. Non seulement le sacerdoce le rendait responsable de mon peu de ferveur, même de ma propension à changer de foi, mais les savants de ma cour lui gardaient aussi rancune pour ses plaisanteries toujours acérées, toujours incisi-

ves. Il y eut des guet-apens; il se sauva avec peine le soir de plusieurs coups montés. D'où venaient principalement ces menées?

Naudé avait écrit un traité des danses grecques, et Meihom un livre de la musique ancienne; je voulus voir l'application de toutes leurs doctes découvertes; mais le musicien n'avait pas la voix belle, et Naudé manquait de légèreté : ils eurent peine à mettre leurs élucubrations en une démonstration évidente. On rit beaucoup, ce qui les indisposa tellement qu'ils résolurent de s'en venger sur Bourdelot, qui avait été trop à même de plaisanter pour ne pas s'en donner à cœur joie.

Meihom peu de jours après se porta à des voies de fait contre lui dans la Bibliothèque. J'ordonnai à Meihom de quitter la Suède sur-le-champ.

Néanmoins tout cela refroidissait le docteur, il songea bientôt à retourner en France. Je lui fis compter dix mille rixdales, et lui donnai une lettre de change de vingt mille payables dans six mois. Le prince de Suède et le prince Adolphe lui firent aussi des présents considérables, car ils lui avaient l'obligation (du moins

ils le supposaient) de ma rupture avec La Gardie, qui, fier de ma condescendance, avait affecté des airs choquants envers la haute noblesse.

Quant à Bourdelot, ma protection l'accompagna en France. Mes lettres de créance auprès du cardinal de Mazarin lui valurent le don de l'abbaye de Massay en Berry. Mais il fut toujours en zizanie avec les moines, il prit le parti de se faire prêtre. Quel prêtre....! Il n'accomplit pas ce projet.

Pimentelli, lui qui s'était toujours tenu dans l'ombre, lui sybarite avisé, lui athée de circonstance, sur qui la haine publique ne s'était pas encore arrêtée, caché qu'il était derrière Bourdelot aux bruyantes joies, Pimentelli vint à son tour passer par les verges de l'opinion. Les diatribes l'atteignirent. Le cardinal de Mazarin surtout qui tenait beaucoup à mon amitié, se désolait de songer que Pimentelli m'en détachait; car je voyais toute l'Espagne en mon amant, pour lui j'étais de cœur et d'ame à l'Espagne. M. Chanut, ambassadeur de France, reçut les instructions du vieux rusé de Mazarin, il clabauda contre l'ambassadeur espagnol, il ameuta les grands, tra-

vailla leur jalousie et leur désigna Pimentelli comme le continuateur de Bourdelot.

L'ambassadeur favori fut bientôt effrayé de ce haro général.

---

# CHAPITRE XIII.

Mon éloignement pour le mariage.—Liste des rois prétendant à ma main. — Charles Gustave. — Sa vive et tendre flamme, son désespoir. — Les États me supplient de me marier. — La noblesse se joint à ces supplications. — Je désigne Charles-Gustave pour mon successeur. — Ma violente allocution à la noblesse. — Orageuse séance du sénat.

Les rois comme les immortels sont-ils de nature à subir le joug de l'hyménée? comment, indépendans par excellence, peuvent-ils s'assujétir à ces lois conjugales sous lesquelles enragent la plupart de leurs sujets? La morale! dira-t-on. Est-ce morale que ces mariages dits *de la main gauche* si bien à l'usage des souverains?

Quant à une reine, je ne sais pourquoi elle consent à se donner un supérieur, pourquoi elle convole à un assujétissement avéré. Jamais cette félicité ne m'a tentée, et je m'en applaudis·

Parmi mes prétendants figurèrent en première ligne les deux princes de Danemarck, Frédéric et Ulric.

La reine-mère satisfaite, au comble de la joie, d'être fêtée dans l'hospitalière ville de Copenhague par le prince Ulric, inclinait à favoriser ses prétentions. Elle lui indiqua les dames influentes de ma cour, celles qui jouissaient de ma confiance; mais le sage Oxenstiern avait trop bien présents à son esprit, meublé richement en histoire, tous les discords qui avaient surgi de ces hymens, dans les pays où la nation représentée ne manque pas de s'opposer aux décrets du prince impatronisé. Aussi veilla-t-il soigneusement à écarter de moi toutes ces dames. Sur ce point-là j'étais assez d'accord avec lui; je savais trop que ces femmes légères sont atteintes de la matrimoniomanie, espérant faire leur fortune auprès du prétendant dont elles favorisent les vues. Aussi jamais un amoureux qui couche en joue une couronne, n'a manqué d'auxiliaires auprès de la dame de ses pensées.

Dès 1641 il se présenta pour le sacrement un électeur palatin; celui-ci mettait en avant les dispositions de mon père Gustave-Adolphe,

En effet le roi, dans l'intention de consolider les possessions de la Suède en les flanquant d'un bon électorat au-delà de la Baltique, avait jeté les yeux sur Frédéric-Guillaume de Brandebourg.

La reine-mère venait d'égayer le sérieux des cours par son échauffourée; je veux parler de son enlèvement ou évasion. Une ambassade vint de Brandebourg s'interposer officieusement pour arranger cette affaire. Cette médiation ne couvrait cependant que l'accomplissement, la réalisation des projets de mon père, au sujet de mon mariage.

Mais c'était un secret si diaphane que déjà toutes les cours étaient en émoi. La Pologne et le Danemarck ne pouvaient souffrir l'idée d'une alliance qui aurait donné une importance colossale à l'électorat de Brandebourg Que sais-je! l'Italie, la France, n'étaient pas moins en hostilité visible contre ce que l'on appelle dans la vie commune *un lien charmant.* Que les princesses seraient malheureuses si elles étaient femmes à grandes passions comme le restant des mortelles! Par bonheur nos soupirans sont toujours placés à quelques centaines de lieues;

c'est là une distance respectable que les sympathies ne franchissent pas si facilement ; aussi quand la politique, la pondération, l'équilibre des pouvoirs qui a beaucoup à démêler dans *nos chaînes de roses*, vient à contrecarrer ces très paisibles amours, nous nous résignons avec une constance plus admirée que difficile.

D'accord avec l'ombrageuse prévention de tous les États du monde, je ne voyais nulle nécessité au mariage. Cependant cette union projetée entre un prince protestant et une reine protestante comblait de joie tous nos religionnaires. L'armée suédoise surtout brûlait ses cartouches de réjouissance. Nos braves vidaient maintes bouteilles de rogomme et de kirsch, toujours à la santé des futurs époux. Mais la régence avait bien d'autres vues que Gustave-Adolphe ! Les temps étaient changés. L'on amusa l'ambassadeur, sans lui articuler un refus clair et net ; force lui fut de s'en retourner sans contrat de mariage, mais avec quelques vagues promesses. L'électeur ne manqua pas de temps à autre d'en rafraîchir la mémoire des tuteurs ; bref, en 1646, voyant qu'il perdait ses pas et ses peines, il porta ses hommages à une

princesse d'Orange de moins difficile transplantation.

En se donnant le passe-temps des *auto-da-fé* en sa bonne ville de Lisbonne, le roi Jean de Portugal avait eu souvenance d'une hérétique très spirituelle au dire de ses ambassadeurs, laquelle demeurait près du cercle polaire. Il se sentit atteint d'une violente envie de la posséder en face de la Sainte-Église. Un exprès est soudain mis en route pour Stockholm. Mais quels fanatiques que mes tuteurs! on les connaissait bien peu sur les bords du Tage! au seul titre de Majesté-Catholique, ils sourcillèrent, il n'y eut rien à faire.

L'Espagne se glorifie de ses rois Goths, nous lui avons jadis, en effet, envoyé une dynastie au grand complet; et si ce n'eût été le comte Julien et ce qui s'ensuivit avec les Maures, les souverains dont nous l'avions gratifiée auraient fait long-temps son bonheur.

Le comte Saavedra, plénipotentiaire au congrès de Westphalie, avait entretenu M. Schering Rosenhane de la commune origine des familles royales de Suède et des Espagnes, et de la possibilité de rafraîchir cette parenté, en

mêlant les rameaux de deux arbres généalogiques sortis de même souche.

Quel bel homme que son roi Philippe ! c'était là un souverain non moins remarquable par sa prestance chevaleresque que par sa taille de Feragus, et certaines graces, moitié maures moitié castillanes. Mais la religion aveuglait les régens au point de ne pas voir les qualités personnelles de l'Apollon couronné roi d'Espagne et des Indes. On ne crut devoir traiter cette proposition qu'en plaisantant et en demandant si le monarque consentirait à se faire hérétique.

Ambitieuse, femme à grands projets, à grandes vues, comme l'on me supposait, l'empereur songea que l'auréole d'une tête impériale me captiverait puissamment, que la perspective du titre éminent d'impératrice me ferait voler au-devant des vœux de son fils, le roi des Romains. On disait de moi chez l'empereur que j'ambitionnais les honneurs et que je les méritais.

Deux adroits négociateurs, don Gabrielli et le comte de Montécuculli, général des armées de l'Autriche, entamèrent cette affaire, mais secré-

tement, mais à l'insu du sénat : il s'agissait d'abord d'éblouir la jeune reine par un avenir tout impérial; avec son consentement (telles étaient leurs instructions) on aurait bon marché des oppositions secondaires; l'on ne s'y arrêterait même pas.

L'empereur dans les dernières guerres avait vu rogner son territoire de tous côtés; avec ce mariage il espérait recouvrer la totalité de ses dépendances, et s'arrondir.

C'était un homme bien séduisant que ce don Gabrielli ! Affable, instruit, roué dans les courtisaneries, souple, ce qui ne lui coûtait pas beaucoup envers une jeune princesse : accort, parlant avec une facilité et une exquise élégance le latin, langue ordinaire des conférences diplomatiques, il savait se bien faire venir de moi : aussi me plaisais-je à ses visites, à ses entretiens; et bien que je ne traitasse qu'en riant l'article matrimonial, il ne désespérait pas d'en venir à conclusion avec le temps. Mais la jalouse régence ouvrit l'œil; il ne lui fut pas difficile de me prémunir contre les piéges tendus par ce rusé diplomate. Je rassurai mes tuteurs : je leur protestai de mon éloignement

pour tout ce qui avait seulement ombre du *conjungo*.

Je ne parle pas de quelques autres soupirants, tels que don Jean d'Autriche, le prince Sigismond Rakocci, général en Cassovie ; dans la suite ils me firent offre de leur main. Je ne parle pas non plus d'un jésuite aux velléités matrimoniales; ce père de la compagnie de Jésus, devenu ensuite cardinal, ensuite roi de Pologne, n'était pas autre que ce Jean Casimir dont je viens de parler.

Dans mes jeux enfantins, j'avais souvent appelé mon petit mari, et *vice versâ*, le fils de ma gouvernante, le prince palatin, mon cousin Charles-Gustave. C'était entre nous une amitié, un attachement qui tirait sur l'amour conjugal, et qu'un jour mon état nubile promettait de rendre plus fort. Charles-Gustave y comptait assez, et se livrait à cette mélancolie rêveuse qui caractérise les profondes passions. Mais la puberté, au lieu de me porter au mariage, étant arrivée avec la raison et le jugement, j'ouvris les yeux sur les inconvénients d'une pareille sujétion. J'ai marqué, j'ai déduit déjà les motifs de mon aversion pour la

dépendance; et le mariage ne menant pas à autre chose, je pris la ferme et invariable résolution de renoncer au *lien charmant*.

Il m'en coûta de lui faire une pareille notification. Mais quoi ! n'est-il pas des dédommagements ? Le titre de généralissime de mes armées en Germanie, ouvrant devant son cœur une carrière de gloire et d'illustration militaire, pouvait donner le change à cet attachement; je pensais que dans l'inaction l'ame vive, brûlante de mon cousin ne sachant où s'arrêter, se repliait sur elle-même, se consumait dans une affection née de l'oisiveté des cours; je l'avais mal jugé. Il fit du sentiment. Le désespoir s'en mêla, et il vint fort rembrunir la scène où, lui présentant l'épée de lieutenant-général en Allemagne, je croyais le voir, comme un coursier généreux qui entend pour la première fois les accents d'airain de la trompette belliqueuse, bondir de joie, de gloire et de valeur.

Il fit le héros de tragédie; il me parla de sa tendre et vive flamme; il rappela mes promesses, mes assurances, jura de ne point quitter les lieux foulés par mes pas ; la chose allait jus-

qu'à vouloir ensanglanter la scène; il n'acceptait l'épée de généralissime que pour mourir en se perçant d'un objet tenu de ma main chérie. Non, sur les bords du Lignon et dans la patrie d'Astrée on ne faisait pas si bien du sentiment.

« Je n'ai pas vingt-cinq ans, lui dis-je; comment puis-je de mon autorité privée réaliser les dires sans importance de nos jeux enfantins ?

— Cruelle! après que j'ai puisé à longs traits cet amour qui me tue, après que je m'en suis abreuvé à loisir!

— Quoi qu'il en soit, j'annule ces promesses sur lesquelles vous ne devriez pas insister, puisque, faites par une personne hors d'état de s'engager, elles se trouvent sans validité. Mais précipitez-vous dans une sphère plus grande, plus sérieuse; le commandement vous l'ouvre, cette sphère. Là, dans des occupations plus dignes de vous, vous perdrez la mémoire de ces amusements de notre enfance. Est-ce quand la raison fait briller ses lumières devant nous, qu'attachés à reculons sur notre existence passée, nous devons ne voir rien autre que ces

années de préparatifs pour la vie? Vous pesez ces souvenirs, vous vous y complaisez! Eh! grands dieux! loin, loin cette puérile préoccupation; songez que vous allez inscrire votre nom dans l'histoire, songez à vous présenter sans faiblesse devant la postérité!

—Quand on a pris la vie en dégoût, répondit-il, songer à l'immortalité! C'est trop de jours pénibles, sans bonheur, sans allégement que me prépare le sort, et vous voulez que je songe à une chimérique survivance? Que m'importe l'histoire? Qu'elle me laisse en paix, c'est toute la grace que je lui demande.

— Gustave, pour abréger tout ce pathétique, je vous jure de ne prendre d'époux, si j'en prends, qu'à vingt-cinq ans. Alors nous verrons; mais je vous donne si peu d'espérance que ce serait faiblesse d'y compter : mon parti est pris. Jamais je ne donnerai un roi à la Suède.

—Pourrai-je au moins?....

—Quittons ces idées romanesques. Voici du sérieux : Si le trône vous tente, vous pourrez être satisfait, et plus tôt peut-être que vous ne pensez. Si c'est l'amour, tenez-vous content d'a-

voir été estimé digne de vous associer au sort d'une princesse qui, si elle se résolvait au joug de l'hymen, ne prendrait point d'autre mari que vous.

— Je pars, mais pour m'exiler à jamais de la Suède. Non, je n'y reviendrai plus à moins d'une résolution favorable à mon cœur. Votre armée sera mon exil. »

S'étant éloigné, je me sentis moins ferme que je ne l'avais cru; le temps, l'absence, me remettaient sous les yeux cette scène de départ. Parfois je fus sur le point de lui écrire. Il m'a pris de temps à autre de ces envies de m'humaniser; heureusement c'était de peu de durée.

Cependant, dès l'an 1646, les États du royaume, qui ne jugeaient pas les affaires assez consolidées avec une reine célibataire, m'exposèrent leurs vœux de voir leur avenir assuré.

Il leur fallait un rejeton de la dynastie Gustavienne; les Ordres du clergé, de la bourgeoisie et des paysans insistaient avec tout le respect dû à leur reine. La noblesse même ne put se dispenser d'y mêler sa voix.

C'était dans un de ces moments de retour aux sentiments doux et rêveurs. Dans la diète

je remerciai affectueusement les Ordres de leur attachement à ma personne, je leur dis que mes intentions momentanément s'éloignaient d'un engagement pareil; mais que par la suite je pourrais leur proposer le prince Charles-Gustave. Approbations unanimes.

Ce prince, agréable aux Suédois, était né parmi nous, façonné à nos usages, à nos rites; il regardait notre patrie comme la sienne : et mes sujets, si jaloux de tout ce qui s'attachait à leur nationalité, toujours sur le *qui vive* à la moindre mutation, se trouvaient délivrés de toute crainte avec un prince formé, pour ainsi dire, pour eux.

J'ai dit que la noblesse ne se joignit que par forme de civisme aux vœux de trois autres Ordres. Mon éloignement pour le mariage était cultivé par les membres qui jouïssaient de ma confiance.

En voici les raisons : Les grands se passionnaient alors pour la forme élective jadis usitée parmi nous.

Il couvait dans leur sein des inclinations mal déterminées d'indépendance. On voulait une aristocratie. Mon célibat leur allait à merveille.

Morte sans enfants, voilà la couronne en élection. On changeait les statuts, on édifiait une monarchie élective; et, ménageant leurs intérêts dans ces nouvelles formes, ils se réservaient une tutelle sans fin, une prépondérance continue dans le gouvernement.

Cela me parut de la rébellion; quand j'en eus pris une connaissance indirecte, je voulus prévenir ces altérations à la monarchie. En effet, il eût fait beau voir mon pays placé dans le dédale inextricable de la Pologne. Que de tergiversations, de maladresses, de malheurs attachés à cette royauté imaginaire! Quelle considération pour un état obligé de demander un roi à ses voisins, lequel roi un beau jour s'enfuit et laisse là sa couronne, et ses courtisans tout ébahis (1)!

---

(1) Christine fait probablement allusion ici à Henri III. Durant le règne de son frère Charles IX, il s'était distingué aux journées de Jarnac et de Moncontour, de sorte que les Polonais lui firent offrir leur couronne, qu'il accepta. Mais un beau jour il s'enfuit de son nouveau royaume, s'en vint à Venise où il s'embarqua pour la France. Ce fut un pauvre roi, bien qu'il eût montré du talent à la tête des armées: c'est de lui que Voltaire a dit:

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Je fixai une audience solennelle pour un des jours suivants.

« Sénateurs, leur dis-je, depuis quelque temps j'ai été sollicitée avec persévérance à m'associer un roi sur le trône. Je ne puis désapprouver la prévoyance de ceux qui aiment leur patrie et désirent que je prévienne des malheurs qui arriveraient probablement si Dieu me retirait du monde sans un successeur assuré.

« Ce soin me touche plus que personne, ayant consacré tous mes intérêts, toute ma vie, au salut de l'état dès le moment où j'en ai pris les rênes. Mais la sujétion du mariage a de certaines conditions que je ne puis encore goûter; en sorte que je ne puis déterminer quand je pourrai vaincre la répugnance que je sens actuellement.

« Mais je ne m'en trouve pas moins dans l'obligation de donner à la sûreté de mon royaume ce que plusieurs pourraient penser n'être pas utile à ma personne, ce qui consiste à présenter aux États un successeur à la couronne, lequel étant désigné et agréé délivrerait tous mes sujets de l'appréhension attachée à ma mort.

« Le prince Charles, mon cousin, a toutes les qualités requises ; il est du sang royal. »

De là je fis de lui un éloge tant soit peu passionné, tempérant ou plutôt légitimant cet enthousiasme par l'étalage de ses vertus; je finis par prier le sénat de l'agréer pour mon successeur.

Ce discours n'était attendu de personne. Quelle surprise ! Il régna d'abord un silence de stupéfaction ; ensuite vint un flux et un reflux de harangues, de plaidoyers, tous pour me dissuader, tous improbateurs d'une pareille résolution. On en vint jusqu'à me déclarer qu'armé de ses priviléges, le sénat s'y opposerait formellement.

Je me levai avec véhémence.

« Je sais que quelques uns d'entre vous, me considérant comme la dernière de ma maison, pensent qu'après ma mort ils pourraient avoir part à l'élection.

« J'ai à dire à ceux-là qu'aucun de leur maison n'est préférable au prince Charles-Gustave.

« Il en est d'autres parmi vous qui ont dans l'esprit le système aristocratique. Mais en cela ils donnent plus à leurs intérêts qu'au bien de

l'état qui n'est pas d'une constitution à souffrir un tel gouvernement; et si je savais que cette forme fût la meilleure pour la Suède, j'aime assez la patrie pour que dès à présent je tournasse tous mes efforts à l'introduire.

« Je vois qu'un tel gouvernement ne pourrait s'adapter aux mœurs de mon peuple; et il n'est aucunement prudent d'interrompre la ligne monarchique, je désire trop prévenir les brigues qui naissent dans une élection. »

Les sénateurs répondirent que si le ciel les affligeait au point qu'ils vinssent à me perdre sans laisser d'enfants, ils donneraient leurs suffrages au prince Charles.

« Mais ce que je demande, leur dis-je, n'est pas à autre fin que de mettre dans une forme authentique ce que me promettent vos paroles; et ma conscience me porte, je dirai plus, m'oblige à ne point laisser au hasard d'un changement de volontés une affaire de cette importance. »

J'ai poli plus tard dans un long séjour en France et en Italie la rudesse des idées gothes. Nos délibérations n'étaient pas aussi civilisées que je les

rapporte. Je suis portée à faire cette réflexion en jetant les yeux sur un extrait du registre des délibérations du sénat, que je retrouve. Le voici traduit textuellement :

« Si je me marie avec le duc Charles, vous reconnaîtrez sans doute ses enfants pour rois; mais si je meurs, je gage mes deux oreilles qu'il n'arrivera jamais au trône. Déclarez-le mon successeur; après il pourra être fait prince héréditaire à de certaines conditions.

« Le Connétable : Je crois que le duc ne se mariera jamais, s'il ne peut épouser votre majesté.

« Moi : vous vous trompez! l'amour ne brûle pas absolument pour une seule personne. Une couronne est une jolie fille. Je lui ai dit : c'est une grande entreprise pour vous, qui n'êtes qu'un petit prince, d'oser aspirer à épouser une reine! qu'il vous suffise qu'il en soit seulement parlé. J'ai ajouté : en considération de ma propre élévation et du respect qui m'est dû, à l'heure qu'il est je ne trouve pas convenable de me marier; cela m'est impossible.

« Je suis entièrement d'accord avec le sénat que le duc Charles n'a nul droit à la couronne;

mais je prie en grace qu'on le reconnaisse pour mon successeur au trône; et en cela je n'ai d'autre vue que le bien et la sûreté du royaume, car si je meurs et si vous êtes incertains d'un successeur, vous et vos enfants vous entre-disputerez la succession, et plus d'une autre personne osera prétendre à la couronne.»

On renvoya au 27 février la continuation de cette délibération.

La plupart des sénateurs dans cette séance furent d'avis de renvoyer l'affaire à la prochaine assemblée des États. Quelques-uns trouvaient la chose dangereuse, vu qu'elle avait déjà trop éclaté. Il ne se décida rien.

## CHAPITRE XIV.

Les Ordres de la Suède me supplient de me marier. — Extraits des registres des délibérations. — Je veux transmettre l'hérédité sur la tête de mon cousin Charles-Gustave. — La noblesse seule s'y oppose. — Elle se résigne. — Protestations d'Oxenstiern. — Charles-Gustave revient d'Allemagne. — Il prête serment et reçoit la survivance de la couronne. — Scène militaire. — Préparatifs pour mon couronnement. — Mon entrée à Stockholm.

J'aime à feuilleter les reliques de ma royauté, ces procès-verbaux, du moins ce que je possède de ces procès-verbaux du sénat. Là je retrouve dans sa simplicité locale, dans sa naïveté gothique, les harangues, les délibérations. Si elles sont un peu grossières, c'est que la civilisation n'avait pas encore passé par là. Loin de l'attendre par-delà la Baltique, cette civilisation, je suis venue la chercher, je me suis aventurée dans son sein, je me suis saturée de ses éléments. Je me suis un peu polie, bien qu'*in petto* nos

cardinaux me trouvent sans doute encore bien scandinave : aurais-je circulé sans fruit à travers la cour de France ? aurais-je respiré cette atmosphère des pays méridionaux sans changer un peu ? Ce climat qui sourit aux hommes est moins propre à maintenir la rudesse dans les ames que le climat de mon pays natal : rigoureux, violent, plein d'orages, de neige, sans cesse en guerre contre le sentiment, le nord force l'homme à une espèce de resserrement continuel. Moins d'épanchemens, de communications; on demeure sauvage, ours, comme ceux de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg.

Température heureuse que je respire, tu as fait cette civilisation dont je suis venue savourer les charmes ! Mais les goûts, les souvenirs d'enfance, ont aussi leur empire ! Je me plais à ces extraits de registres. Quelle rudesse dans les harangues, dans les communications entre la reine et les sujets ! Ah! qu'il me soit permis le plaisir des contrastes ! que je puisse relater ces événements dans leur style original !

Le 28 février je signifiai aux États que, pour prévenir toute dissension dans le royaume, je désignais le prince Charles pour mon successeur,

Le sénateur Benoît Skytte m'applaudit de mes sollicitudes pour la succession. L'archevêque Lœneus, le bourgmestre Nicolas Nilson, en firent autant au nom du clergé et de la bourgeoisie ; mais ils me supplièrent d'accomplir mon mariage avec le duc Charles, jugeant sans cela impossible de communiquer cette affaire aux prochains États.

J'extrais du registre des délibérations du Sénat.

LA REINE.

« Vous ne tirerez pas une parole de moi au sujet du mariage avant que vous preniez la résolution de faire succéder le comte Palatin à la couronne. D'ailleurs il m'est impossible de me marier avant mon couronnement.

L'ÉVÊQUE JEAN MATTHIŒ.

« Votre majesté est obligée de se marier en conséquence des décrets du royaume ; car à cause de cela la succession héréditaire a été établie dans les unions héréditaires des États.

LA REINE.

« Personne au monde ne peut me contraindre à cela si je ne m'y résous moi-même.

«Je ne nie point que je le fasse un jour. Se marier pour le bien du royaume est un grand motif; mais quand je trouve un moyen également bon pour rassurer le royaume, que peut-on exiger de plus de moi? La succession n'empêche pas que je me marie. Ce que j'ai promis au duc Charles, je le lui tiendrai religieusement; mais vous n'apprendrez pas cette fois-ci ce que je lui ai promis. Je pourrai l'épouser après qu'il aura été déclaré successeur de la couronne, déclaration qui peut se faire commodément à présent; mais personne, ni au ciel ni sur la terre, ne me contraindra au mariage.

L'ÉVÊQUE.

«Votre majesté ne court en cela aucun risque, mais il y a beaucoup de danger pour nous à nous écarter des décrets du royaume.

LA REINE.

«Personne au monde ne me fera changer de dessein. Si je me marie, je n'épouserai que le duc Charles, foi de reine! Mais je ne vous dirai pas présentement si je me marierai, vous le saurez au couronnement.

L'ÉVÊQUE.

«Dispensez les États d'aviser à cette affaire de succession jusqu'au couronnement.

LA REINE.

« Nullement, ce ne serait que traîner en longueur, et donner occasion à des gens remuans de mettre obstacle à ce bon dessein. Nous pouvons, aussi bien au couronnement qu'à l'heure qu'il est, en déduire les raisons.

L'ÉVÊQUE.

« Le bruit court par toute l'Europe que votre majesté a déclaré qu'elle voulait prendre pour époux le duc Charles. Combien le monde ne sera-t-il pas surpris en apprenant le contraire.

LA REINE.

«Quand on aura assez parlé on trouvera bien d'autres sujets d'entretien. »

Les trois Ordres qui n'avaient aucun intérêt à cette aristocratie, rêve chéri de la noblesse, les paysans, les prêtres et les bourgeois, agréèrent la nomination du prince Charles-Gustave. La noblesse persista; mais je l'appelai chez moi et lui dis que je savais bien que parmi les nobles il y en avait d'opposés à mon désir, mais que

je saurais bien faire distinction de ceux qui se livreraient plus à de mauvaises suggestions qu'au bien de l'état. Ils se retirèrent consternés; voyant qu'ils étaient débordés par la force des choses, que les trois Ordres s'assouplissaient à mes résolutions, ils désespérèrent de leur république aristocratique.

Caractère de fer si jamais il en fut, Axel Oxenstiern tint bon jusqu'à la fin, s'appliquant le seul beau vers que la muse de Lucain ait pu faire aux gages de Néron :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

« La cause triomphante a été agréable aux dieux, mais celle des vaincus à Caton. »

Morose, pessimiste, il s'écria que ceux qui s'applaudissaient de cette décision, en pleureraient plus tard.

Le chancelier de la cour, Nicolas Tungel, ayant été envoyé vers le Grand-Chancelier pour la signature de l'acte de la succession, rapporta que, malade, retenu au lit, Oxenstiern s'était coléré, protestant que si en ce moment il avait vu son tombeau ouvert avec choix d'y descendre ou de signer l'acte de succession, il aurait

préféré s'y ensevelir que de signer cet acte, envisageant un avenir de désastres, de malheurs et de ruines. « Ce qui me console le plus, ajoutait-il, c'est que je suis si avancé en âge que je ne vivrai plus lors des coups du ciel en courroux contre la Suède. »

Enfin il apposa sa signature, disant qu'il la donnait pour suivre la multitude et ne pas se singulariser par une opposition aussi inutile qu'intempestive.

C'était un grand ministre. Aussi je lui passai toutes ces incartades d'un zèle trop ardent pour le bien de l'état, et aveuglé par des préventions surannées. Je ne gardai pas rancune; je le traitai toujours avec bonté, avec ces prévenances permises par la solennité de mon rang et dues à son âge.

Le prince héréditaire revint d'Allemagne. Il m'exprima sa reconnaissance avec une teinte de mélancolie douce, avec une expression intime qui allait remuer le cœur. Deux sentiments se fondaient, se nuançaient en lui; que dis-je deux! mille plutôt, l'amour déçu, la honte du refus de sa main, la gratitude de ce que je faisais pour lui, la satisfaction d'un royal avenir,

enfin un peu d'espoir, car il en conservait toujours. Qu'il m'était soulageant de lui prouver que je n'étais pas ingrate à tout son attachement! Qu'il m'était doux de tempérer ce superbe célibat par un témoignage si peu équivoque de ma tendresse pour lui!

Il eut une cour; un revenu assez considérable lui fut assigné avec le titre d'altesse royale. L'Angleterre lui envoya l'ordre alors très vénéré de la Jarretière; mais n'est-ce pas une folie aux souverains de permettre à leurs sujets des motifs d'une affection étrangère? Je me refusai, pour moi, à ce qu'il prît des engagements avec une puissance autre que la mienne, lui disant que des sujets ne pouvaient partager leur affection et leur zèle qu'à proportion de ce qu'ils dérobaient à leur souverain, qui en doit être aussi jaloux que le mari l'est de l'honneur de sa femme.

C'est par cette même raison que je me suis toujours opposée à ce que des Suédois s'engageassent dans des ordres de chevalerie étrangers; ma maxime était bien un peu rude, un peu vandale dans l'expression, mais elle était juste dans son sens:

« Mes moutons ne doivent pas être marqués d'une main étrangère. »

Le prince héréditaire prêta serment sur les articles imposés à son rapprochement du trône; les principaux étaient :

Que lui et les siens professeraient la plus parfaite obéissance pour la reine comme pour leur souveraine légitime ;

Qu'ils n'entreprendraient aucune affaire importante concernant l'administration qu'au su et suivant la volonté de la reine et du sénat, avec ordre et pouvoir de sa majesté ;

Que dans le cas de son avénement à la couronne il maintiendrait les quatre Ordres du royaume, et chaque sujet en particulier, dans leurs droits, priviléges et libertés.

Enfin cette importante année dans les fastes suédois, cette année 1650 qui intronisa une nouvelle dynastie dans le nord, fut terminée par mon couronnement. Cependant avant d'aborder cet épisode où la poésie de détail absorbe peut-être toute l'attention, comme c'est l'habitude là où règne le cérémonial, je ne dois pas quitter la proclamation du prince héréditaire sans relater une anecdote qui peint mer-

veilleusement les mœurs guerrières de mon peuple formé par le héros Gustave-Adolphe, de ces Suédois, les Romains du nord, pour qui le vrai sceptre était l'épée, et qui avec leurs inclinations militaires, leurs goûts des combats, eussent pu comme jadis prétendre à une domination lointaine, si la Baltique n'eût pas autour d'eux jeté une ceinture de tempêtes et de flots orageux.

Généralissime de Suède, le prince en se démettant de cette souveraineté de soldats pour s'asseoir sur les degrés du trône, fit ses adieux à ses compagnons, à ces vétérans cicatrisés par les volées de l'artillerie ou le tranchant des sabres catholiques, dans un banquet parfumé de leurs anciens lauriers. Tous les généraux et hauts-officiers y parurent en simples soldats armés de toutes pièces; ils formèrent entre eux une compagnie et élurent leurs officiers. Le prince Palatin fut fait capitaine, le feld-maréchal Wrangel, caporal, et les autres généraux ne furent que soldats.

D'après cette hiérarchie, le mousquet au bras, ils traversèrent les rues, arrivèrent au fort où était dressée la table de festin; ils défi-

lèrent autour de la table dans une grande salle en faisant la décharge de leurs armes à feu.

Les pièces de viande furent sabrées, à la lettre, car on n'eut pour couteau que le fer des combats; on alla boire sur des affûts de canon; l'on ne fit sauter le bouchon, on ne porta des toasts qu'à mesure que l'artillerie tonnait sous le choc de leurs verres.

Tout le faste que permettait la situation de la Suède fut déployé à la cérémonie de mon couronnement; la joie et les applaudissements étaient d'autant plus sincères que l'avenir de la patrie venait d'être consolidé, et que le présent brillait d'une paix conquise avec gloire. L'administration se trouvait sur le pied le plus durable. Nul souci ne détournait les esprits des pompes du couronnement.

Mes plus illustres généraux revenaient d'Allemagne; les États étaient rassemblés; l'élite des armées, celle des citoyens, tout était sous mes yeux; et le mois de juin étincelait pour cette cérémonie de ces rayons d'un soleil d'or ordinairement avare chez nous de ces pures et riches lumières. Il jetait alors sur notre horizon un réseau de pourpre qui semblait ceindre le

paysage de Stockholm plus animé que jamais, plus que jamais vivant de joie, d'harmonie et d'appareil.

Les ambassades affluaient de toutes parts : Ici les riches et brillants Français, tout fiers de la gloire précoce de leur Louis XIV, et dignes représentants des somptuosités royales du Louvre dans la métropole du septentrion. Là, les incivilisés Moscovites arrivés de leur Moscou aux dômes sanctifiés par les ans ; riches de fourrures, de l'apparat de ce luxe asiatique qui pénètre par échappées dans le nord, et va jeter ses anneaux d'or, ses brillants, ses perles méridionales sur les habits de peau de ces Tartares endurcis par les rigueurs hyémales. Plus loin les vifs et courageux Polonais, nos alliés, nos parents, les amis de nos armes, fiers sur de hardis coursiers, plus faits aux belles manières que leurs voisins les Roxolans et comme eux déployant le luxe des pelleteries hyperborées. Les Anglais, enfants des climats septentrionaux, reconnaissables de parenté à leur chevelure blonde, toute scandinave encore; et les Danois, autres membres de la grande famille de l'Europe-nord; et les Italiens basanés, hommes se

souvenant encore de leurs gloires éteintes, et chargés des traditions d'une civilisation romaine dont ils ont jeté les semences sur les générations actuelles. Les délégués de toute l'Europe enfin arrivaient à ma cour.

Tout étant préparé, je sortis de Stockholm pour aller à une demi-lieue, à Jacobstadt, maison de campagne du grand-connétable de La Gardie, afin de faire dans deux jours mon entrée en ma capitale.

Ce furent des fêtes, des réjouissances, des feux d'artifices, que ces deux jours de retraite. Toute la magnificence dont ce seigneur avait le goût fut déployée ici; il poussa la libéralité jusqu'à faire couler pendant ce temps-là quatre fontaines de vin d'Espagne et de France. Le peuple était admis à s'abreuver du blanc, du clairet, suivant ses goûts divers.

Au jour fixé, toute la noblesse, dans des équipages brillants, sortit de la ville; elle vint me recevoir. L'entrée dura de deux à cinq heures.

Un régiment de cavalerie bardé de cuirasses de fer et livrant aux vents des écharpes bleues qui jouaient avec les panaches, ouvrait la mar-

che; après venaient cinq compagnies des gardes; ils étaient habillés de leur grand uniforme de fête, jaune et noir.

Tous les plus beaux chevaux des écuries royales richement harnachés s'avançaient par pelotons, surmontés de jeunes pages dans le costume le plus brillant; les seigneurs de la cour avaient aussi envoyé leurs cavalcades et leurs pages; ceux du prince héréditaire ajoutaient particulièrement à cet éclat.

Six trompettes, un timbalier avec ses timbales d'argent, vinrent suivis de quinze chevaux de selle, avec autant d'écuyers habillés d'une belle livrée de velours bleu et jaune avec un passement d'argent. Tout cela appartenait à la maison du prince.

Douze trompettes de la maison royale, suivis de vingt-quatre officiers de la cour;

Vingt-quatre chevaux de mes écuries tout couverts de housses de velours noir enrichies de broderies d'or;

Mon premier écuyer avec vingt-quatre pages, suivis de vingt-quatre carrosses pleins des gentilshommes de la cour;

Six nouveaux trompettes suivis du maréchal

de la cour ; celui-ci était à la tête de la noblesse de Livonie ;

Mes deux secrétaires habillés en hérauts, ayant chacun un sceptre à la main, et suivis de six autres trompettes ;

La noblesse suédoise ;

Tous les sénateurs du royaume en costume bleu dans leurs carrosses découverts ;

Le prince Adolphe ;

Messieurs les ambassadeurs avec leurs suites ;

Le prince héréditaire ;

Le grand-écuyer, général Wachtmeister, marchant devant ma voiture ;

Mon carrosse était de velours noir tout couvert de broderies d'or. Quantité de pages de la chambre, hallebardiers, archers et valets de pied marchaient derrière et sur les côtés.

Toutes les dames de la cour suivaient dans leurs carrosses ;

Douze mulets richement harnachés et six chariots portant mon bagage de rechange.

Toute cette pompe était fermée par des compagnies du régiment des gardes, et par une cavalerie pesamment armée comme la première.

Toutes ces acclamations, je dois l'avouer, me remuaient le cœur; je ne m'attendais pas à éprouver ces sensations si fortes, si prolongées. J'aurais voulu, moi qui n'avais jamais versé de larmes, cacher celles qui débordaient de mes yeux. Insensée que j'étais! Je m'imputais à faiblesse ce qui n'était qu'un témoignage de notre nature humaine, comme celle du restant de nos sujets, quelque superbes que fussent ces entourages, ces éclats de magnificence.

Arrivée en mon palais, la tour du château donna un signal par une décharge de canons; toutes les forteresses du voisinage, tous les vaisseaux, y répondirent. Il semblait que le maître du tonnerre fût convié à cette fête et que le ciel s'abaissât avec tous ses foudres: il fut tiré près de deux mille coups de canon; pendant deux bonnes heures tout le cercle horizontal se perdit dans des tourbillons d'une fumée mugissante et traversée de langues de feu.

Pendant ce temps, le banquet avait réuni dans la résidence royale tous les dignitaires du royaume.

Mais au sujet de cette entrée, je ne dois pas

omettre avant de clore ce chapitre l'arc de triomphe que le sénat avait fait dresser à la porte de la ville. Jamais plus superbe arc de triomphe n'a frappé mes yeux dans mes lointains voyages. Bien qu'il ne fût que de bois, sa construction avait coûté seize mille écus.

Tout à l'entour on avait peint les batailles remportées en Allemagne, avec des emblèmes ingénieux, tels qu'un soleil levant avec cette devise : *Tot pulchra per unum ;* un lion tenant la foudre et surmonté de cette inscription : *Nos etiam Jovis arma decent;* un ceps de vigne chargé de fruits et expliqué par ces mots: *Juncti lætamur in uno.*

L'inscription de l'arc de triomphe trop longue pour être transcrite ici, comme l'on pense bien, était des plus flatteuses pour l'héroïne de la fête ; les hyperboles n'y manquaient pas.

Il était surmonté d'une forêt de drapeaux usés par les combats, ternis par la poussière, la vétusté, la plupart en lambeaux des déchirures de la guerre. Ce n'étaient pas, comme l'on pense bien, des fournitures de tapissier ; il nous avait fallu à Gustave-Adolphe, à Torstenson, bien

des victoires pour conquérir cet ornement. C'étaient les étendards pris dans les batailles d'Allemagne.

## CHAPITRE XV.

Mon enivrement. — Mon couronnement. — Ordre de la cérémonie. — Fêtes à Stockholm. — Le prince de Condé incarcéré à Paris par le cardinal de Mazarin. — Ma lettre à Louis XIV.

Rendez-moi, rendez-moi ces jours d'illusion de ma jeunesse, rendez-moi mes passions, mes tourments même, ma fougue, mes insatiables désirs. Il y a, je le sais, bien des maux, bien des nuits d'insomnie, dans tout cela; mais du moins l'existence est animée. Notre être du moins s'impressionne, se sent vivre. Sans les passions, sans leurs excès, quelle différence faire entre le tombeau et végéter?

Le calme de l'ame, nous dit la philosophie, l'impassibilité, voilà le bonheur. Trompeur stoïcisme! J'ai prêté l'oreille à ces maximes, mais je ne m'avisais pas que c'était par excès d'activité que je voulais tout sentir, tout voir, goûter de tout, même de cette philosophie qui songe à

nous duper, à nous préserver de tout écart en annulant les passions.

Radieuse de jeunesse, de pouvoir, d'avenir, avec quel enthousiasme je me précipitais dans ces fêtes! comme, avide de sensations, tourmentée d'immenses voluptés, haletante de toutes sortes de jouissances, pourvu qu'elles fussent fortes, je me complaisais à ces augustes cérémonies! La royauté jusqu'alors renfermée dans le palais, tout au plus aventurant ses pas dans le local du sénat, avait été pour moi tout intérieure; mais dans ces grands jours quelle extension elle prenait! comme elle devenait tout-à-coup extérieure, mêlée au peuple! J'étais en face de mes sujets, en relation avec tous les Suédois.

Ces foules, ces acclamations, ces *vivat*, tout cela c'était de l'ambroisie pour mon ame jeune encore. Nouvelle dans le sentier de la vie, il m'était délicieux d'y marcher sur des événements. Homme, je le sens, il m'eût fallu des fêtes et des batailles. Dans cette aimable alternative, bercée en sens contraires, j'eusse beaucoup senti; et les émotions que sont-elles, sinon la vie?

Ce qui me pesait, c'était la tyrannie du cérémonial. Oui, à ces frissons du sublime qui couraient par mon cœur, à ces augustes contentements pris dans les acclamations, succédait enfin la lassitude, puis l'ennui. Durant trois jours je fus à la merci de l'étiquette.

Que de députations je reçus! que de harangues! la Poméranie, la Livonie, les villes de Riga, de Stettin, de Stralsund, de Stockholm, me congratulèrent avec profusion de fleurs de rhétorique; puis les Ordres, puis les cours de justice, puis les députations de l'armée.

Le dimanche, jour de couronnement, arriva.

Les dignitaires étant assemblés en grand nombre dans les salles du château, on se mit en marche pour l'église en prenant par les rues les plus populeuses.

Hérauts, trompettes, maréchal de cour, gentilshommes de cour, du prince Palatin et des Sénateurs, maréchal avec la noblesse, pages, grands-maîtres, ce jour-là comme dans l'entrée tous figurèrent, moins les chevaux, qui furent exempts de corvée vu la sainteté du lieu.

Autour du trône et sur des tabourets dont le placement n'avait pas laissé que d'exercer la

science traditionnelle du grand-maître des cérémonies, se groupèrent le grand-trésorier portant la clef d'or, le chancelier avec la pomme d'or, Gustave Horn avec le sceptre maritime en remplacement du grand-amiral défunt, le grand-connétable, l'épée héréditaire à la main; mais, aveugle, il avait à ses côtés son fils Jacques de La Gardie qui le guidait comme un Bélisaire.

Sur un pliant très rapproché du trône, le prince palatin Charles-Gustave, habillé d'une longue robe d'hermine et tenant un chapeau fourré de même. Derrière moi, les princesses, comtesses, dames et demoiselles de cour.

L'archevêque et tous les représentants immédiats de la religion m'avaient reçue à la porte, l'archevêque tenant à la main le vase qui devait servir à l'onction sacrée. Ces bénédictions paternelles mêlées de vœux avaient quelque chose de cette solennité que dans la poésie biblique on prête à la voix de Jehovah: ajoutez à cela une pieuse harmonie qui se fit entendre comme descendant d'un invisible empyrée, et vous aurez quelque idée de la scène du mont Sinaï dépaysée en Suède.

Après un sermon de l'évêque de Strangnas commença la cérémonie du couronnement.

Le chancelier, un genou en terre, vint me lire le serment que font d'ordinaire nos rois; ce qui étant fait, l'archevêque prit le saint chrême, il m'en oignit le front et y mit la couronne. Alors éclatèrent les *vivat*. Après quoi les grands-officiers de la couronne s'approchèrent; ils me présentèrent l'épée, le sceptre, la pomme d'or, la clef, attributs d'un pouvoir qu'ils tiennent de moi.

Un héraut sortit du chœur criant au peuple :

« *La très puissante reine, Christine, est couronnée et personne autre.* »

Les généraux Konigsmarg, Wittemberg et autres soutinrent un dais sur ma tête. Le prince héréditaire se tint à mon côté, et quant aux sénateurs, ces vénérés personnages vinrent s'agenouiller devant moi pour prononcer le serment de fidélité, serment qui renfermait promesse d'obéir au prince dans le cas de décès de la reine.

Quatre chevaux blancs traînèrent le char de triomphe préparé pour moi et qui m'attendait à la porte du temple. Devant les chevaux mar-

chait le grand-trésorier jetant à pleines poignées des médailles d'or et d'argent à la multitude; et l'artillerie de tonner de nouveau.

Le restant de la journée se passa en festins. Assise seule à une table, le prince Palatin me servit d'échanson, le comte de Lewenhaupt d'écuyer tranchant.

Autour de cette table et à distance, les ambassadeurs de France, de Portugal, de Brandebourg et autres, avaient les leurs.

Plus bas et suivant la hiérarchie des dignités, les généraux, les sénateurs, les princes et princesses étaient assis, mangeant ou feignant de manger le rôt royal.

Trois jours de suite des festins splendides furent donnés aux officiers dans le palais, et en dehors à la multitude; tout le monde fut dans la joie. Mais au troisième jour, tous les États prêtèrent leur serment; et les comtes et barons, s'agenouillant à mes pieds, demandèrent et obtinrent la continuation de leurs fiefs.

Les jours suivants des fêtes nouvelles; le jeudi on courut la bague, où le prince fit de belles entrées, s'étant habillé en Romain, et se faisant suivre de plusieurs cavaliers en même costume.

Le Landgrawe Frédéric de Hesse fit aussi des merveilles; mais ce qui causa le plus d'étonnement, ce fut un beau char de triomphe qui parcourut de lui-même la carrière, sans qu'on pût deviner les ressorts qui le faisaient mouvoir. De même on vit passer une montagne de la hauteur d'une maison, et sur laquelle de jeunes filles de la plus charmante figure et d'une voix mélodieuse, dans le costume pittoresque des muses, chantèrent des hymnes laudatives sous la présidence de leur dieu Apollon.

Ajoutons *le compliment architectural* qui me fut fait par des reines amazones. Antiope, Penthésilée et Thalestris posèrent au milieu de la place les pierres de fondation d'une pyramide destinée à perpétuer le souvenir de mon couronnement.

Tandis que je me complaisais en gloire mondaine, mon héros à Paris était incarcéré : oui, ce Condé pour qui je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser, se vit un beau matin saluer dans son lit par des alguazils et conduit bellement et bonnement à Vincennes.

Quel audacieux jetait ainsi dans un donjon un guerrier chéri de la victoire? Un prêtre, le Ma-

zarin. C'était à la suite des troubles civils de la France, vraies discordes pour rire où les choses n'étaient pas toujours au grand sérieux, mais dépassaient ordinairement la démarcation de la plaisanterie.

Condé savait l'estime que j'avais pour lui, c'était tout ce qu'il avait compris à mes missives; mais cela lui suffisait pour croire que je m'intéresserais à une chose qui était de la compétence de toutes les têtes couronnées. J'étais alors l'arbitre du nord; un mot de ma part pouvait remettre le cardinal dans son devoir, et lui valoir des injonctions de remettre en liberté des princes du sang; car le prince de Conti et le duc de Longueville, frère et beau-frère de Condé, n'étaient pas moins embastillés que lui.

Voici la lettre du héros dont l'original se trouve aujourd'hui entre les mains de l'archevêque de Suède, Eric Benzelius.

MADAME (1).

N'était la difficulté que nous avons trouvée, messieurs le prince de Conti, le duc de Lon-

---

(1) Nous avons été obligé de changer un peu l'orthographe de cette lettre.

gueville et moi, de faire parvenir nos lettres à Votre Majesté, et ensuite l'interdiction qu'on nous a faite de nous voir, il y aurait long-temps, Madame, que nous aurions pris la liberté de la prier conjointement de remontrer tant à la reine, régente de France, à monsieur le duc d'Orléans, lieutenant civil, qu'au conseil d'état, que, pour l'intérêt du roi pendant sa minorité et notre détention, ils ne doivent pas souffrir que le cardinal Mazarin continue à disposer des meilleures charges de la couronne, gouvernements, places et finances de France, comme il le faisait pendant notre liberté; non plus que de laisser emprisonner ceux qui parleront dorénavant pour le bien de l'état, comme il l'a fait envers nous, pour notre opposition à ses mauvais desseins, qui sont très certainement de former pendant ladite minorité un parti puissant en France pour se mettre la couronne sur la tête; il veut détruire tous les princes de France, ce qui lui sera peut-être déjà très facile, étant maître non seulement de nous trois, mais aussi d'un bon nombre des meilleurs serviteurs du roi et des meilleures places du royaume.

« La plus grande partie des finances de France,

qui sont perdues depuis le règne du roi, il les a en sa possession et les distribue chaque jour pour s'acquérir les autres forteresses et personnages de France qui pourraient résister à son entreprise ; c'est pourquoi, Madame, comme cela est de toute importance pour la France, et que je sais que votre majesté est tout-à-fait portée pour elle, en outre aussi que nous n'avons jamais pu obtenir la grace de faire tenir aucune de nos lettres à ladite dame reine, au duc d'Orléans et au conseil d'état, pour leur donner avis et les prier de nous permettre de nous justifier, j'ai bien voulu faire moi seul cette démarche auprès de votre majesté.

« Quand nous leur aurions donné cet avis, ils n'en auraient pas fait grand état, d'autant qu'ils savent le sujet que nous avons d'être irrités contre ledit cardinal, puisqu'il est le seul auteur de notre détention ; aussi auraient-ils cru que le seul motif de nous venger de lui nous fesait parler, et non l'intérêt du roi.

« Le repos et la tranquillité de la France dépendent de votre majesté ; on s'armera de méfiance contre le cardinal au premier avis de votre part. Je vous en fais l'instante prière, en ayant

trouvé le moyen par ce mien gentilhomme porteur de la présente, lequel m'ayant promis de hasarder de revenir en France en habit déguisé pour nous faire savoir la résolution de votre majesté, pourra le faire facilement par le moyen d'un soldat de ce château qui nous a promis de nous la transmettre moyennant deux cents pistoles.

« Nous vous aurons l'obligation du maintien de la couronne de France dans la maison de Bourbon et de la conservation de beaucoup de sang français qui est sur le point d'être versé si par Votre Majesté il n'y était remédié.

« J'espère qu'elle fera cela, et qu'elle me pardonnera la témérité de tant espérer d'elle sans l'avoir servie, puisque la plus grande ambition que j'aie jamais eue est de faire connaître à votre majesté combien je lui suis,

« MADAME,

« Très humble et très obéissant serviteur.

« LOUIS DE BOURBON. »

Au château de Vincennes, le 26 mars mil six cent cinquante.

Je ne refusai pas ma médiation. Le Mazarin fut exilé auprès de l'électeur de Cologne au château de Briel. Voici ma lettre au roi de France.

« Monsieur mon frère. De tous les biens dont le ciel nous a comblés en donnant la paix à la chrétienté, il n'y en a point ni de plus précieux ni de plus considérable pour moi, que celui de m'avoir donné, par le moyen de cette paix, le droit de pouvoir aspirer à l'honneur de l'amitié de votre majesté.

« Je fais tant de cas de cette acquisition que je la préfère aux plus grandes conquêtes que les plus heureux conquérants aient jamais faites, demandant à votre majesté qu'elle me permette d'en tirer vanité.

« Maintenant j'espère que votre majesté achevera ce qu'elle a si glorieusement commencé, et ne permettra pas que des difficultés qui restent empêchent la gloire entière qui lui reviendra d'avoir assuré le repos de son empire.

« Je rechercherai toute occasion pour rendre à votre majesté des témoignages de ma reconnaissance, la priant de croire que c'est du

plus intime de mon cœur que je lui souhaite toute sorte de bonheur et félicité, désirant d'être reçue au nombre de ses amies, comme je suis entièrement,

Monsieur mon frère,

« Votre bonne sœur

« CHRISTINE. »

De Stokholm, ce 15 janvier 1651.

# CHAPITRE XVI.

Dégoût du trône. — Je veux abdiquer. — Ma déclaration au sénat. — Le sénat refuse. — Convocation des états-généraux. — Députation du sénat, harangue, pleurs d'Oxenstiern le grand-chancelier. — Je me rends et garde la couronne. — Ma correspondance avec Descartes. — Projets d'un règne littéraire. — Mort de Descartes à Stockholm. — Ma poésie d'ame ; je veux être la muse de mes poètes. — Saumaise, sa mort.

Me voici arrivée à l'une des époques les plus marquantes de ma vie.

Je m'étais remplie des enivrements de l'empire, des grandeurs, des pompes de la royauté ; le dégoût s'en était suivi, c'est l'ordinaire. On ne va pas à un excès sans retomber dans un autre tout contraire ; et avec cette ame ardente, éther si combustible dont le ciel m'avait composée, il ne m'était pas donné de connaître les milieux.

J'avais régné avec trop de volupté, je m'étais désaltérée à trop longs traits à cette coupe d'en-

chantements, d'illusions; mais j'en vins à la lie; et alors ce qui avait fait mes délices au point de les savourer jusqu'à extrême satiété, ce qui m'avait paru le comble des jouissances d'ici-bas, la félicité par excellence, me sembla la plus grande des misères. Régner encore! mais pourquoi? pour rester à la disposition de mes sujets, pour me consumer à faire leur bonheur, et pour employer ainsi mon existence à la félicité d'autrui? Vivons pour nous. N'est-ce pas le pire de tous les états que de se trouver responsable du bien-être de tant d'hommes? Quoi! le bonheur domestique, le bonheur du simple bourgeois qui ne voit que lui et sa famille dont il soit chargé de consolider, d'embellir l'existence, ne sera-t-il pas à notre portée? ne pourrons-nous y prétendre? et ne pourrons-nous faire un pas sans que notre conscience nous ordonne d'en peser la conséquence et de voir si aucun de nos sujets ne s'en trouve lésé? Vivre pour autrui! Quel esclavage magnifique! quel auguste asservissement! Non, la couronne est un fardeau, je ne puis plus la supporter, il faut que je m'en décharge.

Et d'ailleurs quelles compensations pour

nous? Des honneurs, des déférences! Je me suis plongée dans cet océan et je n'y ai trouvé qu'amertumes, que dégoût, que ce dégoût le plus insupportable de tous parce qu'il résulte de la satiété. Que reste-t-il des séductions qui ont si vivement captivé ma jeune imagination, qui ont rempli les jours de mon inexpérimentée adolescence? Des souvenirs, mais ces souvenirs me rappellent aussi que les peuples paient ces profusions, ces dépenses. Combien de pauvres dans leurs chaumières ont été dans l'obligation de contribuer à ces fêtes de la cour! c'était aux dépens de leurs misères que je m'abandonnais aux satisfactions de mon amour-propre! je buvais dans l'or les vins les plus généreux de la France, et je les privais du peu de cette vulgaire boisson que leur dénûment leur permettait.

Indépendamment de ces réflexions désespérantes dont je légitimais mes inclinations si contraires de celles du passé, il était encore de secrets motifs qui me portaient à l'abdication.

J'ai parlé de mon goût pour les beaux-arts, pour les sciences : il m'était pénible de me voir confinée dans la péninsule scandinave, de ne pouvoir me permettre les douceurs des voyages,

de ne pouvoir venir prendre racine parmi la civilisation. La France, l'Italie, étaient-elles donc des paradis inaccessibles pour moi? Portée naturellement au culte des beaux-arts, ces dieux du midi, je ne pouvais venir me ranger parmi ces religionnaires, ces croyans dans l'infaillibilité du goût.

Voilà que je me passionne, les difficultés accroissent mes désirs, l'impossibilité me désespère; il n'est qu'un moyen, je l'emploierai, je couperai cet inextricable nœud gordien.

Je communiquai mon dessein au grand-maréchal et au grand-chancelier, en leur enjoignant de faire savoir au prince héréditaire qu'il eût à se préparer à entrer en possession des droits que je lui avais concédés.

La réponse de Charles-Gustave fut pleine de soumission; mais il priait instamment, et je dirai, il priait avec sincérité les magistrats de solliciter la reine à conserver cette couronne qu'elle portait avec tant d'éclat et de bonheur pour ses sujets.

Il protesta (dans une des lettres qu'il m'adressa) qu'il demandait au ciel que je ne me lassasse pas du gouvernement; il m'assurait de

sa soumission à tous mes ordres comme sujet, sans désirer autre chose que le plaisir de me montrer ce sentiment tant qu'il plairait à Dieu de me conserver la vie.

Cela pouvait être flatteur, mais cela n'était pas capable de me faire changer de résolution.

Le 25 octobre 1651, en plein sénat, la déclaration de descendre du trône et de vivre dans la vie privée fut faite par moi.

« Après avoir mûrement réfléchi sur une affaire de cette importance, dis-je, je n'ai point trouvé de meilleur moyen de pourvoir à la sûreté de l'état et au repos des peuples qui souhaitent de voir assurer la succession au trône en voyant naître des héritiers légitimes, je n'ai pas trouvé, dis-je, de meilleur moyen que de placer dès à présent la couronne sur la tête de mon successeur.

« Fermement résolue à ne point me marier, je vais déclarer roi le prince héréditaire; il sera dans la nécessité de répondre à ce vœu des Suédois que je ne puis accomplir; et les enfants qui naîtront de lui tireront la nation de la crainte des maux qui accompagnent ordinairement les élections des rois. »

Les sénateurs déclarèrent nettement que Dieu leur avait donné une reine, et que, tant qu'il plairait au ciel de lui conserver la vie, ils ne reconnaîtraient point d'autre souverain. Mais voyant qu'ils faisaient de vains efforts pour me détourner de ma résolution, et qu'à toutes leurs représentations je répondais pas des allégations victorieuses, ils dirent nécessaire de convoquer les états-généraux pour le mois de février suivant. C'était dans leur sein qu'on pouvait dignement délibérer sur cette grande affaire.

En attendant que ne disait-on pas? Les mieux informés, ou qui se prétendaient tels, assuraient que, satisfaite d'avoir porté la réputation de la Suède à son apogée, je me précautionnais contre l'instabilité des choses humaines, en me démettant dans un temps où sa prospérité ne pouvait plus que décroître.

D'autres ajoutaient que ne sachant où me prendre pour porter plus haut ma gloire dans le gouvernement, je n'avais trouvé d'autre voie pour imposer encore au monde et l'édifier davantage, qu'une abdication, prodige inoui dans un âge encore peu avancé et accessible à toutes les séductions.

D'autres pestaient contre les anciens philosophes grecs qui n'en pouvaient mais, et dont on disait que je savourais les maximes, affectant de ravaler les grandeurs humaines à leur exemple.

En novembre, les sénateurs et notables de Stockholm firent une tentative pour me dissuader; Oxenstiern portait la parole.

Il me remercia premièrement au nom de la nation des soins que je m'étais donnés pour la prospérité d'un royaume alors le plus florissant de l'Europe. Il y avait impossibilité, m'assurait-il, qu'il pût se conserver dans le même état prospère, si j'en abandonnais le timon; que quant au prince royal sa résolution était prise de ne point prendre part à l'administration tant que la reine serait pleine de jours.

« La gloire, ajoutait-il, ne consiste pas tant dans son acquisition que dans sa conservation; il aurait bien plus été à souhaiter que votre administration eût été moins heureuse, que de vouloir quitter les rênes au moment où la Suède ne pouvait être considérée sans admiration et sans étonnement des autres peuples de la terre.

« Tous les officiers de votre royaume appré-

cient si bien la vérité que ma bouche exprime qu'ils sont persuadés que la ruine de l'État suivra immédiatement la retraite de votre majesté. Si vous ne vous laissez toucher par nos prières, la résolution en est prise, tous nous allons nous démettre de nos charges, tous tant grands que petits fonctionnaires, ne voulant pas que la postérité puisse nous reprocher une chose si préjudiciable. »

Le chancelier parla avec tant d'onction, avec tant de chaleur, sa voix était si émue lorsqu'il se prosterna à mes pieds, il les embrassa avec tant de désespoir, que les larmes coulèrent dans toute l'assemblée; moi-même, sans voix, suffoquée de sanglots, je ne me contraignis plus et me pris à pleurer.

Comment résister aux témoignages d'amour d'un si bon peuple? Quelles résolutions intimes auraient pu résister à de si pathétiques supplications? J'oubliai tous mes dégoûts; je me laissai gagner, je promis de retenir l'administration, mais à une condition, c'était qu'on ne me parlerait jamais de mariage; chacun répondit par des acclamations; tous les assistants y souscrivirent; Charles-Gustave lui-même joignit ses

transports de joie à ceux des autres; il priait Dieu que je lui survécusse, disant que tant que je vivrais il n'accepterait pas le diadème.

Sur ces entrefaites arriva l'anniversaire de ma naissance, le 18 décembre. Il y eut gala à la cour, courses, jeux de bague, ballets, combats à la barrière. La jeune noblesse, qui affectionnait ces exercices, s'y distingua à l'envi.

Mais c'était dans les ballets que moi, la philosophe Christine, moi nourrie aux doctrines des sages de la Grèce, je me distinguais à mon tour. Souvent on me peignit dans cette attitude où je déployais beaucoup de graces; le portrait que l'on envoya de moi au cardinal Mazarin n'était pas autre chose. Cerisante, mon ambassadeur à Paris, accompagna cet envoi d'une ode commençant par ce vers:

Trahit sequentes post vestigia gratias.

Ainsi donc, il y avait toujours de la femme en moi, malgré cette virilité d'imagination, et cette philosophie altière, car je mettais assez d'importance à ces ballets! J'en juge encore d'après ce billet que j'écrivis à mon cousin Jean-Adolphe, frère du prince héréditaire:

«Monsieur mon cousin, étant obligée de partir pour me rendre au plus tôt chez votre frère, pour lui parler de quelque affaire que je n'ose commettre à aucun autre, je vous prie d'avoir soin, pendant mon absence, que le ballet soit dansé et appris le plus tôt qu'il sera possible. Je reviendrai lundi, s'il plaît à Dieu; en attendant je vous prie de prendre garde à ceux qui dansent, afin que je trouve toutes choses prêtes à mon arrivée; je vous dis adieu par ces lignes, vous priant de croire que je suis,

« Monsieur mon cher cousin,

« Votre très affectionnée cousine et amie,

« CHRISTINE. »

Et l'on vantait mon stoïcisme!.... je cherchai ensuite à oublier le poids du diadème dans la conversation des savants, particulièrement dans la lecture de Tacite.

Ne pouvant me déplacer et venir prendre rang dans la république des lettres dont Paris commençait alors à être la capitale, je me mis plus particulièrement en correspondance avec les doctes, les érudits; citoyenne cosmopolite,

tous ils avaient droit à mes égards, à mes bienfaits.

Descartes bouleversait alors toutes les idées pour les reconstruire sur un plan plus sage. Il n'était bruit que de son système. Je souhaitai le connaître, l'entretenir. Je lui avais déjà soumis des questions que je ne pouvais résoudre. Je crus que ma cour serait moins déserte pour moi avec un pareil homme dont l'intelligence contenait l'univers, vrai microscome à puiser des connaissances. Je l'invitai à venir à Stockholm; il allégua d'abord des difficultés, c'est l'ordinaire des savants; ils sont avares d'eux-mêmes; mais ils ont aussi leur faible, ils sont hommes et les plus faibles des hommes du côté de la louange. Une lettre fortement saturée de ce philtre magique le décida à venir. Voici sa réponse :

« Madame,

« S'il arrivait qu'une lettre me fût envoyée du ciel et que je la visse descendre des nues, je ne serais pas capable de la recevoir avec plus de respect et de vénération que je n'ai reçu celle qu'il a plu à votre majesté de m'écrire.

« Mais je me reconnais si peu digne des remercîments qu'elle contient, que je ne puis les accepter que comme une faveur et une grace dont je demeurerai tellement reconnaissant que je ne me saurai jamais dégager de ce sentiment de mon cœur.

« L'honneur que j'avais ci-devant reçu d'être interrogé de la part de votre majesté par M. Chanut, touchant le SOUVERAIN BIEN, ne m'avait que trop payé de la réponse que j'avais faite; et depuis, ayant appris par lui que cette lettre avait été favorablement reçue, cela m'avait si fort satisfait que je ne pouvais espérer ni souhaiter rien de plus pour si peu de chose, particulièrement d'une princesse que Dieu a mise en si haut lieu, qui est environnée de tant d'affaires si importantes dont elle prend soin elle-même. Vos moindres actions peuvent tant pour le bien général de toute la terre, que ceux qui aiment la vertu se doivent trouver heureux lorsqu'ils peuvent trouver l'occasion de vous rendre quelque service. Et parce que je fais particulièrement profession d'être de ce nombre, j'ose protester à votre majesté qu'elle ne saurait rien commander de si difficile que je ne sois

toujours prêt à l'exécuter, et que si j'étais né Suédois ou Finlandois, je ne pourrais être avec plus de zèle, ni plus parfaitement que je suis,

« De Votre Majesté,

« le dévoué serviteur,

« DESCARTES. »

Il arriva à Stockholm. Je le reçus fort gracieusement. Je pouvais enfin puiser à cette source vivante de sagesse et de science! Aussi je trouvais un grand divertissement dans sa conversation; je lui demandai en grace de venir m'entretenir tous les jours cinq heures dans ma bibliothèque. La capacité du philosophe ne se bornait pas à des systèmes philosophiques, dans les affaires politiques elle n'était pas moindre; aussi l'admis-je bientôt au conseil privé.

C'est lui qui avait, sur ma demande, dressé le plan d'une académie. Pleine d'ambitions généreuses, jalouse de faire prendre racine dans le Nord à ce laurier de Virgile qui fleurit au Pausilype, me berçant de l'espérance de jeter sur la Scandinavie ce réseau tissu de fleurs que la poésie aime à tresser, et dont elle lie les ima-

ginations à son char, j'allais dans cette académie placer les premiers fondements d'une littérature suédoise, et peut-être acclimater les muses auprès de moi, quand une fatalité me priva tout-à-coup de Descartes; la mort me le ravit, et avec son ame s'envolèrent toutes mes espérances poétiques. Livrée à ces aimables illusions, peut-être n'eussé-je jamais songé à délaisser ma patrie; adonnée, appliquée à cette culture de l'esprit, élevant, pour ainsi dire, la poésie dans ses nourrissons, j'eusse été la muse à invoquer; sous les traits de Christine, cette muse fabuleuse, cette divinité mythologique se fût réalisée, et représentée sous des traits royaux avec le diadême, elle eût pu donner un essor plus efficace aux inspirations. Que l'on ne s'y trompe pas; ceci est moins illusoire que l'on ne pourrait le penser. Le poète s'échauffe sous des regards encourageants comme l'auteur au bruit des applaudissements. Des regards de bienveillance, d'intérêt, d'une souveraine; des conseils, des critiques même, quand elles sont faites d'un tact connaisseur, sont puissamment électrisantes pour cet être composé d'ame, d'éther et d'ambroisie, pour cet être

tout flamme, tout idéalisme, tout enchantement, que l'on nomme poète. Qu'est-ce que cette fiction de l'invocation d'une des neuf sœurs? Cela pouvait être bon dans ces temps religieux de la mythologie homérique : Linus, Orphée, fortement croyants, comme il faut l'être pour obtenir comme eux une réputation victorieuse des siècles, purent se persuader de l'existence de cette déité mystérieuse propre à épancher la poésie dans l'ame ; mais ces temps de culte sincère ne sont plus ; il faudrait peut-être retremper cette fable dans de la réalité, la corporifier; alors les mêmes résultats arriveraient. Avec quelque gloire que j'avais acquise, en possession de cette supériorité que les Européens voulaient bien alors me concéder, oui, j'eusse apparu au poète, j'eusse échauffé son génie, j'eusse pris son cœur et je l'eusse lancé dans cette sphère de fantaisie, de poésie et de sublimité où l'on s'inspire, où l'on se dépouille du monde pour nager au sein d'un rêve. Hommes privilégiés, composés de fibres plus sensibles, d'une essence plus pure, aux poètes seuls il est donné de pénétrer dans ces régions; à eux seuls appartient d'en fixer l'enchantement dans

leurs vers, et de nous les donner encore empreints de ce baume éthéré pour nous faire goûter des joies ineffables.

Je me décourageai à la mort de Descartes. On voulait trop paraître savant à ma cour; lui seul aurait pu faire goûter cette fraîcheur d'idées qui captive puissamment les ames. Sa mort fit échouer mon entreprise.

Saumaise et Vossius ne pouvaient m'en tenir lieu. Leurs élucubrations étaient sans doute méritoires. Mais quoi! est-ce assez d'avoir sondé toutes les profondeurs du savoir si l'on n'a pas ce dégagement nécessaire pour produire? Excellents démonstrateurs des beautés antiques, ce sont de bons conservateurs de cabinets de médailles. Cependant je m'étais passionnée comme à mon ordinaire, c'est-à-dire vivement, pour Saumaise. J'avais été jusqu'à lui écrire que, s'il ne venait pas en Suède, j'irais le joindre en France.

Il vint; mais je ne trouvai pas satisfaction pleine et entière; il fut néanmoins logé dans mes royales demeures, et repartit de Stockholm chargé des témoignages de ma munificence et de mon amour pour les lettres.

Sa mort me fut sensible; j'écrivis à sa veuve:

« Si la mort de M. Saumaise est aujourd'hui un sujet de déplaisir pour tout ce qu'il y a de gens raisonnables au monde, et que de toutes parts on vous en console, jugez quelle doit être ma douleur de cette perte irréparable. Vous savez quelle est l'estime dont j'honorais son mérite, et vous êtes témoin des sentiments de tendresse que j'avais pour lui, sentiments aussi véritables que j'aurais pu les avoir pour un père.

« Imaginez-vous après cela quels ont dû être les mouvements de douleur que j'ai ressentis, et n'espérez pas que j'entreprenne de vous consoler. Votre douleur est juste, et vous devez employer le restant de vos jours à pleurer la perte, que dis-je! l'homicide que vous avez commis en brûlant ses écrits. Etes-vous assez ennemie de votre propre gloire et de celle du défunt, pour avoir pu profaner vos mains par ce sacrilége!

« Pardonnez, je vous prie, ce transport; je ne puis m'empêcher de vous reprocher cette perte, que je voudrais racheter par un trésor.

« Je me souviendrai pourtant toujours que vous êtes la veuve de ce même Saumaise que

j'honorai; je m'en souviendrai toujours et vous témoignerai à vous et à vos enfants l'estime que j'ai portée au défunt. Il ne tiendra qu'à vous de me faire savoir en quoi je pourrai vous favoriser; soyez certaine qu'il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction ; et pour ce qui est de votre fils, sachez que je prétends avoir part à son éducation, et que je veux, autant qu'il dépendra de moi, le rendre digne d'un aussi docte père.

« CHRISTINE. »

## CHAPITRE XVII.

Considérations sur la littérature de mon temps. — Bochart, Huet, Gassendi. — Lettres de Scarron, de Balzac, Scudéry. — Fatalité des réputations littéraires. — Causes de la suprématie de la littérature française. — Éléments de cette littérature. — Le juif Ben-Manasseh. — Je regrette de n'avoir pas tourné les littérateurs suédois vers la poésie runique. L'empereur d'Abyssinie.

Comme le fisc impoétique est la meilleure Hypocrène pour les faiseurs de vers, c'est une heureuse position que celle de l'empire pour qui affectionne les lettres ! En possession du plus efficace stimulant, de la richesse, on peut influer sur leur république d'une manière directe. En amour comme en poésie il n'y a rien comme la pluie de Danaé.

Il y a eu de très savants hommes dans mon temps ! S'il faut s'étonner d'une chose, c'est que la poésie qui est sortie d'une société si pleine d'érudition, ait été si frivole, si peu nourrie. Le

moyen âge enait d'expirer devant ces gerbes de clartés jaillies sous le coup de l'imprimerie; ce fut un grand remuement que celui occasioné par Guttemberg! le procédé typographique, on l'exerça et avec empressement sur les ouvrages des anciens; de là la remise en lumières de tous les doctes de l'antiquité; de là cette pédanterie qui fut si universelle qu'elle n'était pas moquable. Cicéron, Aristote, Tite-Live, se popularisèrent, et il faut que l'on en convienne, tous les souvenirs nationaux, tous les cultes poétiques autres que ceux de la Grèce, toutes les traditions locales, même les littératures grossièrement ébauchées mais indigènes des nations du moyen âge, on les abandonna.

De ce grand mouvement de l'intelligence dans le quinzième siècle, il restait quelque chose de mon vivant. De très érudits écrivains, patients, laborieux, consumés d'un amour de travail infatigable parce qu'il se retrempait dans un fanatisme littéraire, occupaient la scène à très petit bruit. J'allai en chercher plusieurs; je les accablais de mes dons. N'étais-je pas une érudite, moi aussi? Ne passais-je pas mes jours sur Tacite, sur Hérodote? A ce titre je devais des

secours à ceux qu'une certaine confraternité unissait à mes goûts.

Cependant j'aurais voulu un peu plus de dégagement dans les esprits. La littérature française commençait à poindre : je l'aimais; néanmoins il y avait quelque chose qui me déplaisait ; c'était une frivolité, une vue superficielle! cette littérature suffisait-elle à quiconque avait de la profondeur ?

Entre ces deux extrêmes il était un milieu; les écrivains qui se trouvaient dans ce milieu, c'est-à-dire qui, avec une solide instruction, ne se cramponnaient pas aux idées scholastiques, qui se montraient accessibles aux nouvelles pensées, qui avaient quelque miséricorde pour ce qui était né en dehors de l'école; ceux-là étaient les miens.

Bochart, Huet, Mézerai, voilà mes écrivains. Les deux premiers vinrent former avec Vossius un triumvirat.

Bochart n'était pas tellement Helléniste qu'il négligeât les branches de littérature étrangère. Il feuilletait les manuscrits arabes ; il m'apportait de ces landes incultes des fruits savoureux d'étrangeté, et par là plus attrayants. *Phaleg* et

*Canaam* attestaient cette érudition inconcevable que ses ennemis même se trouvaient dans l'obligation de reconnaître en lui. Son imagination se complaisait en Orient; et de vrai, il a plus vécu en esprit dans l'Arabie et la Terre-Sainte qu'à Stockholm; aussi revenu de ces pays lointains, arrivé dans la conversation, on le trouvait tout parfumé des aromates de l'Hejaz et d'Hadramant; il lui est souvent passé par la tête de drôles d'assimilations! ainsi dans un sonnet au petit lever me traitait-il de reine de Saba.

Huet, depuis évêque d'Avranches, vint faire une tournée à Stockholm. Ses ouvrages déposent de sa science. Je ne pus attirer Mézerai, mais je lui fis parvenir des cadeaux de florins; presque toujours ma correspondance avec ces beaux génies, que je me gardais de confondre avec les beaux-esprits, leur devenait productive.

Gassendi jetait alors d'immenses lumières sur l'astronomie. Cette science a trop de grandeur pour que moi, qui m'enthousiasmais pour les spéculations scientifiques en raison de leurs difficultés, je n'eusse pas fixé mon attention sur son promoteur. Je courus à ma plume.

Voici ma lettre à Gassendi, toute parfumée d'encens, oui, d'encens; il vous en faut, dieux d'ici-bas, grands écrivains.

« Monsieur,

« Vous êtes si généralement honoré et estimé de ce qui se trouve de personnes raisonnables dans le monde, et l'on parle de vous avec tant de vénération, que l'on ne peut sans se faire tort vous estimer médiocrement.

« Ne vous étonnez donc pas s'il se trouve au bout du monde une personne qui se soit intéressée à vous estimer infiniment, et ne trouvez pas étrange qu'elle ait suborné vos propres amis pour vous faire connaître qu'elle ne s'éloigne pas de tout le genre humain, lorsqu'il est question de donner à votre mérite une estime non commune. Je reste infiniment obligée à celui qui vous a fait connaître une partie des sentiments d'estime que j'ai pour vous, et je le suis d'autant plus, puisque ce bon office est un surcroît des autres services qu'il m'a rendus.

« Je vous prie de me donner la satisfaction de la durée de notre commerce; et puisqu'il ne m'est pas permis d'espérer le bien de pouvoir

en présence vous protester de mon estime et de ma bienveillance, permettez au moins que mes lettres vous donnent l'assurance des sentiments avantageux que je conserverai toute ma vie pour vous. Souffrez que mes lettres interrompent quelquefois vos méditations ; je vous consulterai comme l'oracle de la vérité pour m'éclaircir de mes doutes, et si vous voulez prendre la peine d'instruire mon ignorance, vous augmenterez le nombre des personnes qui savent vous estimer dignement.

« Croyez que je ne serai jamais ingrate envers vous, et que je veux cultiver avec soin l'estime et la bienveillance d'un si grand homme.

« CHRISTINE. »

Si des hauteurs de la science je descends dans les riantes vallées de la poésie, je rencontre toutes les célébrités du Parnasse d'alors dans le recueil de mes lettres.

Ce pauvre Scarron ! Il me déridait parfois des soucis du diadême par ses saillies de corps et d'esprit ; ce jovial infortuné m'adressait la plupart de ses ouvrages, ce qui le fit participer

à mes libéralités. Voici une de ses quittances.

« Au siècle d'Auguste on payait en vers et en prose le tribut au patron des beaux-esprits, défunt Mécénas, qui a été un fort galant homme. Quelque bruit cependant que son nom ait fait, il n'a sur votre majesté que l'avantage de la primauté, et je gagerais le peu de bien que j'ai sur le Parnasse, que votre majesté lui aurait ôté toute sa pratique, et l'aurait fait enrager comme votre père, le grand Gustave, aurait fait enrager son maître Auguste, s'ils avaient eu à disputer ensemble l'empire de l'univers. »

Parmi plusieurs lettres de Mme de La Suze, de Bensérade, de Segrais, de Herbelot et autres, j'en retrouve une qu'à la profusion des paillettes d'esprit dont elle est brillantée, je reconnais pour être de Balzac sans courir à la signature. Je lui avais envoyé, je crois, une chaîne en or; il m'adressa des vers latins (1), ajoutant galamment ce post-scriptum :

(1) Les voici :

Fabricium hic et Scipiadem, Christina videbis
Maxima, sed magno corda minore patre :
Gustavus tibi namque pater ; non Julia tantum,
Non habuit natum Jupiter ipse parem.

« Sachant, Madame, que vous n'êtes pas moins intelligente que vous êtes libérale, je tire encore plus de gloire de votre jugement que de votre don. . . . Puisque j'ai été loué de la bouche de Christine, je n'envie ni à Claudien sa statue, ni à Pétrarque son couronnement.

« Je prie Dieu de tout mon cœur de la conserver pour la félicité de son peuple, pour l'honneur de son siècle et l'exemple des autres princes. »

Scudéry me dédia son Alaric.

« La grandeur de votre ame et celle de votre esprit, me mandait-il dans sa dédicace, mettent autant votre majesté au-dessus des reines, que les reines sont au-dessus des autres dames.

« Je suis obligé d'avouer que le Nord a maintenant sa Minerve dans Stockholm, comme il y eut autrefois une Diane dans Tauris; que l'esprit et la vertu n'ont point de climat affecté, et qu'ils sont aussi bien à Stockholm et à Upsal, que dans Rome et dans Athènes; car, madame, ce que vous écrivez en notre langue nous fait tomber la plume de la main, et les belles-lettres que j'ai vues de votre majesté sont l'objet de

l'admiration de tous les beaux-esprits, et peut-être aussi de leur envie.

« En effet, peu s'en faut, madame, que, comme Philippe de Macédoine qui demandait à son fils Alexandre s'il n'avait point de honte de savoir si bien jouer de la lyre et si bien chanter, je demande à mon tour à votre majesté à quoi elle songe de savoir si bien écrire. »

Scudéry est l'un de ceux qui, avec plus de génie, auraient pu donner une toute autre direction à la science littéraire. Mais ils ont été tous malheureux ceux qui ont voulu s'essayer sur des sujets modernes. Est-ce qu'Alaric avec ses Goths, la Pucelle d'Orléans avec ses chevaliers, ne pourraient pas tout aussi poétiquement batailler en vers que le pieux Énée et le bouillant Achille? Je ne sais si jamais la poésie française se relevera de cet échec. Les Grecs et les Romains ont vaincu de nouveau.

Mes bienfaits ne s'étendirent pas seulement sur les savants français, mais encore sur Ferrario en Italie, Jacob Usser en Irlande, Cooper, peintre anglais, Heinsius en Allemagne, Bodock en Hollande, Herman Conring, l'homme le plus savant des corps allemands, et une foule d'autres.

Que sert aujourd'hui de les citer? la littérature française brilla sur eux d'un si grand éclat peu de temps après qu'ils en furent éclipsés, et bien injustement; car, si la science profonde, si l'érudition, les connaissances enfin, ont droit à l'estime de la postérité, pourquoi tout cela a-t-il été mis en oubli avec le nom des savants dont j'appréciai le mérite, tandis que des versificateurs, qui bien souvent n'avaient d'autre titre à l'admiration que le chétif talent de rimer, ont acquis un nom immortel?

Chose surprenante, que les effets du hasard dans les réputations littéraires! Tel n'a dû la sienne qu'à une heureuse rencontre.... de s'être trouvé, par exemple, dans les pléiades qui environnaient Louis XIV. Dès le moment où ce roi fit effet, l'attention européenne fut tout acquise à lui et à son entourage; ailleurs le mérite resta ignoré, inconnu; bien plus, des célébrités même commencées, interrompues à moitié course par ce détournement des regards, rentrèrent dans le néant.

Que d'aiglons dont je reçus les hommages en tous mètres, en toutes langues, et dont j'étais capable d'apprécier la verve, graces à ma poly-

glotte, sont perdus pour la postérité! Leurs noms, effacés du code de vie, ont fait place à ceux d'insignifiants versificateurs qui eurent le bonheur de se trouver sous l'auréole du grand roi français!

Cependant, il faut que j'en convienne, il ne faut pas attribuer ce monopole des illustrations au seul effet de l'emplacement; n'oublions pas une circonstance, fortuite encore, mais très préjudiciable à mes pensionnaires éparpillés çà et là. Le latin, langue dans laquelle ils écrivaient, s'en allait, tout caduc; car les langues vieillissent et meurent tout comme les individus. La langue française commençait sa carrière; belle de jeunesse, d'éclat, quoique pauvre d'euphonie, mais féconde déjà en chefs-d'œuvre, elle se présentait alors avec cet avantage incalculable de la nouveauté. De nouvelles idées s'épandaient; de nouvelles connaissances formant l'individualité intellectuelle de l'état moderne gagnaient de toutes parts; vienne une langue vivante, usuelle, pour aider à cette circulation; le français se trouva heureusement là. Nulle autre mieux que le français n'était appelée à cette suprématie. Tous les idiomes du

nord et du midi lui ont fourni leur contingent. Que dire aussi de la situation géographique du peuple qui le parlait ? Voyez-le donnant une main à l'Espagne et l'autre à l'Italie : leurs langues, filles de la latine, s'étaient dès le moyen âge identifiées à cette langue d'Or, parlée dans toute la moitié méridionale du royaume de Louis XIV.

Enfant des nations hyperborées, le Français n'avait pas tout-à-fait oublié son origine ; et sa langue avait des rapports intimes, surtout dans ses constructions, avec l'allemand et l'anglais.

Et que sont les langues sinon le véhicule des idées? Ainsi, nations du nord comme nations du midi, tout pouvait retrouver des titres de parenté dans le français; c'est ce dont on fut surpris; on se vit moins dépaysé qu'on ne l'aurait pu espérer, dans les livres venus de France; autre élément de grand succès. De là leur adoption universelle; de là la naturalisation subite, spontanée, de la littérature de Louis XIV en Hollande, en Angleterre, en Allemagne. Fières des hautes productions du Tasse, de l'Arioste, de celles de Lope de Vega, d'Herrera, de Gar-

cilaso, de Cervantes, l'Italie et l'Espagne auraient voulu se raidir contre cette souveraineté dans laquelle marchaient les lettres françaises; mais qui peut résister à l'entraînement des choses? On arrêtera des armées, on ne peut arrêter les idées. Les Pyrénées, les Alpes, les forteresses, les fleuves, les cordons de troupes, sont jusqu'à un certain point des obstacles pour les conquêtes en armes; et tout cela est inutile, impuissant, contre l'envahissement des idées. L'à-propos était trop heureux pour la France; aussi rien ne put contre sa littérature. Et moi-même sur mon trône défendu par la barrière cérulée de la Baltique, moi-même dans ma presqu'île scandinave, ne fus-je pas l'une de ses premières acolytes sans le savoir? N'allai-je pas comme traînée en triomphe dans cette nouvelle Rome des conquêtes littéraires? ne fus-je pas conduite par une attraction ineffable dans Paris, sans songer que j'ornais l'ovation de ces consuls victorieux par les lettres?

Force harangues, force panégyriques, sonnets, poèmes en mon honneur, me vinrent de tous les points de l'Europe! Je me rappelle un André Marwell, secrétaire de Cromwell, qui

composa un poëme en hexamètres latins, dont j'étais la Clorinde; je n'ai pas oublié non plus Manasseh-Ben-Israël, Hébreu de Cordoue; il m'adressa un poëme espagnol, et un sonnet en langue judaïque. Ce sonnet, qui se rattachait à mon couronnement, jouait sur deux mots hébreux qui signifient *arc* et *plume*, choses, disait-il, qui ne pouvaient mieux entrer que dans les emblèmes de ma divinité, à cause de mes victoires passées en Allemagne et des illustrations à moi acquises par le savoir. Homme j'aurais été le Messie de cet excellent Israélite.

Je lui permis de me dédier un grand ouvrage qu'il composait ayant pour titre *consiliädor*; c'était, au dire de Vossius, de Huet et de Barlœus, un savant homme que ce rabbin; je déguisai mes libéralités sous un ingénieux prétexte; je le chargeai de me faire un choix des meilleurs ouvrages hébreux pour ma bibliothèque, et, en les lui payant avec munificence royale, il y eut moyen de le tirer d'une situation peu aisée.

Mes sujets, pour peu qu'ils fussent doués de quelque supériorité d'intelligence, se trouvaient comblés de mes dons. Mais, quel inconvénient

que notre position vers le pôle, et l'impulsion toujours victorieuse concedée par les circonstances aux choses françaises ! J'eus des savants indigènes, mais une fatalité pesait sur notre littérature; peut-être en fait de poésie aurions-nous dû nous tourner au défrichement de la littérature runique. Mais comment songer aux Skaldes sous la double influence des études classiques, et de la préoccupation répandue dans les esprits par ces lettres françaises pleines de vie, de considération ? Nous pouvions nous faire une poésie nationale, toute hyperboréenne, toute scandinave, à notre usage, circonscrite par la mer Baltique; c'était de continuer celle de nos anciens temps.

Mais j'omets de citer le troisième inconvénient, le plus populaire de tous, la religion. Je ne sais s'il eût été facile de ressusciter la poésie suédoise sans sa mythologie; et mes sujets étaient-ils assez avancés pour jouir des Sagas renouvelées des Goths sans se scandaliser des dogmes d'Odin? Ou plutôt sans croyance intime peut-il exister une vraie poésie? Il est vrai que celle d'Homère est tout aussi étrangère que l'Odinisme aux idées en circulation; mais c'est peut-être ce qui perdra ou du

moins arrêtera l'immortalité de tous les poètes modernes et mythologiques.

Et, quant à la philosophie, je vis trop quelle barrière la religion soulevait devant ses spéculations. La plupart des professeurs de mes universités étaient prêtres ! Il fallait lever l'obstacle: je voulusqu'aucun théologien ou prêtre ne pût professer dans les facultés de philosophie; qu'aucun professeur laïque ne se fît ordonner dans la prêtrise durant le cours de son professorat. Voici ma circulaire :

« Christine, par la grace de Dieu, etc. (1); notre faveur, bonne volonté et bienveillance; etc. Ayant appris, M. le Pro-chancelier, recteur et professeur, qu'il y a quelque confusion dans l'instruction de la jeunesse, en ce qu'il y a eu parmi les professeurs de la faculté de philosophie des personnes qui ont pris l'ordre de la prêtrise, nous avons trouvé bon, et résolu que ci-après ces charges soient exercées par des laïques ou personnes revêtues d'emplois civils, de sorte qu'à l'avenir nul théologien ou prêtre n'y sera plus admis.

---

(1) Christina med guds nade, etc.

« Nous vous notifions par cette notre ordonnance gracieuse que c'est notre bon plaisir, lequel nous voulons qu'il vous serve de règles. En vous ordonnant de vous régler là-dessus, nous vous recommandons à la protection divine.

« Donné à Stockholm ce 5 novembre de l'an 1651.

« CHRISTINE. »

Mes relations commencèrent en ce temps-là avec un prince; lequel? Je le donne en cent.... avec un prince situé sous l'équateur. C'était quelque chose d'inoui dans le monde que cette correspondance qui traversait tous les parallèles de l'hémisphère nord, que ces lettres de Christine reine sous le pôle, à Basilides, empereur d'Abyssinie, et ces réponses de sa majesté Maure à se majesté Scandinave. Je dois dire ce qui y donna naissance, et pourquoi nous commençâmes une conversation à travers tant d'idiomes, de mers et de solitudes.

## CHAPITRE XVIII.

Lettre que j'écris à l'empereur d'Abyssinie. — Débauches d'un rejeton de la dynastie abyssinienne à Paris avec la femme d'un conseiller; procès qui s'ensuivit. — J'envoie une lettre plaisante à Benserade. — Le jésuite Jean Casimir, roi de Pologne. — Intrigue. — Ambassade de Cromwell à Stockholm. — Il veut me sonder sur ses idées de protectorat. — Je me laisse gagner par son ascendant. — Lettre à Charles II.

M. Ludolf, revenant d'Abyssinie, remplissait Stockholm du bruit des curiosités de son voyage.

Je le fis appeler; les connaissances qu'il me procura sur les mœurs, la religion, la langue et l'origine des Abyssiniens, me suggérèrent l'idée d'une si étrange correspondance. Un nommé Akalaxtus, sujet de l'empereur d'Éthiopie, se trouvait alors chez nous, et allait se mettre en route pour ses lares paternels. Ce fut lui qui fut chargé de ma missive à mon Sérénissime frère, l'empereur noir.

« Nous, Christine, par la grace de Dieu, etc., au Sérénissime et très-haut et puissant (1) prince, notre très cher cousin et ami, par la même grace de Dieu, empereur des Éthiopiens, salut et heureux succès.

« Sérénissime prince, votre sujet Akalaxtus s'en retournant vers votre sérénité, nous profitons d'autant plus volontiers de cette occasion de la saluer par la présente lettre, que votre sérénité est l'unique prince chrétien de ces régions, et par là même se trouve être plus digne de l'estime de ceux qui professent la même religion.

« Nous ne pouvons pas non plus nous empêcher de souhaiter à votre sérénité, à l'entrée de notre commerce de lettres, toutes sortes de prospérités, faisant de tout notre cœur des vœux que cette religion, qui s'est accrue jusqu'ici parmi tant d'ennemis du nom chrétien, puisse demeurer inébranlable et dans toute sa pureté, sous le règne de votre sérénité et sous celui de ses successeurs. C'est ce que nous désirons de

(1) Christina, Dei gratiâ, serenissimo ac potentissimo principi, consanguineo, etc,

tout notre cœur, et nous recommandons ledit Akalaxtus à la bienveillance de votre sérénité.

« CHRISTINE. »

Stockholm, ce 3 août 1653.

Cette sérénité, c'était Basilides, qui venait de rétablir les rites de la religion chrétienne, et de demander un métropolitain au patriarche d'Alexandrie en Égypte.

Les Abyssiniens, ne reconnaissant que les trois grands conciles œcuméniques de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse, se trouvaient différer peu des dogmes luthériens que nous professions. C'était déjà là un titre à l'intimité. Un autre qui m'attachait d'une manière involontaire, c'était la gynécratie, qui avait fleuri jadis dans cette contrée; oui, cette Candale dont il est parlé dans les actes des apôtres, c'était l'une de ces reines qui se succédèrent sur le trône d'Abyssinie, (1) et qui régirent l'empire à la grande satisfaction de chacun.

---

(1) Christine se trompe; ce n'était pas dans l'Abyssinie, mais dans le pays de Meroé, appelé île à cause du fleuve du Nil et du Tacase qui le ceignent en grande partie, qu'a régné cette prétendue dynastie féminine.

Depuis, il y avait eu de grands troubles dans le pays, et à telles enseignes qu'en 1632 il vivait à Paris un rejeton de la famille détrônée, fils de l'empereur Jacob. Il s'y livra à des débauches, peut-être tolérées par les mœurs africaines, et permises au despotisme du lieu, mais qui en France l'amenèrent devant la justice. La femme d'un grave conseiller du parlement avait préféré à son conjoint l'héritier maure. Prise en flagrant délit, l'époux outragé dressa force paperasses, et, huissiers d'instrumenter, recors d'arriver, avocats de plaider; l'altesse Abyssinienne aurait eu bien des désagrements si la mort ne l'avait ôtée de ce monde, et délivrée des exploits, assignations et incriminations du conseiller. Zaga-Christ (c'était le nom du prince) mourut; on lui fit son épitaphe en deux plats vers :

Cy git le Roi d'Éthiopie;
C'est l'original ou la copie.

Tels étaient les passe-temps dont j'égayais ma vie. Retenue à la tête du gouvernement, il fallait d'une manière ou d'autre satisfaire à ces deux penchants dominants qui ont caractérisé mon

existence, l'amour des lettres et celle de la célébrité, qui en semble la conséquence, sans l'être toujours. Dans le premier, je voulus, mais vainement, fonder une littérature; je m'aperçus plus tard de la fatalité qui monopolisait alors cette espèce de gloire, au bénéfice des Français; dans le second, je fondais des institutions, je correspondais avec toutes les suprématies intellectuelles et politiques; mais Basilides ne me faisait pas oublier les poètes, rois de la pensée, et souvent, presque toujours, plus chers que nous à la postérité. Qui s'informe d'Alphonse de Ferrare? Qui ne s'informe pas du Tasse? N'est-ce pas même à la dédicace de la *Jérusalem délivrée* que la petite majesté Ferraraise est redevable de la connaissance de son nom aujourd'hui?

Pour vous, joli Benserade, dans mes moments de bonne humeur, vous étiez mon homme de prédilection!

« Louez-vous de votre bonne fortune, lui écrivais-je, qui vous empêche de venir en Suède. Un esprit aussi délicat que le vôtre s'y fût morfondu, et vous seriez retourné enrhumé spirituellement. On vous aimerait trop à Paris,

avec une barbe carrée, une robe de Lapon, et la chaussure de même, revenu du pays des frimas!

« Je m'imagine que cet équipage vous ferait triompher des vieilles. Non, je vous jure que vous n'avez rien à regretter. Qu'auriez-vous vu en Suède? Notre glace y est telle qu'elle serait chez vous, excepté qu'elle dure ici six mois de plus.

« Et notre été! quand il se met en fureur, il est si violent qu'il fait trembler les pauvres fleurs qui se mêlent de ressembler au jasmin.

« Un Benserade ayant l'esprit poli et galant, que peut-il souhaiter, étant dans la plus belle cour du monde, auprès d'un prince jeune qui donne de si hautes espérances de sa vertu à ceux qui sont intéressés à sa gloire? Après avoir eu l'honneur de l'approcher, que peut-il désirer?

« Continuez à vous immortaliser au divertissement de cet aimable prince, et donnez-vous de garde de mériter cet exil. Je voudrais pourtant que pour quelque crime vous pussiez mériter un semblable châtiment, afin que notre Suède pût avoir ce que la France a de plus galant et de plus spirituel. Vos vers y sont infi-

niment estimés, et la personne à qui vous les avez envoyés vous en est obligée.

« Continuez ce commerce, et faites-lui part des productions de votre esprit.

« CHRISTINE. »

La reine-mère tenait à me l'envoyer pour ambassadeur, disant (ce qui était fort galant de sa part): « que la présence de la plus brave et de la plus spirituelle des reines inspirerait à ce poète des choses dignes d'être conçues sous un ciel plus doux. Je ne sais quelle intrigue dérouta tout cela. Scarron plaisantait là-dessus, datant une épître à la comtesse de Fiesque, de

L'an que le sieur Benserade
N'alla pas à son ambassade.

Ainsi je remplissais les loisirs de l'heureuse paix dont nous jouissions! Des poèmes, des dédicaces, des académies, des correspondances littéraires, voilà les innocentes, les douces affaires que j'avais fait succéder aux fracas de la guerre, aux revues, aux siéges, aux exercices militaires, seuls amusements du règne précédent; mais la Suède n'en était pas moins res-

pectée, j'avais fait mes preuves, et tous ces princes qui convoitaient mon amitié se rappelaient assez les ébranlements de l'Allemagne sous les pas de mes généraux.

Cependant un Loyoliste fit un tour de son métier, qui faillit remettre en question les débats passés : Bienheureux Jean Casimir, de jésuite devenu cardinal, et de là roi de Pologne, graces à ma médiation, ce fut vous qui nous valûtes cette algarade.

Elle n'avait eu lieu cependant ( je parle de son intronisation ) que sous la condition de la cession de la fertile Livonie à la Suède, et de sa renonciation aux droits de sa famille, à ma couronne. Profondément pénétré des maximes de la compagnie de Jésus, Jean Casimir promit tout en perspective du bien immense de mon appui ; les assurances les plus positives furent données qu'à l'expiration de la trève, au congrès de Lubek, il ratifierait solennellement ses engagements verbaux.

Affermi dans la possession paisible de sa royauté, le saint homme perdit peu à peu la souvenance de ses promesses. Voici pourquoi :

Il avait couru le bruit de mon intention d'ab-

diquer; depuis, j'avais retenu les rênes, mais c'était par déférence; derechef, un philosophique dégoût des pompes souveraines était venu couver au fond de ma pensée. A ce nouveau bruit, voilà le tripot des jésuites qui se conseille, qui s'abouche; on revient sur les droits de la branche Jagellonique, comme la plus proche de la postérité mâle de Gustave Ier.

Ces droits, on devait bien le savoir, avaient été radicalement annulés par une foule de décrets qui excluaient à tout jamais la descendance de Sigismond, parce qu'il avait voulu introduire la religion catholique. Mais on politiquait, et l'on assurait qu'au moyen de ces prétentions Charles-Gustave serait amené à des embarras tels qu'il se sentirait heureux de faire l'abandon de la Livonie aux Polonais, et de s'arrondir dans sa péninsule, aimant mieux se dessaisir d'une partie que de risquer le tout dans les chances d'une guerre dans les formes.

Ce qui donnait aux Polonais une si haute opinion d'eux-mêmes, et les mettait sur un pied si belliqueux, c'était une victoire qu'ils venaient de remporter sur des hordes de Tartares alléchés vers le littoral de la Mer-Noire, de l'espoir

de piller les églises de Warsovie. Il y avait d'ailleurs l'Espagne, l'Empire et la Hollande, qui étaient enchantés, à l'idée de réveiller des levains de discorde dans le septentrion; aussi leurs cabinets instiguaient-ils la Pologne à refuser son adhésion au transport du diadème suédois sur la tête de mon cousin.

Le congrès de Lubek assemblé pour changer définitivement en paix notre trève, voilà que M. de Canaziles, envoyé de Pologne, commence le chant de sa palinodie, et à force de *mais* et de *si* il parvient à faire comprendre une protestation contre la translation en question. Je fis répondre que mon cousin Charles-Gustave n'avait que des droits des plus légitimes, ce qu'au reste il saurait bien prouver à la tête d'une trentaine de mille hommes. Cela s'est réalisé par la suite; mon héros mit la Pologne à deux doigts de sa perte en redéployant les étendards du *Lion du nord*, en sorte que le tripot des Loyolistes fut très heureux de solliciter la paix d'Oliva, et de l'obtenir par la large cession de la Livonie et de ses prétentions.

Le Danemarck remua aussi. Un grand dignitaire de Copenhague, ayant nom Corvitz Ulfeld,

avait eu le malheur de déplaire à son roi. Et un beau jour que je rentrais à Stockholm, un petit homme, bien dodu, à la figure rosée, se présente à moi, me saisit la main, la porte à sa bouche, et réclame la protection de la plus grande princesse du monde, dit-il, pour son mari. C'était la comtesse Ulfeld.

Sous cet accoutrement tout aussi insolite que celui du comte, le couple disgracié s'était évadé de la forteresse dans laquelle il était prisonnier. Quel était son crime? une prévention de malversations, à ce qu'il me dit.

Pouvait-on me demander vainement l'hospitalité? Il y avait d'ailleurs dans cette affaire beaucoup d'alliage de cette haine politique qui divisait alors la Cour et la noblesse Juthlandaises. Ulfeld produisait des quittances: elles attestaient sa non-culpabilité. Je le reçus auprès de moi, je lui confiai une direction, au lieu de consentir à l'extradition demandée par Christiern IV.

Cela fut sur le point de jeter l'étincelle d'une guerre: certe, je ne l'aurais pas évitée; quelle grande lâcheté que de conserver la paix à ce prix! Mais Pimentelli, qui alors me cajolait, s'interposa dans cette affaire.

La Hollande avait maille à partir avec l'Angleterre. Elle prit l'alarme; savez-vous pourquoi? Il venait d'arriver un ambassadeur de Cromwell chez moi; elle s'inquiétait d'autant plus, que je m'étais exprimée sévèrement sur son compte à l'occasion d'un marchand suédois incarcéré illégalement à Amsterdam, et en même temps j'avais mis l'embargo sur tous les navires hollandais dans les ports de Suède.

Mais c'était un but bien différent de toutes ces misères, qui amenait lord Withlock à Stockholm!

On avait jugé sévèrement parmi nous la conduite de Cromwell envers Charles Stuart. Il y avait assez de liberté, de républicanisme, dans notre sénat, pour que l'on trouvât bon que de temps en temps il y eût des levées de boucliers populaires contre les rois, pour leur montrer un pouvoir moins lent à punir leurs méfaits, que celui de l'être suprême, dont bien peu de potentats ont peur. Charles n'en avait pas bien usé envers ses sujets. Mais que la correction avait été loin! une horreur universelle éclata dans nos quatre ordres à la nouvelle de la décapitation.

Ce fut au travers de ce chorus d'imprécations contre les fanatiques et sanglans religionnaires anglais, que lord Withlock vint se jeter. Il eut d'abord à supporter un débordement de duretés; il tarda même plus de deux mois à demander sa présentation.

Cromwell prétextait me demander ma neutralité. Mais il avait une arrière-pensée bien plus importante! L'étiquette du sac cependant était plausible : les Français venaient d'armer en faveur de Charles II; ils jetaient des secours dans les landes de l'Écosse; j'avais été sollicitée de seconder la cause royale, et de détacher quelques-uns de mes vaisseaux du port de Gothembourg. Ma réponse, on devait la connaître à Londres. Ce n'était donc pas là le véritable motif; le voici :

Cromwell venait de casser le parlement; c'était le premier pas ostensible vers cette royauté qu'il convoitait après l'avoir traitée si affreusement. Il faisait sonder les cours, cherchant à s'absoudre de l'attentat par une perfidie. Il croyait se faire innocenter des souverains, en détruisant la république anglaise; voilà du moins à quoi il tendait, mais tacitement, mais avec mystère.

Une grande énergie, des talents supérieurs, une vue d'aigle dans les affaires, bien que l'on eût beaucoup à dire contre lui, recommandaient Cromwell. Moi-même je ne m'étais pas défendue dès le principe de quelque fascination, en fixant sur ce géant militaire, sur ce Briarée qui se levait de toute sa hauteur sur la Grande-Bretagne, des regards d'admiration. Il ensanglanta le drame. Mais l'insigne bonheur, cet enchaînement de prospérités qui marquèrent dans la suite tous ses pas, cette suprématie qu'il donna à l'Angleterre, effacèrent peu à peu, jusqu'à un certain point, la tache de sang qui souillait ses mains. On ne parvenait pas à de si grands résultats sans un génie transcendant. La défection de la cause royale commença par les rois protestants; par la suite les catholiques, même les parents de Charles Ier, Louis XIV, le neveu d'Henriette de France, épouse du roi décapité, portèrent au grand complet les alliances du protecteur sur le continent.

J'avoue que, lors de l'arrivée de lord Withlock, je regardais son Cromwell comme un bien grand insensé. La dispersion du parlement, cette autocratie souveraine, dont il était facile de de-

viner en lui l'affectation, tout cela me paraissait le comble de l'imprudence, au moment où les esprits étaient encore échauffés de velléités républicaines. Une conspiration s'ourdit dans l'ombre. Cromwell la déjoua; il poussa avec vigueur au succès; il réalisa un idéalisme gigantesque. Je l'ai dit, j'avais d'abord regardé en pitié les ouvertures du lord sur les projets de son maître, et ce pouvoir absolu qu'il nourrissait, et cet attiédissement de la contagion républicaine, et cette extinction de l'incendie redoutée de toutes les têtes couronnées. C'était là de la perfidie en pure perte à mes yeux, une hypocrisie peu méritoire.

Lord Withlock ne se désista pas; il prolongea son séjour; et à tout moment grandissait le colosse, et chaque jour le protecteur se drapait mieux du manteau souverain, faisant oublier des attentats par des grandeurs. Alors Withlock se présenta de nouveau devant moi.

Il déroula le magnifique plan conçu dans la tête de son maître. Coréligionnaires, il nous importait de nous assurer la prééminence dans le nord, d'en partager les richesses par le commerce, d'en obtenir la domination par

une alliance imposante. A l'aide d'un traité, nous nous trouvions, assurait-il, non seulement en mesure contre toutes les menées de la Pologne, de l'Empire, de l'Espagne, mais nous nous acquérions encore l'arbitrage de l'Europe, et de cette manière le protestantisme se trouvait impérissable.

Je ne chercherai pas à pallier l'empire que prirent sur moi ces idées jaillies de la tête profondément penseuse du protecteur; je n'alléguerai pas l'enchantement dans lequel cette utopie jeta Charles-Gustave, à qui j'allais remettre l'administration. Je ne vis plus alors sa conduite passée, j'oubliai le régicide, je me passionnai pour le grand homme, je consentis à tout, j'embrassai avec force ses projets, je me préparai à effectuer des vues aussi magnifiques. Ainsi me conquit le protecteur!

Mon adhésion fut signalée par une lettre à Charles II, qui me sollicitait par le chevalier de Balandin, lettre qui me peine aujourd'hui que l'influence de cette gloire si vivante, si animée alors de Cromwell, s'éloigne et perd de sa magie en s'affaiblissant; lettre que je transcrirai cependant, quoi qu'il m'en coûte.

« Monsieur mon frère,

« Le chevalier de Balandin m'a rendu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, et m'a proposé la commission dont vous l'avez chargé.

« Il a agi en tout en homme d'honneur, et a témoigné autant de fidélité et de zèle pour votre service que vous en pouviez souhaiter de lui. Je lui dois ce témoignage, afin que vous ne lui imputiez point le mauvais succès de sa négociation. C'est l'injure du temps qui rend vos maux incurables, et je m'estime malheureuse de n'être pas en état d'y pouvoir apporter quelque remède.

« Vous aurez sans doute la bonté de souffrir que vos amis aient soin de leurs intérêts lorsqu'ils se jugent inutiles aux vôtres. Je vous avoue avec regret que je le suis plus que personne, et que je ne puis consentir aux propositions que vous me faites, sans préjudicier au bien d'un État dont les intérêts me doivent être chers au-dessus de toute autre considération.

« Je souhaite que le temps, qui apporte des remèdes à tous les maux, finisse vos adversités,

et qu'il me fasse naître des occasions de les soulager, sans contrevenir aux obligations qui seules peuvent tout sur moi. Je suis

« Votre très affectionnée sœur,

« CHRISTINE. »

## CHAPITRE XIX.

Indices qui dévoilent mon projet. — Mes sentiments en déposant la couronne. — Jugement qu'on en porte. — Je communique ma résolution au sénat. — Nouvelles prières de ce corps et de toute la nation pour m'engager à rester sur le trône. — Ma résistance. — Mon abdication.

Je m'occupai alors avec empressement à faire embarquer ma bibliothèque et mes meubles les plus précieux. Cent ballots chargés de ces bagages partirent pour Gothembourg, où je me disposai à aller bientôt les rejoindre. En me voyant faire un choix de tous les objets qui m'appartenaient personnellement, on pensa bien que j'étais décidée à quitter ce palais qui ne m'appartenait qu'en passant, cette brillante hôtellerie, où, de siècle en siècle, des familles couronnées arrivent, se reposent et s'éloignent, au gré des révolutions.

Comme dans le même temps je créais plusieurs sénateurs, on crut que je voulais m'en-

tourer d'hommes dévoués, d'hommes que la reconnaissance empêcherait de s'opposer à mes demandes, de traverser mes desseins. Cependant je n'avais d'autre but en donnant ces places que de remettre dans son état primitif le sénat, autrefois composé de trente-huit ou quarante membres. Je vis toute la nation suédoise en rumeur au sujet de mon abdication. C'était comme des brouillards qui s'élèvent de la terre et obscurcissent l'horizon; mille bruits confus, parlages du peuple, couvraient de mensonges et de contes absurdes les véritables raisons qui me faisaient renoncer au gouvernement; mille avis divers jugeaient la résolution extraordinaire que j'allais accomplir : les uns n'y voyaient qu'un renoncement sublime, disant qu'en quittant la couronne de Suède j'étais digne de celle du monde entier; les autres prétendaient qu'en descendant du rang de souveraine je ne m'arrêterais pas dans ma chute, et que je tomberais bientôt jusqu'à celui des femmes les plus abaissées dans la société. Mais le véritable motif de mon abdication, le voici: mon rôle brillant était fini, je ne pouvais que le gâter en le prolongeant.

Mon règne était glorieux, j'avais réduit un ennemi puissant et formidable à toute l'Europe; je lui avais arraché des mains les fers dont il voulait enchaîner les princes de l'Allemagne, dont il eût chargé ensuite les autres nations, si les armes suédoises n'eussent fait raison de ses forces immenses. Non contente ensuite de soumettre à mes lois de paix un autre voisin redoutable, des provinces, des duchés, des îles (1), avaient été le fruit des victoires de mes généraux, et avaient agrandi la Suède sous mon règne. Bien plus, ces domaines étaient même devenus par leur position des boulevarts glorieux qui protégaient le cœur de mes états. Sous le rapport des arts et des sciences mon règne n'avait pas offert tout-à-fait de grands, de notables avantages à la Suède, mais il est rare que la science puisse fleurir dans un royaume quand la guerre le couvre de ses orages. Cependant, ma constante ardeur à récompenser les travaux du génie avait produit quelque effet; j'avais encouragé

---

(1) Les provinces de *Poméranie*, de *Hallande*, de *Jemtlande*, de *Herredale*, les duchés de *Brême* et de *Verden*, les îles d'*Oesel*, de *Gottland* ont été ajoutés à la Suède par les armées de Christine.

les savants à méditer au bruit du canon. Les soins par lesquels on prélude à l'accroissement, à la prospérité du commerce dans un état, n'avaient pas échappé à ma prévoyance. Bornées sous mes prédécesseurs à quelques misérables échanges, les spéculations commerciales de la Suède s'étendaient en 1654 non seulement dans les différents ports de l'Europe, mais encore dans l'Afrique et dans quelques contrées du nouveau monde. A l'intérieur, de bonnes lois et de sages réglements : ainsi j'avais donné quelque temps de repos et de bonheur à mon peuple.

Ne devais-je donc pas penser sans trop d'orgueil qu'aucune tache n'obscurcissait la gloire de mon règne ? Mais, pour le terminer dans tout son lustre, il fallait le finir. Instabilité des choses humaines !

De nouvelles guerres se préparaient ; elles étaient inévitables d'après la position menaçante des états voisins, d'après surtout l'humeur belliqueuse des habitants de ce pays, qui n'aurait pu se plier à la vie calme, laborieuse, d'une longue paix. Et ces armées qu'il fallait de nouveau soutenir sur pied, ces frais énormes qu'al-

laient nécessiter de longues campagnes ! les finances épuisées n'y pouvaient plus faire face. Aucune ressource pécuniaire autour de moi, à moins de reprendre aux nobles quelques-uns des domaines dont les rois mes prédécesseurs les avaient dotés ; mais il m'eût semblé trop dur de baisser la main sur la fortune de mes sujets, même pour subvenir à leurs propres besoins.

Mon abdication était donc pressée par une double nécessité. A l'impatience extrême que j'éprouvais de quitter le gouvernement, se joignait le désir non moins vif de connaître les douceurs d'une vie privée. Cette dignité qu'imprime toujours la couronne sur le front de celui qui a su noblement la porter, je la conservais, et j'allais jouir de la renommée que les êtres supérieurs achètent au prix du repos et du bonheur ; j'allais connaître ces solitaires loisirs, ce calme, cette douce oisiveté accordée à une vie obscure, à une condition plébéienne.

Et ces travaux de l'esprit, ces travaux auxquels je me livrais avec tant d'ardeur, je pourrais enfin leur donner toutes mes journées, toutes mes heures ! La poésie, me disais-je, l'é-

loquence, la philosophie, rempliront mes instants, qui s'envoleront enchaînés de fleurs; plus de comptes de finances, plus de tristes affaires diplomatiques, plus de ces négociations de glace pour l'imagination; mon cœur, mon ame, ma pensée sera pleine de ces nobles illusions que je me plairai à partager avec Homère, ou des vérités plus sublimes encore que Descartes m'a dévoilées. Quel chagrin pourrait obscurcir ma vie! Je n'aurai plus de liaisons qu'avec ces enfants harmonieux et ces penseurs nerveux de tous les temps et de tous les pays? Les livres, voilà l'essence des cerveaux humains, et savoir vivre et sympathiser avec eux, n'est-ce pas planer dans la sphère des intelligences, monde meilleur que le nôtre, que la rêverie nous dévoile. Ainsi je me promettais bonheur et quiétude; ainsi j'oubliais, dans mes projets pour l'avenir, que je croyais irrévocablement fixés, j'oubliais les passions qui pouvaient fondre sur mon ame.

Bientôt je fis part aux sénateurs assemblés de ma volonté absolue de remettre les rènes de l'État entre les mains de mon successeur, dont je saisis l'occasion de faire un éloge mérité; je

leur exprimai clairement que je ne venais pas demander des conseils, mais annoncer une détermination fixe, irrévocable.

J'appelai ensuite auprès de moi Charles-Gustave, afin de traiter avec ce prince des revenus que je désirais me réserver pour l'entretien de ma maison. Sans étendre bien loin mes prétentions, je voulais me conserver une fortune brillante, demandant la propriété des îles *d'Oelande*, de *Gothlande* et *d'Oesel*, *Wollin*, *Usedom*, la ville et le château de *Wolgats* avec quelques terres en *Poméranie*. J'étais peut-être assez riche en science et en philosophie pour pouvoir, en sortant de ma patrie, dire comme *Bias*: *J'emporte tous mes biens avec moi*. Mais à ces trésors intellectuels il n'est jamais mal de joindre quelques-unes de ces viles richesses de la terre que l'on ne dédaigne qu'en vers pastoraux. D'ailleurs je me sentais disposée à répandre des bienfaits. Changer en un instant et avec quelques paroles le sort d'un infortuné, n'est-ce point là une jouissance à flatter également le cœur et la fierté? Oui, les douceurs de la bienfaisance étaient le seul des attributs de la royauté qui ne fût pas de mon abdication.

La réunion des terres que je demandais produisait environ cent quarante mille riksdales de revenu. Après quelques discussions, on m'accorda ces domaines seulement à titre d'apanage; il fallut renoncer à en avoir l'entière possession. Je débutai dans ma carrière subalterne et philosophique par une résignation exemplaire. Le sénat députa deux fois auprès de moi pour me supplier de vouloir bien, jusqu'à la fin de mes jours, gouverner un peuple sur lequel j'avais régné plusieurs années avec tant de bonheur; mais, voyant que toutes les prières sur cet objet étaient inutiles, on prit le parti de convoquer les états à *Upsal*, pour y recevoir mon abdication.

Dans cette ville antique, non loin de la superbe cathédrale qui se montre à la place où *saint Auscher* a fait entendre pour la première fois les paroles de l'Évangile, un château, élevé sur une colline escarpée, est le lieu de la sépulture des rois, et celui qu'on choisit pour leur couronnement. J'allais mourir à la royauté, Charles-Gustave allait recevoir la couronne, nous devions donc nous y rendre tous deux. Le 2 mai 1654 les États y furent rassemblés.

Les différents corps, après avoir entendu de ma bouche que j'étais irrévocablement décidée à déposer le poids du gouvernement, crurent de leur devoir de faire de nouveaux efforts pour me retenir au rang suprême. Mais ces instances qui, trois années auparavant, étaient parvenues à me toucher, ne servaient plus alors qu'à m'irriter secrètement. Tout ce qui retardait l'accomplissement de mes projets me faisait souffrir, aussi dévorée d'impatience au moment de quitter la couronne qu'aucun ambitieux ne le fut jamais sur le point de l'obtenir!

Enfin on procéda à la cérémonie. Les actes par lesquels je me démettais de tous mes pouvoirs furent lus et signés. Les grands-officiers du royaume me revêtirent pour la dernière fois de l'habit des souverains; et, prenant le sceptre dans ma main droite, et le globe d'or dans la gauche, le Grand-Maréchal et le Grand-Trésorier portant devant moi l'épée et la clef d'or, je montai sur une estrade, élevée de trois pieds; là je m'assis sur mon trône d'argent. Mon Grand-Chambellan, mon capitaine des gardes, étaient derrière moi, le prince héréditaire à droite, mais hors de l'estrade.

Le dernier acte fut lu, par lequel j'abdiquais la couronne, et déliais les peuples du serment de fidélité. Ensuite je fis signe aux grands-officiers du royaume de s'approcher. C'était le comte de Brahé qui devait m'ôter la couronne et le manteau royal; mais, s'étant refusé à ce devoir pénible pour lui, je fus obligée de détacher moi-même de mon front l'attribut de la royauté, de le remettre entre ses mains; il porta la couronne sur une table préparée à gauche de l'estrade; alors me débarrassant moi-même, et sans aide, du manteau royal, je le tendis aux spectateurs les plus près de moi. Dans le même moment il fut partagé en mille morceaux; chacun voulait en conserver quelques fils, en mémoire de leur reine aimée et respectée.

Vêtue d'une simple robe de soie blanche, sans aucun signe de grandeur, je m'avançai sur le bord de l'estrade, là je prononçai un discours en m'adressant aux États.

La grandeur de ma position, la solennité du moment, les mouvements de mon cœur qui était attendri au-delà de toute expression des témoignages d'amour qu'on me prodiguait, tout cela m'inspira sans doute des paroles touchan-

tes; car autour de moi les yeux se remplirent de larmes, les lèvres murmurèrent des paroles d'admiration; et, lorsque j'eus cessé de parler, mille voix répétèrent de tous côtés: « Une reine à la fleur de l'âge, adorée de ses sujets, descendre ainsi volontairement et avec tant de constance du rang suprême, tandis que la mort seule peut obliger les autres souverains à s'en déposséder, et que l'abandon de leur pouvoir leur coûte plus que la mort même! »

Lorsque *Rosenhane* m'eut répondu au nom des États, je descendis du trône, et m'approchant de Charles-Gustave, je lui adressai un discours rapide, dont voici le sens :

« Vous allez monter sur un trône où se sont « assis les plus illustres souverains. Je ne rap« pelerai point ici leur vie glorieuse, parce « qu'elle est connue du monde entier, et parce « que leur éloge est mieux placé dans l'histoire « que dans la bouche de celle qui a l'honneur « de descendre de leur sang. Je me contenterai « de vous offrir leur exemple, quoique je sache « très bien que vous n'avez pas besoin de ce « guide, étant pourvu vous-même de toutes « les qualités qu'on peut désirer dans un grand

« prince. Je proteste hautement que c'est cette « seule considération qui m'a portée à vous dé- « signer pour mon successeur, et non les liens « de la parenté, qui ne doivent être d'aucun « prix lorsqu'il s'agit de l'intérêt de l'État. Je « vous laisse un royaume florissant, un sénat « rempli de ministres prudents et sages; pour « ce don que le ciel me permet de vous offrir, « je ne demande qu'une grace à votre recon- « naissance, c'est d'avoir soin de ma mère, et « de veiller avec une sollicitude paternelle sur « mes serviteurs les plus chers, sur tant de fi- « dèles sujets, dont le dévouement m'a soutenue « pendant toute ma carrière, qui ont gardé avec « tant de loyauté le serment de fidélité qu'ils « m'avaient fait, et dont je viens les remercier « et les décharger. »

Charles-Gustave me répondit avec grace et modestie; il s'adressa au sénat et aux différents corps de l'État; ils l'assurèrent de leur obéissance, de leur fidélité, par la bouche de leur interprète; puis, l'assemblée étant fermée, le prince me donna la main pour me conduire dans mon appartement, et la reine de Suède ne fut plus que *Christine*.

## CHAPITRE XX.

Je veux qu'on délivre tous les prisonniers des cachots de la Suède, en l'honneur du couronnement de mon cousin. — Médaille frappée par les ordres de Charles-Gustave. — Je me hâte de quitter la Suède. —Mon voyage. — Je refuse de nouveau la main de Charles-Gustave.

Peu de jours avant mon abdication j'avais écrit une circulaire aux gouverneurs de province, portant injonction formelle de relâcher tous les prisonniers et criminels, même ceux qui auraient mérité la mort, et cela en considération du couronnement de mon successeur, afin que ces malheureux pussent bénir l'aurore de son règne. Ainsi je remettais entre les mains de Charles-Gustave un État sans infortunés, sans affligés, libre enfin de toutes détentions pénales. Je m'en souvenais; autrefois en France, lorsqu'un nouveau souverain allait dans Reims ajouter un royal chaînon à la longue dynastie capétienne, ordre était donné aux marchandes

d'oiseaux établies sur les quais du fleuve de la Seine, d'en lâcher à la fois quatre cents douzaines, qui tout d'un coup remplissaient les airs de leurs mélodies de joie, de bonheur et de liberté.

La pensée des Français et la mienne étaient la même; seulement je trouvais mon allégorie plus utile que la leur: c'est ce que ne manquèrent pas de dire à leurs lecteurs les nourrissons des neuf sœurs, qui célébrèrent en vers latins ce dernier acte de mon pouvoir, ce dénoûment de ma royale comédie.

Toujours ardent à me témoigner sa reconnaissance, toujours candide dans sa gratitude, Charles fit frapper dès son avénement une médaille à son effigie, et portant au revers deux figures qui nous représentaient l'un et l'autre: il était assis, appuyé sur un bouclier; debout devant lui, je lui présentais la couronne, et un Jehovah brillait sur sa tête; lui, moi, le Jehovah, étions encadrés de la légende *A Deo et Christinâ*. Un acte aussi galant de sa majesté mon cousin effleura ma satisfaction, mais les États y ajoutèrent plus d'importance, à telles enseignes qu'ils en boudèrent, prétendant que

c'était par leur choix que le nouveau monarque était monté au trône de Suède, ce qui valait bien une toute petite mention d'eux, entre *Dieu* et *Christine*. Dans le fait pourquoi lésiner sur ce chapitre? L'intervalle était assez grand pour que chacun pût y prendre place, il n'en coûtait pas davantage de contenter les prétentions sénatoriales.

Le soir même du jour de la solennité, je voulus quitter *Upsal* : il faisait un temps affreux! mais tous les brouillards, tous les frimas du pôle se seraient réunis en vain pour me défendre le passage; je partis pour Stockholm; je ne pouvais rester en place, dévorée que j'étais du désir de quitter la Scandinavie, de fuir et ces bords glacés, et ces bancs de sable, et ces rochers nus ou couverts de lugubres sapins, et ces hommes rustiques, buveurs, ignorants, pour aller sur le sol de la France ou de l'Italie respirer l'atmosphère riante d'un climat et d'une civilisation du midi.

Avant de quitter la Suède, il fallut prendre sur moi d'écrire aux personnages les plus importants de l'Europe, et leur apprendre de ma main mon changement de position, et cette in-

dépendance voyageuse où je brûlais de me précipiter. Notons que je n'oubliai pas l'académie française de Paris : peu de temps auparavant, elle m'avait demandé mon portrait, et obtenu de moi sans peine cette faveur. Voici ma lettre :

« Messieurs,

« Comme j'ai su que vous désiriez mon por-
« trait, j'ai commandé qu'on vous le donnât ; et
« ce présent est doublement reconnu, et par la
« manière dont vous l'avez reçu dans votre cé-
« lèbre académie, et par les éloquentes paroles
« que vous avez employées pour m'en rendre
« grace. J'ai toujours eu pour vous une estime
« particulière, parce que j'en ai toujours eu
« pour la vertu ; et je ne doute point que vous
« ne m'aimiez dans la solitude comme vous
« m'avez aimée sur le trône. Les belles-lettres,
« que je prétends y cultiver en repos, et avec
« le loisir que je me réserve, m'obligent même
« de croire que vous m'y ferez part quelque-
« fois de vos ouvrages ; je ne manquerai pas de
« vous en témoigner ma reconnaissance, et de

« vous faire voir, quand je pourrai vous être « utile, que je serai toujours,

« Messieurs,

« Très affectionnée à vous servir,

« Christine. »

Il était encore un autre hommage que je voulais rendre aux lettres, c'était une médaille annonçant authentiquement que, pour le plaisir de cultiver les belles-lettres, je sacrifiais les travaux du gouvernement; je fis frapper une pièce d'or qui portait d'un côté mon effigie, et de l'autre représentait le mont Olympe, un Pégase au sommet, avec ces mots autour: *Sedes hæc solio potior.*

Toutes mes dispositions faites, me voilà m'emparant de l'espace, de la vie, me dirigeant vers le Danemarck par le *Sund.* Ma première intention avait été de partir pour l'Allemagne; et, d'après ce que j'avais annoncé à ce sujet, on avait fait armer pour m'escorter douze des plus gros vaisseaux de la flotte; ils m'attendaient à *Calmar;* mais je changeai d'avis à peu près sans

(1) Cette demeure est préférable au trône.

raison, seulement parce que dans mon nouvel état d'indépendance mes moindres fantaisies devaient me guider : *libre comme l'air*, j'avais déjà l'inconstance de cet élément. Avec quelles délices je traversai le pays montagneux de la *Hallandia*, autrefois *Gothie méridionale!* Quand les récifs, les sables, les mouvantes arènes, qui rendent de loin en loin les bords de la mer impraticables, étaient remplacés par des plaines solides, je volais au rivage. Doux plaisir de voir les terres de la Suède dans un aussi bon état de culture, couvertes de cabanes passablement habitables, et où vivaient des paysans assez fortunés pour leur état, libres, heureux, ou du moins tranquilles, tandis que, de l'autre côté de la mer, me figurant le littoral du Danemarck, je n'y voyais que des espèces de serfs, sales, paresseux, sans énergie ! Je me disais : sans les soins de mes illustres aïeux, sans les miens, peut-être, oui, peut-être tout le nord de l'Europe serait encore dans cet abrutissement que le christianisme seul et sans l'aide des rois ne peut pas surmonter, ayant pénétré tard sur des bords si loin de son berceau.

Je sortis de mon pays, je quittai les grèves

de nos lacs superbes, non sans admirer le *Weter* qui enrichit ses eaux du cours de quarante petites rivières, et se couronne de deux îles du plus bel effet. Pour la dernière fois, sans doute, je traversais ces immenses forêts de pins, de peupliers, de bouleaux. Le midi m'absorberait-il pour toujours? Ce fut dans ces réflexions que je m'approchais du Danemarck, par Collen.

Dans cette ville, je jugeai indispensable de m'habiller en homme pour continuer mon voyage; ce serait plus commode. Mes gens eurent donc le mot; je me donnais pour le fils du comte de *Dohna*.

A l'hôtellerie où j'étais descendue sans façon, et déjà toute plébéienne comme une prolétaire, je partageai gaîment un assez bon dîner avec quelques personnes de ma suite, ayant toujours été, soit dit en passant, affectueuse pour mes femmes, même assez familière avec elles ; qui n'a pas ses moments d'abandon? Je parlais en toute liberté du Danemarck, de son gouvernement, de ceux qui en tenaient les rênes. Tous les gens de l'hôtel se tenaient sur la réserve! c'était presque de la terreur tandis que je parlais ainsi; seulement une servante d'auberge,

placée en face de moi, ne cessait de me regarder de la tête aux pieds. Vêtue, à la mode du pays, d'un jupon gris clair, bordé de rouge dans le bas, et d'un corset de même couleur, attaché sur la poitrine avec des boutons d'argent passés dans des boutonnières rouges, elle paraissait absorbée dans l'examen qu'elle faisait de ma personne d'une manière particulière. Quoique l'œil expressif, la physionomie vive, je ne lui faisais pas l'honneur de lui croire des idées, tant les habitudes de supériorité nous gagnent! et, lorsque nous fûmes sortis de l'auberge, je ne pensai plus le moins du monde à elle.

Remontée en voiture, et déjà parvenue à quelques lieues de la ville, un de mes pages qui était resté en arrière vint nous rejoindre au grand galop, l'air tout épouvanté. Qu'est-ce? lui dis-je. Il me rapporta que la reine de Danemarck l'avait chargé de me dire, « que je ne rendais justice « ni au roi de Danemarck, ni au caractère du « peuple qu'il gouvernait, et qu'il était à espérer « que, quand je les connaîtrais mieux, mon « esprit judicieux m'apprendrait sans doute à « les apprécier davantage. » Il n'y avait pas un mot de compréhensible à ce message; j'avais si

peu le don de la divination que mon page fut obligé, pour me mettre au fait, de m'apprendre que la servante d'auberge en question était en chair et en os la reine de Danemarck; que sa majesté, ayant appris mon déguisement, avait imaginé de se cacher à son tour, et d'emprisonner ses augustes charmes dans le corset d'une servante, pour m'envisager tout à son aise. Son rôle fini avec le dîner, elle avait retenu mon page pour le charger de ses charitables réflexions.

Je ne pus m'empêcher de rire, de rougir même à ce récit, surtout en me rappelant tout ce que j'avais dit devant sa majesté danoise. Mais aussi comment la deviner sous un costume rustique et grossier ?

Toujours habillée en homme, ne dirigeant la marche de mes journées que d'après mes fantaisies, je m'emparais de l'Europe, je dévorais les jouissances du voyage, je me sentais vivre depuis que tous mes moments étaient à moi, libre, souveraine de moi-même, et laissant loin derrière moi l'étouffoir de l'étiquette.

Le roi Charles-Gustave avait commandé au seigneur de *Linde* de m'accompagner; arrivés

au terme fixé, il prit congé de moi, et, achevant de remplir les ordres de son maître, il m'offrit encore une fois le cœur et la main du roi de Suède; parce que celui-ci ne voulait pas sans doute que ses demandes passées eussent l'air d'avoir plus ambitionné le *royaume* que la *reine*, ou parce qu'un reste de tendresse le portait à cette démarche : car son amour pour moi était d'une espèce intermittente, et reparaissait de temps en temps quand on le croyait entièrement passé. A cette offre de mariage qui me flattait sans m'étonner, je répondis avec politesse que, si j'avais pu me décider à prendre un mari, il m'eût été plus décent de le faire lorsque je tenais encore les rênes du gouvernement qu'après les avoir déposées ; qu'au reste le roi était trop sage pour avoir besoin de mes conseils sur le trône.

---

## CHAPITRE XXI.

Jugements divers qu'on porta en Europe au sujet de mon abdication. — Mon portrait fait par moi-même.

Après les profondes émotions qui avaient bouleversé mon ame, au moment de quitter pour jamais mon pays et le trône natal, combien les premiers jours de mon voyage me parurent doux ! ils étaient si sereins, si purs de toute inquiétude ! il me semblait que ma voiture de voyage était un lit de repos, et, pour la première fois, je m'endormais du sommeil de l'oisiveté.

Un seul désir me restait : je voulais connaître l'effet que produirait dans le monde l'action éclatante que je venais de consommer. On pouvait trouver mon abdication une œuvre odieuse ou sublime, mais non pas indifférente. Elle pouvait être jugée partout de mille manières diverses, mais nulle part ignorée. Peu

de gens étaient faits pour l'apprécier sainement. Le vulgaire, qui voyait cette action à travers ses vieilles idées et sa petite ambition, ne pouvait la comprendre; il était accoutumé à entendre dire heureux *comme un roi*, il ne concevait pas qu'on pût être roi et désirer encore autre chose. Alors, puisqu'on ne voulait pas adopter cette raison toute simple que *je quittais le trône parce que j'en étais fatiguée*, il fallait trouver d'autres motifs; il en arrivait de toutes les façons, de bizarres, de romanesques, tous plus ridicules les uns que les autres. On dit que j'avais sacrifié le trône à l'envie de voyager, afin de me montrer par toute l'Europe comme un animal curieux; on dit qu'éprise d'un homme obscur, et haïssant mortellement Charles-Gustave, j'avais quitté la Suède pour m'éloigner de ce dernier; on pense bien que ce furent les femmes qui me jugèrent ainsi; les femmes jettent de l'amour partout! On disait enfin que si la reine de Suède n'avait connu que les coutumes de son pays, elle y serait encore; que pour avoir appris la langue et les manières françaises, pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle avait perdu

son royaume : beau résultat de la science et des belles lumières dont on l'avait tant louée. Ainsi on enfilait sottise après sottise. Les petits esprits ont la manie de vouloir se faire *subtils*, *pénétrants;* ils marchent comme des vers rampants dans des routes souterraines, qu'ils fraient eux-mêmes et où ils s'enfoncent pour ne revenir jamais au jour.

Les hommes d'un génie distingué me jugeaient autrement. Voici les paroles mémorables que le prince de Condé prononça en venant me voir à Bruxelles : « Où est donc cette dame qui a si facilement abandonné la couronne, après laquelle, nous autres, nous courons tout le temps de notre vie sans pouvoir l'atteindre ? » A quoi pensait donc le *Grand* Condé d'ambitionner le sort d'un *petit* souverain ? Le malheureux aurait-il bien voulu échanger contre le sceptre l'épée du héros ! Je sus que le roi d'Espagne s'était écrié, en apprenant de Pimentelli la nouvelle de mon abdication, qu'*à moins de l'attribuer à la constante inconstance des femmes, il était impossible d'en concevoir la cause.* Les catholiques, en général, en

firent honneur à une vertu sublime, à un désintéressement au-dessus de l'humanité.

Cromwell, cet homme des grandes actions et des grands crimes, ce génie souillé de tant de bassesse, ce farouche républicain qui venait de relever du tombeau de Charles une couronne sanglante, et la cachait sous son manteau de *protecteur*, témoigna, à la nouvelle de la conduite que je venais de tenir, autant d'admiration que d'étonnement.

En effet les attentats commis pour monter au trône sont des événements de tous les jours, mais dans l'histoire on compte les abdications. Celle de Charles-Quint, qui venait d'étonner le monde, était moins étonnante que la mienne: l'empereur approchait du terme de sa carrière; près de soixante ans ajoutaient sur sa tête leur poids à celui de la couronne; sa fortune aussi avait vieilli, il n'était plus à la hauteur de lui-même. Le seul avenir qui lui convînt c'étaient les jours monotones d'un couvent; la seule fête qui pût lui plaire encore, celle de ses funérailles qu'il fit célébrer à St-Just. D'ailleurs il ne quittait pas entièrement le trône: en y plaçant son fils, c'était y laisser une partie de lui-même. Je n'avais

rien de la position de Charles-Quint : la force, la santé, l'amour de mes sujets, étaient encore mon partage, et je cédais le sceptre à un étranger ! Le sceptre cependant n'est pas un des bijoux que l'usage ait soumis au caprice des femmes.

On entendait donc mon histoire retentir de tout côté. Quand une nacelle, faite pour régner sur les ondes, s'engloutit subitement dans leur sein, tout frémit et bouillonne autour d'elle, jusqu'à ce qu'elle soit tombée sur le lit de sable, et que le cours du fleuve ait tout effacé : ainsi, quand la reine de Suède, faite pour dominer sur le peuple, tomba tout-à-coup dans la classe vulgaire, il en fut puissamment agité, et murmura autour d'elle jusqu'à ce que le temps eût effacé ce bizarre événement.

Un grand nombre d'écrivains tracèrent des portraits détaillés de ma personne physique et morale ; on m'adressait des odes, des sonnets ; on me conseillait, en vers latins, de prendre un époux français, dans une pièce de vers très renommée qui commence ainsi :

At in hac reginâ, quo video plura, etc.

Mes voyages me firent comparer au soleil,

qui ne cesse jamais de se mouvoir; voici des vers français dans lesquels on me fait cet honneur:

« Et comme le soleil, cet astre magnifique,
Commença de rouler dès qu'il fut lumineux,
De régler les saisons marchant par l'écliptique,
D'illuminer les airs, de parcourir les cieux;
Ainsi, dans le fond de son ame,
D'une divine ardeur sentant vivre la flamme,
Ce soleil des esprits, fait pour les éclairer,
Répandit ses rayons, commença sa carrière,
Remplit les cœurs de feux, les esprits de lumière,
Visita l'univers, et s'y fit adorer. »

A force d'entendre parler de la reine Christine, il me prit envie de suivre la mode et de parler de moi; ainsi je me mis à écrire mon portrait. Les matériaux ne me manquaient pas pour fournir cet ouvrage; je les puisais dans la sincérité de mon ame. Ce portrait, ayant le mérite d'une parfaite exactitude, va sortir de mes cartons pour prendre place ici.

« La reine Christine est d'une taille au-dessous de la médiocre; elle a le front large et serein, les yeux bien fendus, le regard vif et doux,

le nez aquilin, la bouche assez jolie; mais le teint brun, et le buste gâté par une difformité dans l'épaule. Sa toilette est des plus négligées; un quart-d'heure lui suffit ordinairement pour la faire. Un peigne et un ruban forment toute sa coiffure, et relèvent au hasard des cheveux très peu soignés. Elle ne s'embarrasse jamais d'aucun bijou; une bague est le seul morceau d'or qui soit sur toute sa personne. Jamais un voile ou un masque ne garantissent son visage des injures de l'air. A cheval, elle porte un chapeau à plume et un justaucorps par-dessus ses autres vêtements, à la manière des dames espagnoles; tout son accoutrement ne vaut pas cinq ducats. A la cour, son costume favori est une robe grise, garnie de dorure et de rubans noirs; ses souliers sont plats comme ceux des hommes; comme les hommes aussi elle porte des manches de chemise qui tombent sur des bras et des mains passablement jolis : des taches d'encre se mêlent à tout cela de distance en distance. Au reste un seul portrait ne peut pas rendre la physionomie de Christine, car rien n'est aussi changeant. Suivant les mouvements de son esprit, son visage d'un moment à l'autre n'est plus

reconnaissable. Habituellement elle paraît un peu pensive, mais elle passe souvent et avec rapidité à une autre expression, et on dit que son aspect conserve toujours quelque chose de serein et d'agréable.

« Dans la conversation elle a quelquefois tant de familiarité que, loin de la croire reine, on ne la prendrait pas même pour une grande dame. Elle aborde la première les personnes avec lesquelles elle veut s'entretenir, elle les prend par les mains, elle rit, elle badine avec une franchise extrême; cependant elle inspire tant de respect, que parfois on devient en sa présence timide comme un enfant. Quand elle traite des affaires sérieuses, quand elle donne audience à des ambassadeurs, elle sait prendre un air majestueux qui imposerait à l'homme le plus hardi. Au milieu des plaisirs du monde, et ce n'est pas là qu'elle paraît sous le plus beau jour, elle est d'une distraction bizarre : son esprit part tout d'un coup, il va voyager sans doute dans un monde surnaturel; pendant ce temps le corps de la reine, qui ne suit plus de lois que celles de sa commodité, s'étend dans un fauteuil, appuie une jambe sur un siége et un bras sur un au-

tre, penche la tête sur son épaule, et ne répond pas le mot à tout ce qu'on lui adresse.

« Pour la force et l'agilité du corps, Christine est un petit être incomparable. Dix heures de chasse passées à cheval ne lui font pas peur ; elle manie son coursier avec tant d'habileté, quoiqu'étant assise de côté, et n'ayant qu'un pied sur l'étrier, elle le fait aller si rapidement, que personne ne peut l'imiter ni la suivre. Le froid, le vent, la pluie, sont ses compagnons de voyage habituels. Quand la nuit a rendu les chemins escarpés et tortueux plus impraticables, quand un hiver a glacé le bord des précipices et des mers, elle aime à raser leur surface pendant trois ou quatre heures de la nuit, emportée par des rennes et des élans qui lui font faire plusieurs milles d'un seul vol. Elle dit souvent qu'elle ne connaît rien d'assez grand, d'assez nuisible ou d'assez rude, pour pouvoir troubler la tranquillité de son esprit, et se flatte de ne pas plus craindre la mort que le sommeil.

« Comme elle parle de tout avec franchise, avec étourderie, son langage n'est pas toujours renfermé dans les bornes des convenances. Tous les termes lui conviennent, pourvu qu'ils

rendent sa pensée; toutes les démarches lui semblent permises, dès qu'elles mènent à un but utile ou agréable: aussi, parmi les personnes sages, Christine passe pour ne l'être pas. Rien ne la gêne, elle ne s'embarrasse de rien; nulle grandeur du monde ne pourrait lui imposer, ou l'empêcher de se mettre aussi à son aise que si elle était seule dans sa chambre: dans les cours étrangères où elle a séjourné, on était étonné qu'ayant quitté son royaume elle sût si bien faire la reine chez les autres.

« L'homme du monde le plus sobre serait effrayé de vivre à la table de la reine de Suède, et de manger comme elle. Elle ne touche qu'aux mets les plus simples, ne se doute pas de ce qu'elle mange, ne boit que de l'eau, et en une demi-heure expédie son dîner. Elle n'est pas plus difficile pour son coucher que pour sa table: le premier lit lui est bon, elle l'aborde très tard et le quitte de bien grand matin; quatre ou cinq heures de repos lui suffisent.

« Vous le voyez, pour elle les douceurs de la vie physique ne sont rien. Mais son esprit, avec quelle ardeur elle le soigne, elle le nourrit! comme elle lui fait prendre chaque matin une

subsistance fortifiante dans Hérodote, Tacite, et un nectar enivrant dans Homère ou Anacréon ! Christine connaît huit langues tant mortes que vivantes; elle possède le latin, le grec, l'italien, le français, l'espagnol, l'allemand, le finlandais, le danois, à peu près aussi bien que sa langue maternelle, et elle connaît un peu l'arabe et l'hébreu. Elle sait par cœur une partie des poètes anciens et modernes; sa mémoire est si heureuse qu'on ne pourrait se faire honneur devant elle des pensées d'un auteur quelconque sans qu'elle ne s'aperçût promptement du vol. Les pères de l'église aussi ont ouvert devant Christine le vaste champ de leur éloquence. Terrain sacré où *le lis de la vallée* exhalait ses parfums, et que devait couronner un jour la palme des martyrs! Elle a lu vingt fois *St-Cyprien*, les écrits de St-Jérome, médités dans la grotte de Béthléem, entre le Calvaire et l'Hébron, et paraissant s'élever, lugubres et solennels, de la tombe du Christ et de celle d'Abraham; les confessions de St-Augustin, accusant des péchés si nobles et si tendres, qu'ils seraient presque des vertus pour un autre; les discours brillants de St-Ambroise, orateur chrétien, disciple des

poètes profanes, et animant ses pieuses paroles des inspirations du génie païen, et des ornements que sa mémoire emprunte aux écrivains antiques. Mais, à côté de si grandes pensées, quelles folies Christine s'amuse à loger dans sa tête! non seulement elle connaît les principales maisons d'Europe, leurs armes et leur histoire, mais encore elle est au fait de leurs intrigues galantes. A sa Cour, comme dans tout le monde amoureux de l'Europe, pas un chevalier n'a la liberté de lorgner sa dame, sans que Christine ne veuille s'en mêler pour tout voir et tout raconter, et on dirait que ses oreilles entendent les propos d'amour qui se disent si bas! Toutes ces gentillesses viennent papillonner dans son esprit, au milieu des hautes questions de la politique et de la philosophie.

« Encore un mot pour achever le portrait de la reine de Suède. Quoiqu'elle ne soit pas ce qu'on appelle *sensible*, on ne peut lui refuser la bonté du cœur. Étant sur le trône, elle ne fut jamais obligée de condamner un criminel à mort sans qu'il ne lui en coutât des larmes. Jamais personne ne sortit d'auprès d'elle sans avoir reçu des marques de sa protection:

elle favorisa surtout les hommes à talents dans tous les genres, et les combla de bienfaits. Elle est si libérale que, si l'on peut dire qu'en quelque chose elle ne garde point de mesure, c'est à l'égard des présents qu'elle prodigue.

« Il est incroyable combien elle fut puissante pendant son règne dans le sein du sénat; ce fut au point que les membres de ce corps illustre s'étonnaient eux-mêmes de l'ascendant qu'elle avait sur leur esprit. Quelques-uns l'attribuaient à sa qualité de femme, s'imaginant que la secrète inclination qu'on a pour ce sexe les faisait plier insensiblement; mais il est plus probable que sa grande autorité tenait à sa qualité de reine, et à la grande force de jugement qu'elle possédait. Il n'en était pas moins remarquable de voir une fille tourner comme il lui plaisait l'esprit de tant de vieux et sages conseillers.

« Elle aime également tous les peuples, estimant la vertu partout où elle se trouve. C'est là l'unique objet de son attention. Elle dit que le monde n'est composé que de deux nations : celle des honnêtes gens et celle des méchants; qu'elle aime la première en détestant l'autre, sans avoir égard aux différents noms dont on distingue au-

trement les diverses nations dont la terre est habitée.

« Rien n'est plus présent à l'ame de Christine que l'amour incroyable d'une haute vertu dont elle fait sa joie et ses délices, et à laquelle elle joint une passion extrême pour la gloire. Elle se plaît quelquefois à parler comme les stoïciens de cette éminence de la sagesse qui fait notre souverain bien dans cette vie : quand elle en raisonne avec des personnes qu'elle sent dignes de la comprendre, c'est un plaisir extrême de lui voir mettre sa couronne sous ses pieds, et publier que la vertu est l'unique bien auquel les hommes doivent s'attacher indispensablement sans tirer avantage de leur haute condition.

« Ainsi, philosophant à la payenne, Christine n'est pas scrupuleuse en fait de religion, et n'affecte point les démonstrations d'une dévotion minutieuse. Elle parle très légèrement de la réformation, et beaucoup de gens pensent qu'elle ne croit pas en *Dieu* parce qu'elle ne croit pas à la vertu de Luther. Belle conclusion ! »

Tel est le portrait que je me plaisais à tracer

de moi. Je le crois vrai, cependant je ne puis répondre qu'il ne soit un peu flatté, la *modestie* n'étant pas mon péché favori.

---

# CHAPITRE XXII.

Le prince de Condé — L'étiquette. — Députation suédoise. — Intrigues. — Lettre de l'ambassadeur français. — Ma réponse.

N'avais-je pas abdiqué, ne m'étais-je pas retirée dans la foule, loin des splendeurs, des cérémonies, de ces adorations aussi fastueuses que fausses, pour goûter enfin de la vie privée? Pourquoi tous ces honneurs, pourquoi tous ces arcs de triomphe? on voulait m'en dresser sur ma route! Ce n'était qu'à la faveur de l'incognito que je parvenais à me soustraire à ces honorifiques guet-apens; pour mieux me déguiser, pour fourvoyer complètement les officieux mitrés, couronnés ou crossés dont je traversais les états et les diocèses, et qui avaient des harangues à me décocher au passage, j'avais pris des habits d'homme.

En selle ou en litière, mes habitudes étaient assez masculines pour donner le change. Force

braves gens qui n'auraient pas mieux désiré que de voir l'amazone du nord, l'ex-reine de Suède, me regardaient passer sans se douter de rien; c'est tout au plus si, reconnaissant le costume suédois, ils me demandaient quelques nouvelles de la reine, s'ils s'informaient de la direction que j'avais prise.

En août j'arrivai à Anvers. Je ne croyais pas des républicains aussi curieux de tout échantillon de royauté que des sujets bien dûment monarchiques. Le commerce, me disais-je, est l'exclusive délectation de ces épais Hollandais; un visage royal, impérial même, agit bien plus faiblement sur leur esprit qu'un *fin-courant* ou un *protêt*. Pour me relâcher des exigences de mon rôle d'homme, je redevins femme, mais femme, là, bien plébéienne, bien débarrassée de tout préjugé aristocratique. Le commerce était la plus noble profession aux yeux de ces gens-là; Eh bien! ce fut chez un négociant que j'allai loger, chez Gérard Salien, homme à registres, à vaisseaux, à magasins.

L'archiduc Léopold gouvernait les Pays-Bas; il n'eut point de cesse qu'il ne m'eût offert ses respects. Me voir devint une mode, et tout le

monde voulut être à la mode, surtout les ambassadeurs.

Mais parmi les curieux mentionnons-en un.

Jusqu'où n'avait pas été sa célébrité! Que d'incidents entassés dans sa carrière, tantôt périlleuse, tantôt disgraciée, mais toujours brillante sinon glorieuse! A la tête de ses armées, ses pas avaient ébranlé la vieille terre d'Allemagne; j'aurais voulu, moi, la fille de Gustave-Adolphe, venir faire sous lui l'apprentissage des armes. Ce héros n'avait pas vingt-cinq ans; c'était le prince de Condé.

Mais sa fougue avait vaincu sa raison; ce héros jadis la terreur des Espagnols: oui, ce héros qui avait lancé toutes ses plus terribles foudres contre eux, était alors dans leurs rangs; il combattait sous leurs drapeaux. Cela pouvait aller jadis à Alcibiade; mais depuis que la chevalerie a infusé dans nos idées un certain point d'honneur dont les anciens n'ont pas eu connaissance, cette versatilité peut-elle aller à un guerrier?

Nous étions l'un et l'autre poussés du désir de nous voir. J'ose dire que j'avais aussi ma petite dose de réputation à mettre dans cette entrevue; devais-je croire qu'il me faudrait jouer au déco-

rum ? Que j'étais bonne jadis sous ma zone polaire ! Enthousiaste de Condé, je m'imaginais que deux ames fortes, élevées, vigoureuses, s'entendaient d'un coup-d'œil, et que, dédaignant ces mesquins intermédiaires inventés par le commun des hommes pour le commun des rois, elles devaient d'elles-mêmes passer par-dessus, comme les divinités d'Homère rasent les aspérités de la terre et vont au-devant l'une de l'autre, libres de tout lien terrestre, éthérées et circulant au travers du fluide qui les environne, dégagées des lois de la pesanteur. Quand je pensais cela, je pensais comme une Gothe. Et ce n'était pas ainsi que l'entendait Louis de Bourbon, prince de Condé.

Le croira-t-on ? la première chose dont il fut question pour l'entrevue projetée, ce fut le réglement des formalités et du cérémonial. Que les grandes réputations, vues de près, perdent de leur prix ! Quoi ! me dis-je, est-ce le prince de Condé qui s'arrête à ces misères ? est-ce bien de lui que viennent ces précautions ? Et lui, il était aux expédients pour aplanir les obstacles ; il se faisait de tout cela une sérieuse occupation. Que de petitesse, me dis-je en moi-

même, toute étonnée. Mais j'avais rendu des honneurs à l'archiduc; le prince de Condé les voulait aussi. Hé! mon héros, vous rangez-vous dans le troupeau des grands de la terre? Je vous faisais donc trop d'honneur de vous croire au-dessus de toute cette plèbe dorée.

Je passe sans doute trop facilement d'un excès à un autre. Moi, qui sentais les frissons du sublime au seul nom de Condé, moi qui ne me figurais cette jeune célébrité qu'avec l'auréole, me voilà déjà toute dégoûtée de lui. Au moment de le voir, mon enthousiasme se refroidit. Mais aussi pourquoi se faire précéder d'ordonnateurs de cérémonies qui viennent éteindre toute la poésie des choses sous le compas géométrique? Peu s'en fallut qu'ils ne vinssent, la toise à la main, mesurer mon appartement! Je devais faire tant de pas au-devant du prince, avancer jusqu'à telle porte, doubler telle inclination de tête. O mon pauvre Plutarque, où es-tu? dis-moi vite si César et Cléopâtre diplomatisèrent par chambellans les circonstances de leur premier entretien.

Je ne voulus plus entendre parler de rien. Au diable le héros de Nordlingen!

Ne pouvant nous mettre d'accord, il eut recours à un arrangement; je le verrais comme un simple particulier, comme un cavalier ordinaire, et non comme un prince de sang. Mais le prestige s'était évanoui : plus d'enchantement, plus de magie dans ce grand nom. Je me tins contente, je prétextai des raisons, et refusai.

Quelques jours se passent: il y avait affluence de cavaliers dans mon appartement; je ne pensais pas le moins du monde à M. le Prince.

Une tournure distinguée, une figure martiale, sévère et sentant un peu son bivouac, une taille avantageuse, par ci, par là, quelques-unes de ces cicatrices qui ne gâtent rien sur un visage de guerrier. Avais-je vu jadis un portrait de Condé, ou bien était-ce l'effet d'une indicible sympathie? Je reconnus dans la foule ce cher Condé. Mon sang se porta à mon cœur; mes prédilections passées, je ne les trouvai pas du tout déraisonnables. Il y avait du bon dans cette Altesse, et du fort bon. Mes civilités lui témoignèrent ce que je pensais; mais il était piqué : mes prévenances, mes soins, mon abandon, mon

langage affectueux, rien ne put sur lui; et comme il se retirait, et que je l'accompagnais avec les égards pour lesquels il avait tant insisté, il s'en défendit, me disant : *Ou tout ou rien.*

Je ne lui pardonnai pas, et j'en jurai *in petto*. Honteuse de la fascination que la réminiscence avait exercée sur moi, il me revint que c'était un traître à sa patrie, un duc de Bourbon, un transfuge chez les Espagnols ; je me complus à me figurer les demi-humiliations que dans sa position il avait nécessairement à souffrir des généreux guerriers au milieu desquels il se trouvait. Je me plaisais à ce grandiose chevaleresque du caractère castillan; je vis en moi-même l'amer sourire qui courait sur leurs lèvres, à l'aspect du Bourbon réfugié sous leurs étendards; je vis cette grandesse si pure de toute perfidie, si généreusement sardonique contre tout ce qui avait osé forfaire à l'honneur, distinguer dans le prince, ami de Philippe, le transfuge français.

Tout cela, j'en nourrissais mon indignation, quand, quelques jours après, le hasard, ou probablement des combinaisons obligeantes, nous firent rencontrer à Bruxelles, dans le parc du

Mail. Il y eut de part et d'autre beaucoup d'honnêtetés, mais beaucoup de froideur.

Il m'a été dit que les Espagnols ne se sentaient pas de joie. Ils ne l'aimaient pas, ce qui s'explique assez; il y a toujours une certaine satisfaction à voir rabaisser ceux qui, de prime abord se sont élevés trop haut. Condé avait merveilleusement bien commencé: nul doute qu'on ne le jalousât parmi les premières capacités militaires. A présent que je suis de sang-froid, je devine facilement que ce sentiment marchait en premier dans le cœur des généraux espagnols, qu'il avait le pas sur le dédain excité par la défection.

A Bruxelles arriva une députation du sénat de Suède pour moi.

On craignait que je ne changeasse de religion. J'avais marqué de la préférence pour le catholicisme; et cette prédilection ne laissait pas que de donner de l'inquiétude aux sénateurs; ils frissonnaient à l'idée de voir la fille de Gustave-Adolphe, de celui qui avait milité toute sa vie pour le luthérianisme, qui avait relevé dans l'Allemagne-Nord ces dogmes avant lui en chance de périr; ils frissonnaient, excellents patriotes

qu'ils étaient, en pensant que cette fille pouvait abjurer la réformation, et renier par là l'héritage de gloire de sa famille.

La supplication portait aussi sur mes voyages. On me voyait avec plaisir satisfaire mes penchants de ce côté-là ; mais on redoutait que je ne me prisse de passion pour quelque site dans mes excursions ; on redoutait cet amour de cœur que s'attire le soleil dans l'ensemble des merveilles qu'il dore au midi de l'Europe, et qui fait oublier les patries brumeuses. On me sollicitait de retourner en Suède, mes voyages finis, et de me fixer au milieu de mes bons et fidèles Suédois. Le comte Tott m'apportait des lettres du roi de Suède pour les souverains d'Espagne, de France, et pour le prince d'Orange, stathouder des Provinces-Unies. Ce bon Charles-Gustave ! en quels termes affectueux il priait ses frères et cousins de me combler de prévenances ! Il regarderait comme à lui rendus les honneurs et les bons offices que je recevrais partout. Je fus sensible à tous ces soins et à cet amour du sénat. Mais quoi ! n'avais-je pas déposé le fardeau de la couronne pour vivre à ma guise, pour vivre à l'avenant en personne privée ? Et je le

sentais, ce n'aurait pas été chez moi, au milieu de cette atmosphère de souvenirs, au sein de ces réminiscences d'adoration, de royauté, que j'aurais pu exister simple, sans décorum, bourgeoisement enfin.

Refuser les lettres de faveur de cet excellent Gustave! Mais ne savait-il pas aussi que je venais de m'éprendre de la vie du peuple? Pourquoi réveiller dans les cours méridionales ce fracas superbe que je fuyais? Pourquoi me rejeter de gaîté de cœur dans ces tempêtes de glorifications que je croyais avoir laissées par-delà la Baltique? J'avais du mérite, disait-on; eh bien! c'était à mon mérite seul à me valoir des bienvenues. Les faits et gestes de mon règne, mes talents, si j'en avais, voilà ce qui devait me faire environner de la bienveillance des nations que j'allais visiter. Point d'autres recommandations.

Chanut se trouvait alors dans ce pays. Il accourut de La Haie sur mes traces.

Mais ne voilà-t-il pas que des bruits répandent qu'il n'était venu auprès de moi qu'avec une mission secrète; c'était pour me faire intervenir entre la France et l'Espagne, et, utiliser ma prépondérance en faveur de Louis XIV, pour

faire naître la paix entre les deux puissances belligérantes. C'était pénible pour l'honneur français; laisser subsister de pareils bruits, c'était faire l'aveu d'une infériorité. Chanut en fut désolé; il y vit un artifice espagnol. Son roi pouvait se courroucer; il se courroucerait à coup sûr.

En lisant la lettre qu'il m'écrivit et ma réponse, je suis encore à m'étonner de la chaleur avec laquelle je me livrais toujours aux affections les plus récentes. Je croirais à présent que les traces de mon passage sur cette mer se sont effacées; je croirais, dis-je, n'y avoir jamais éprouvé des tourmentes. Mais si je relis mes lettres, si je jette les yeux sur ma correspondance poudreuse, tout se révèle à moi avec l'importance de jadis; oui, je me retrouve au milieu de ces orages évanouis qui m'ont agitée avec tant de fureur. Mais aujourd'hui que faire en revoyant mes partialités, mes éloignements, mes ferveurs? rire, et philosopher sur l'importance que dans la force des circonstances nous donnons aux choses les plus indifférentes, les plus nulles.

Il y a apparence que, fraîchement enthou-

siasmée du caractère espagnol, je tenais rancune à ces Français, jadis mes premières idoles, à ces Français que je me trouvais malheureuse de ne pouvoir visiter. N'avais-je pas été, quand, toute à mon imagination, je me consumais de désirs, quand du fond des palais de Stockholm j'enviais et le soleil, et les beaux-arts et les poëtes de Paris, n'avais-je pas été jusqu'à dépérir de regret, jusqu'à vouloir improviser une petite France dans ma cour, transplanter l'urbanité, l'atticisme parisien parmi mon entourage?

Mais des désirs si violents ne pouvaient tenir. J'allais voir Paris. Dieux! quelle frivolité! Les Espagnols étaient alors en hausse dans mes affections. Pimentelli n'y avait pas peu contribué.

Cette digression psycologique n'est pas hors de propos; elle prépare naturellement à la lecture de la réponse que je fis au pauvre Chanut. Ma prétendue intervention était un bruit qui entrait si bien dans les circonstances qu'il avait eu du succès. Ce succès avait gagné jusque Paris, dont grande colère de la part du roi de France. Chanut en fut aux larmes.

« Madame,

« Après les bontés, m'écrivait-il, après les

bontés et les graces dont il a plu à Votre Majesté de me combler, je ne croyais pas avoir autre supplication à lui faire sinon qu'elle voulût bien en tirer la reconnaissance que je lui en dois. Cependant, Madame, j'apprends de tous côtés que les ennemis de Sa Majesté Très Chrétienne publient au sujet de cette faveur qu'elle n'a été que le prétexte d'un voyage ayant pour but d'obtenir la paix par l'entremise de Votre Majesté, comme si les forces manquaient à la France pour soutenir la guerre.

« Il est vrai que ce mensonge est assez détruit par l'état florissant des affaires du roi, et par ce qu'il a fait voir de grand en cette dernière campagne; mais les étrangers, qui ne connaissent les choses éloignées que par les relations qu'on leur envoie, préoccupés depuis long-temps par une suite de faux avis, peuvent être surpris aisément par une supposition accompagnée de quelques circonstances qui la rendent vraisemblable.

« Madame, je supplie très humblement Votre Majesté par la bonté qu'elle a pour moi, par son équité en toutes choses, et par la vérité qu'elle estime tant, qu'il lui plaise de me donner

moyen de réfuter une opinion si fausse, si préjudiciable, et de me garantir même dans le conseil du roi mon maître du scrupule que le bruit répandu en tant de lieux pourrait lui donner.

« Le roi se connaît lui-même, il connaît ses forces et sa fortune; il sait ce qu'il doit à sa réputation, il ne demandera point la paix qu'il est en passe de donner, s'il veut.

« Je conjure VOTRE MAJESTÉ de se souvenir que ce sont les termes dans lesquels je lui ai toujours parlé, lorsqu'il lui a plu d'entrer d'elle-même dans le discours de la paix.

« Puissé-je aujourd'hui, comme à l'issue des audiences que j'ai jadis eues en Suède, être heureux dans ma supplique, rempli que je suis d'admiration pour votre vertu, satisfait pour les intérêts du roi, et de plus en plus engagé à être,

« MADAME,

« De VOTRE MAJESTÉ,

« Le très humble, très obéissant
« et très obligé serviteur,

« CHANUT. »

De la Haie 18 novembre 1654.

Il publia des copies de cette lettre, tout empressé de commencer sa justification. Ces messieurs de la diplomatie sont si peureux!

« Pour toute réponse à votre lettre, lui répondis-je, que vous faites valoir en publiant des copies, je vous dirai que tout ce qu'elle contient n'a aucun fondement.

« Vous n'avez qu'à vous souvenir de ce qui s'est passé et des procédés de votre Cour, pour désavouer le bruit que vous croyez si fort au désavantage de votre maître.

« Pour les Espagnols, je puis vous assurer qu'ils sont informés des intérêts de ceux qui empêchent la paix, et que bien loin de se vanter d'être sollicités, ils jugent qu'on la désire moins que jamais en France.

« Quoi qu'il en soit, je crois que les fanfaronades ne sont pas capables de leur faire peur, ni les finesses de les tromper. Ils désirent la paix, mais sans impatience, et peut-être attendront-ils pour la faire que l'on soit plus modeste en France.

« L'inconstance de la fortune et celle de l'humeur de la France me font croire que les affaires ne demeureront pas en cet état, et je pense

que s'il arrive jamais au roi votre maître de juger par lui-même de ses intérêts, il connaîtra que la paix est le plus grand bien qu'il puisse donner à ses sujets, et que je suis véritablement son amie, puisque je l'ai souhaitée à la France.

« CHRISTINE. »

D'Anvers, ce 4 décembre 1654.

C'était violent; je n'aurais pas dû invectiver ce pauvre ambassadeur; mais, je l'ai dit, une fois hors du tourbillon des emportements, nous redressons à merveille nos faits passés. Dans l'enchaînement des choses, suivre un guide toujours sûr, la raison, mûrir ce que l'on va dire et faire peser toutes les paroles, les conséquences, c'est là le difficile. Y a-t-il beaucoup de gens capables d'un tel empire?

Chanut fut atterré. Peu à peu il prit courage, il tâcha de reprendre la plume pour arranger une réponse, et s'en tira tant bien que mal.

Il roucoulait sur le ton plaintif des regrets de me voir en Brabant dans des sentiments tout autres de ceux que j'avais en Suède sur sa nation. Il en venait ensuite à la justification de cette présomption qui a fait si long-temps le

fonds du caractère français. Voici comment il agençait tout cela :

« Ce n'est point de Votre Majesté mais des Espagnols que nous recevons le reproche qu'elle nous fait en sa lettre de n'être pas modestes. Il le faut confesser ; notre nation est brusque et audacieuse, l'épée à la main ; cela est incommode et déplaisant à ceux dont le tempérament a plus de flegme, et qui gardent la gravité jusque dans les combats.

« Nous tenons la modestie pour une vertu de cabinet, qui ne sied point au soldat ; c'est pourquoi nous gardons toute notre modération pour nos conseils, qui ne sont ni vastes ni violents ; et, en campagne, nous suivons la ferveur de notre génie, de sorte que les Espagnols ne pouvaient mieux donner à entendre qu'ils ne voulaient point la paix qu'en faisant entendre à Votre Majesté qu'ils n'y consentiraient point jusqu'à ce que nous soyons plus modestes, c'est-à-dire, suivant leur sens, moins vaillants et moins braves ; car nous ne changerons point, et il n'est pas croyable que les Français dégénèrent de la vertu de leurs pères sous un roi qui

serait capable de leur inspirer de la générosité si la nature ne leur en avait pas donné.....

«.... Vous éprouverez, Madame, dans la suite des temps, que la France n'est pas inconstante, et, le respect que nous continuerons de vous rendre détruisant les opinions que l'on vous a données, vous verrez un jour nos affaires d'un œil plus favorable. Pour moi, je ne dois pas attendre des louanges de ce que je demeurerai toute ma vie ferme dans mon devoir auprès de Votre Majesté, puisque c'est un résultat de vos bontés passées à mon égard, etc., etc.»

---

## CHAPITRE XXIII.

Mon indifférence en matière de religion. — Les jésuites à Stockholm pour me convertir. — Jonglerie de mon abjuration à Bruxelles. — Mon impiété.

Toutes les péripéties les plus marquantes de la vie humaine, les incidents les plus pittoresques, tout ce qui agit fortement et laisse des traces durables dans le souvenir, abdication, abjuration, dépaysement, expatriation, célibat, amours tragiques, tout, j'ai tout senti, tout éprouvé; avide de sensations, j'ai couru en inconsidérée au-devant de ce qui pouvait rompre la monotonie de l'être. Oui, autant vaudrait le néant que l'insipide enchaînement des jours de la plupart des hommes. C'est l'agitation qui fait la vie. La tranquillité, l'uniformité des habitudes, l'absence de sensations, la paix enfin, tout cela n'est que de la végétation; et encore qui sait si la plante, si l'arbre n'éprouve pas une jouissance à se rouler sous les brises, à se débarrasser de ses

cotons, du superflu d'un feuillage usé, s'il ne se délecte pas dans les bains aériens de cet océan impalpable qui le ceint de son fluide mobile, frais, vivant, tempétueux parfois comme la passion ?

Que je plains l'obscur mortel enseveli dans sa boutique et mesurant son drap depuis l'aurore de ses ans jusqu'au moment où il quitte ce cercueil de vingt-quatre pieds carrés pour le cercueil de sapin ! A-t-il vécu ? un demi-siècle a coulé autour de lui, et il a auné du drap ! De quoi te plains-tu, infortuné ? La mort te frappe ! Eh bien ! des siècles couleront sur ta tombe ; tu n'auras pas la mesure à la main : voilà la différence. C'est donc l'aune que tu regrettes ?

Je suis devant Dieu à présent. Je dois la vérité sur tout ; et que m'importent les opinions ?

J'ai changé de religion, mais que dans ces moments mon cœur était loin de Dieu ! Je te rends graces, ô ciel ! de ce que, dans les égarements de ma folle vie, par des détours, par des dédales dont toi seul connaissais l'issue, tu m'as amenée à toi. J'ai embrassé le catholicisme sans dévotion ; j'ai abjuré les dogmes de la réformation ; je suis entrée dans l'église catholique parce que je ne croyais à rien.

Ma péninsule scandinave m'emprisonnait. Quand pourrai-je, me disais-je dans mes heures de sombres réflexions, quand pourrai-je m'échapper dans cette heureuse Italie. C'est là que j'ai vécu en idée jusqu'à présent; c'est de ce pays que toute écriture antique nous entretient; c'est sur cette Ausonie que les vieux temps jetèrent ce qu'ils produisirent de supérieur dans les générations humaines; c'est là que Minerve secoua les étincelles du flambeau des beaux-arts; c'est là qu'à l'aspect de grands débris on se sent relever, et que l'on a une plus haute idée de soi. Et puis ne verrai-je jamais un soleil, beau comme un dieu d'Homère, vivifier tour à tour ces vallées encadrées des dentelures d'un horizon d'or? Ne verrai-je jamais les merveilles de la nature se parer des roses des aurores de la Méditerranée et de la pourpre de ses couchers de soleil? Et les prodiges des beaux-arts qui sont là! Ces cités où sur une population agissante domine une population immobile de marbre et de bronze! Musées, théâtres, basiliques, que sais-je? tout y nage dans la poésie. Il n'est pas jusqu'à notre sombre religion qui ne s'imprègne des douceurs du climat, et ne tempère ses rigueurs par quel

que alliance avec les nymphes de la Cythère mythologique. Là le luth a retrouvé les miraculeux accords de jadis; le pinceau semble celui d'Apelles. Homère revit dans le Tasse, ou peut-être mieux encore dans l'énergique Dante. Mais Michel-Ange n'a-t-il pas vaincu à la fois Vitruve, Phidias et Polygnotte?

Ensuite un ennui dévorant me voilait tout Stockholm. Viens, Charles-Gustave, viens; prends mon sceptre et donne-moi la liberté; viens, brise mes fers. Laisse-moi m'aller plonger dans les satisfactions, m'imboire par tous les pores du charme qui m'attire.

J'ai déjà parlé de Bourdelot. Ce n'était pas ce qu'on peut appeler un homme illustre par ses écrits, bien que je l'eusse appelé auprès de moi avec les notables de la science. Il était trop paresseux pour écrire, trop insouciant; tranchons le mot, trop philosophe. Aller se sécher sur les livres pour faire un livre, c'est-à-dire pour édifier ou charmer un goujat! Se tuer pour le public! et qu'est-ce que le public? une réunion d'hommes pour lesquels, pris en particulier, je ne donnerais pas un fétu. La postérité! On me fait rire avec la postérité, comme si elle

devait être composée de génies tout frais descendus de la sphère des intelligences célestes! Ne dirait-on pas que cette postérité va redresser tous les torts? assigner toutes les places avec une sûreté de goût, de jugement? Elle aura ses lubies, cette postérité si vantée, et elle aura autre chose à faire que de s'occuper de nos chers Saumaise, Grotius, Heinsius et tous ces *us* dont nous nous occupons. Je crois avoir dit que c'était avec cette mordante philosophie que Bourdelot jetait un regard dédaigneux sur le présent et l'avenir. Cette irrévérence devenait de la belle et bonne impiété quand il raisonnait sur la religion. Mêmes sarcasmes, même froideur de raison, mêmes désespérantes vérités. D'un tour de main cet homme vous enlevait une illusion.

Le malheureux! il m'a désenchantée de bien des choses! Moi, je me complaisais à cette ruine de toute chose sacrée. Il y avait au moins du nouveau dans ces divagations sardoniques; et l'on ne sait pas en général quelle est la toute-puissance de l'insolite; attendez que l'on soit rassasié de livres, la civilisation se déchirera elle-même, parce qu'il n'y aura plus que cette sensation qui puisse l'arracher à l'apathie.

Bourdelot donc reconnu athée, on peut juger, d'après la faveur dont il jouit si long-temps auprès de moi, que, fatiguée de la tourmente des passions et des violences intérieures, j'allais d'habitude me rafraîchir à cette conversation ironique, impie, mais toute attirante de nouveauté.

Je devins aussi indifférente que lui sur les religions. Ce fut durant ces dispositions que le trop séduisant Pimentelli, que Montécuculli vinrent auprès de moi : ces bonnes gens, croyants comme des méridionaux qu'ils étaient, se mirent en quatre pour m'attirer à la communion catholique. Ils me vantaient des charmes que je ne voyais pas, mais je prêtais l'oreille à tout ce que l'on me disait de la mansuétude du pape; je me persuadai bien que, si un jour je m'expatriais en Italie, je ferais une folie, ne tenant radicalement à aucune croyance, de ne pas me plier à celle du lieu.

A peine Pimentelli eut-il donné avis à la cour d'Espagne de mes velléités, que je vis arriver de Rome et de Madrid force jésuites déguisés. Antonio Macedo, Geoffroy Franken et autres furent des cadeaux que l'on me fit. Tous ces gens-là

étaient des déistes fieffés. Aussi ne m'entretinrent-ils pas en fanatiques. Le choix était délicatement fait : tout aussi dégagés des préjugés de la dogmatique que leur catéchumène, c'était plaisir à les entendre rapporter toute la morale évangélique au bien-être d'ici-bas, à un indifférent matérialisme.

Alors commença mon abandon pour l'Espagne. Je me rappelle que le père Franken écrivit pour moi le traité de l'*Immortalité de l'ame*. Bientôt le père Philippe Nucio, le père Louis de Moulin, arrivèrent, l'un en qualité d'ingénieur, et l'autre je ne sais plus sous quel titre, mais toujours recommandés par le roi d'Espagne; puis le père Maistre, le père Jean-Baptiste Guemes. Expédiés *ad majorem Dei gloriam*, mais toujours déguisant l'objet de leur mission, tous ils avaient le mot de la cour d'Espagne, c'était de m'amener à l'abjuration par la voie de l'indifférence.

Ces convertisseurs se cachaient sous l'habit séculier, tant était méticuleuse la susceptibilité du sénat. Leur zèle en faisait même mes courriers auprès de sa majesté catholique, auprès du roi de France, auprès du cardinal Chigi,

alors tout puissant à la cour de Rome. Je ne savais pas positivement, bien que résolue à abdiquer, si je me fixerais en France ou en Italie.

Enfin j'avais consommé l'acte de la démission du poste de reine. Me voilà lancée dans une indépendance aventureuse! J'étais libre, j'étais dégagée de toute entrave dorée; je m'emparais avec jouissance de l'univers; agitée que j'étais par la succession des événements, des circonstances, des accidents de la vie errante, je ne pensais plus aux matériels avantages de l'abjuration. Ce fut à Bruxelles que l'on revint là-dessus.

Là Pimentelli, le comte Montécuculli, le comte Fuensaldagna, me circonvinrent. Que ne me vanta-t-on pas, que ne me montrèrent-ils pas dans l'adoption du catholicisme! Soit que j'allasse établir mes pénates à Rome, ou à Paris; partout, nouvellement acquise à la religion dominante, je trouverais des bras ouverts, des dévoûments, des affections. Au lieu que, reine hérétique, on se garderait de moi; étrangère, toujours, partout étrangère, ma pérégrination serait un exil changeant; point de sympathies, peu d'accueils, point d'appuis chez les rois, en

cas que des nuages s'élevassent entre la Suède et moi pour une chose ou pour l'autre.

Peut-être dois-je mentionner parmi ce qui me décida un certain entraînement vers l'extraordinaire. Dieu, qui voulait m'attirer sous ses saints étendards, ne fit-il pas agir plus fort que jamais et l'ambition de me singulariser, et la douceur d'éprouver du nouveau, et surtout cette imagination toujours accommodante, obséquieuse, qui me figurait l'adoration de tout le monde catholique au milieu duquel j'allais me fixer.

L'archiduc Léopold s'employa de tout son pouvoir pour cette cérémonie. Le père Guemes officia, mais tout se fit dans le plus grand secret.

Je me rappelle ce bon archiduc! il y allait de bonne foi, lui. Ne s'avisa-t-il pas de se mêler de miracles! Ce digne homme ne savait pas que les assistants Pimentelli, Montécuculli et les jésuites, avaient autrefois traité la matière en déistes, en athées. Je le vis sur le point de faire pouffer de rire, et de détruire tout le sérieux de la chose avec sa pieuse jonglerie.

Voici ce miracle. Je ne sais s'il avait fait disposer un signal au haut du palais dans la cha-

pelle duquel j'abjurais, ou s'il avait ordonné calculant le temps nécessaire à la cérémonie, de tirer toute l'artillerie de la ville à une heure fixée; il advint qu'à mesure que le prêtre Guemes prononçait le mot sacramentel *absolvo*, tous les canons des forteresses environnantes firent feu. Personne au monde ne savait de quoi il était question; mon abjuration était bien secrète; aussi l'archiduc tomba-t-il à genoux, adorant, criant au miracle; à entendre ce béat, mon entrée dans la foi était marquée par cette soudaineté imprévue de détonations! il en fut pour se démener en pure perte. Ses exclamations n'eurent pas de succès. Nous étions tous là des esprits forts, et il voulait nous régaler d'un petit miracle de sa façon; c'était on ne peut plus maladroit; mais savait-il le fin des choses? Comme je l'ai dit, nous rîmes en nous, et si l'un des assistants eût éclaté, c'en était fait, nous étions atteints du rire inextinguible des dieux homériques, et cela sur les saints évangiles.

Il n'y eut pas d'agréments après cela qu'on ne cherchât à me procurer dans Bruxelles. Le peuple apprit le motif de ces réjouissances. Le

bal, la comédie, les tournois, les parties de chasse, les promenades, se succédèrent, entremêlèrent de toutes sortes de plaisirs mes premiers pas dans le nouvel avenir, et même le cardinal Mazarin (bien qu'il y eût alors guerre ouverte entre la France et l'Espagne) donna une espèce de relief à tout cela, en envoyant de Paris à Bruxelles une troupe de comédiens qui représentèrent leurs pièces alternativement en espagnol, en français et en italien.

Pimentelli, toujours agréable, était le factotum de mes passe-temps; il ne se donnait point de relâche. Ambassadeur du roi d'Espagne, les souhaits de son souverain, ceux de me conduire dans le catholicisme, étaient comblés; il ne négligea rien; toutes les distractions, les amusements possibles, me furent procurés. Voici une réverbération du transport où je m'abandonnais; c'est le brouillon d'une lettre que j'écrivis alors à la belle comtesse de Sparre (Ebba), mon ancienne fille d'honneur et toujours mon amie.

« Que mon bonheur serait sans égal s'il m'était permis de le partager avec vous, et si vous étiez témoin de ma félicité!

« Je vous assure que je serais digne de l'envie

des dieux si je pouvais jouir du bien de vous voir; mais puisque je désespère si justement de ce bonheur, il faut que vous me donniez au moins cette satisfaction, de croire qu'en quelque endroit du monde que je me trouve, je conserverai éternellement le souvenir de votre mérite, et que j'emporterai au-delà des monts la passion et la tendresse que je vous ai toujours portées.

« Conservez-moi du moins votre cher souvenir, et ne troublez pas la félicité dont je jouis, par un injuste oubli de la personne du monde qui vous honore le plus. Adieu, belle, souvenez-vous de votre

« CHRISTINE. »

*P. S.* Je vous supplie de faire mes amitiés à tous ceux qui sont de mes amis et amies, et même à ceux qui n'ont pas l'envie de l'être; je leur pardonne de tout mon cœur, aussi bien je ne m'en trouve pas pire pour cela.

« J'oubliais de vous dire que je me porte parfaitement bien, que je reçois mille honneurs, et que je suis bien avec tout le monde excepté avec le prince de Condé, que je ne vois jamais

qu'à la comédie et au cours. Mes occupations sont de bien manger et de bien dormir, étudier un peu, causer, rire, voir les comédies françaises, italiennes, espagnoles, et de passer le temps agréablement.

« Enfin je n'écoute plus de sermons, je méprise tous les orateurs; après ce que dit Salomon, tout le reste n'est que sottise, car chacun doit vivre content, en mangeant, buvant et chantant. »

Bruxelles, 1655.

Les savants les plus à portée de cette ville ne manquèrent pas de venir me rendre leurs hommages. J'y invitai surtout Ménage, lui faisant remarquer que j'avais fait la plus grande partie du chemin, que c'était à lui à faire le reste.

Gassendi me félicita par une lettre. Je pris la plume et lui répondis avec autant d'empressement que j'aurais pu faire pour un monarque.

« De Picques vous dira combien j'estime les témoignages de votre esprit; vous m'avez obligée infiniment en me montrant que, nonobstant le changement que j'ai fait de ma condition, vous estimez encore ma personne.

« Votre estime me justifiera contre ceux qui blâment mon action ; et votre approbation me suffira pour me confirmer dans l'opinion que j'ai d'avoir bien fait.

« Conservez-moi votre amitié, et soyez certain que, dans l'indifférence que j'ai pour la plupart des choses, je ne puis m'empêcher de m'intéresser fort pour les sentiments que vous aurez de moi; et je vous puis dire avec vérité que votre amitié et votre estime sont au nombre des choses dont je me passerais avec peine.

« CHRISTINE. »

Bruxelles, ce janvier 1655.

Je logeais au palais archiducal, dont j'occupais les plus beaux appartements, pendant que l'archiduc lui-même s'était retiré dans les chambres des filles de la cour.

Mais ayant lu une espèce de satire qui courut à ce sujet, je me transportai au palais du duc d'Egmont; là j'entretins ma cour à mes dépens, et je ne voulus plus souffrir que ceux qui m'avaient jusqu'ici accordé une généreuse hospitalité y subvinssent encore.

Est-on donc en Suède à six mille lieues de la France? non, et cependant quelle différence dans les mœurs, les usages! A Bruxelles, je me vis dans l'obligation de me contraindre sans cesse, de mesurer toutes mes manières, de peser tous mes mots. Que l'on est méticuleux dans une civilisation un tant soit peu avancée! Point de cet abandon de cœur, point de ce laisser-aller; je sentis bientôt la différence.

On s'attendait qu'à peine convertie à l'église primitive j'allais ambitionner une place dans le ciel. La multitude, et dans la multitude je comprendsbien de gros bonnets, la multitude, quand elle apprit la renovation de mes vœux, espérait se repaître de la vue d'une reine couverte de bure peut-être, la croix sur le sein, se vouant à la rigidité de la vie claustrale, ou, tout au moins, éprise de bigotisme. Au lieu de cela, des comédies, des bals; ce n'était pas édifiant de la part de la néophyte. Quelques-unes de mes réponses coururent, dont furent scandalisés mes nouveaux coréligionnaires.

L'archiduc m'ayant demandé si je n'avais point de chapelain dans mon train de maison: «Non, répondis-je; d'autant plus qu'en partant de Suède

je me suis débarrassée de tout ce qui m'était inutile. »

« S'il y a un dieu je serai bien attrapée! » avais-je dit une autre fois que le sieur Chanut m'avait mise sur l'article des religions.

N'y eut-il pas un jésuite venu de Louvain, qui, tout bouffi de la conquête que la foi catholique venait de faire en moi par l'entremise d'un père de la compagnie de Jésus, me fit une flatterie monacale en me disant qu'on me placerait à côté de sainte Brigitte de Suède. — « J'aime bien mieux, lui repartis-je, être placée entre les sages. »

On s'enquit de mes dires, et de là des gloses. Je dois avertir que les Français, très déconfits de mes préférences pour les Espagnols, accréditaient, propageaient les bruits défavorables, injurieux. Mes nouveaux alliés, Espagnols, Italiens, imbus de dévotion, étaient peu portés à neutraliser ces insinuations par des protestations chaudes, à effet: ils me voyaient peu fréquenter les sacrements.

Ainsi, par toutes ces rumeurs le ciel me punit de mes dissipations! Nous n'étions plus en Suède, où l'on tient peu de cas des coups de

l'opinion. Dans les pays lettrés ils sont incisifs, mortels parfois. Chez nous, à peine portés ils mouraient, les livres n'étant pas là pour les éterniser, les publier de toutes parts, dans les hauts et bas rangs de l'ordre social.

En résumé, le peuple, ignorant mes dispositions intimes, ne vit qu'une mystification dans tout cela. Mon athéisme fit effet, on en écrivit jusqu'en Suède. La chose arrivée là m'était trop sensible pour garder le silence.

J'écrivis au sénat, ou plutôt au sénateur Pierre Brahé, son président.

« Mon Cousin,

« Je vous conjure d'être persuadé que personne au monde ne vous estime autant que moi; et si mon amitié peut obtenir de Votre Excellence quelque considération et mérite, je serai trop récompensée si vous me permettez de vous donner la commission d'assurer le roi de Suède, messieurs les collègues de Votre Excellence, et enfin toute la Suède, de la passion que j'ai et que j'aurai toujours pour leur commun bonheur.

« Je conserverai toute ma vie les sentiments d'amour et de respect que je leur porte;

et, quoi qu'il puisse arriver, je perdrai plutôt la vie que de permettre qu'aucune pensée contraire me rende coupable envers eux, quoi que puissent dire et faire ceux qui me veulent du mal, et que je plains sans les haïr.

« Je persisterai jusqu'à la mort dans la fidélité que je dois à la patrie, et Votre Excellence verra qu'en quelque lieu du monde que je me trouve, je ne ferai jamais aucune action qui démente cette protestation.

« Je vous supplie de me maintenir en cette opinion en Suède, et de ne pas permettre que ceux qui prennent la peine de s'ériger en ennemis contre moi, puissent me rendre mauvais office en interprétant mal mon absence.

« Dans l'état où sont les choses, je crois qu'il est de la bienséance et du bien de mon pays que je sois absente, et je m'imagine qu'il est nécessaire pour le repos commun que je ne me fasse pas voir en un lieu où j'ai gouverné autrefois.

« Je me prive de ma patrie parce que la raison le veut, et la même raison qui m'impose cet exil volontaire m'ordonne aussi de déclarer que si quelque changement des affaires de ce

monde et sujettes aux révolutions, faisait prendre aux affaires de la Suède une autre face, et qu'alors la Suède jugeât ma présence nécessaire, j'y volerais aussitôt, fût-ce pour y sacrifier ma vie. Je mourrais trop glorieuse et trop satisfaite de pouvoir perdre le jour dans le lieu où je l'ai reçu, pourvu que ma mort fût utile à ma patrie.....

« Dans l'état où je suis il n'y a que vos succès qui puissent augmenter ma félicité ; vos malheurs seuls sont capables de troubler mon repos; d'après cela, jugez si je ne suis pas la plus heureuse personne du monde ; etc., etc.

« Conservez-moi votre amitié, mon cousin, et obligez-moi de me faire connaître telle que je suis.

« CHRISTINE. »

Bruxelles, 30 mars 1655.

## CHAPITRE XXIV.

Mes dissipations à Bruxelles. — J'apprends la mort de ma mère. — Celle d'Oxenstiern. — Lettre d'Alexandre VII, pape. — Je me mets en route pour Rome. — Mes émotions dans les Alpes Noriques. — Inspruck.

Je sentais trop vivement pour voiler mes amitiés de la circonspection nécessaire. D'ailleurs sommes-nous réduits à étouffer ainsi la fleur des sentiments sous des demi-démonstrations, et en sommes-nous à ces mesquineries, dans nos populations encore un peu brutes? Je me divertis à Bruxelles, je ne m'en cachais pas; mais j'étais environnée de gens qui voulaient entendre malice à tout, et cela à demi-mot; voilà la source des déclamations revues et considérablement augmentées qui s'exercèrent sur moi.

Ces calomnies devaient prospérer. Je venais de rompre avec tant de gens! Ces réformés dont j'abandonnais la cause, dont je répudiais

le schisme sans ajouter à ce qu'ils appelaient mon apostasie toute l'importance qu'ils supposaient, je devais les compter parmi les plus avides de bruits fâcheux, déshonorants; aussi les firent-ils réussir! J'ai dit que d'autre part mes nouveaux frères en Jésus-Christ se promettaient plus de mysticité de ma part, plus de ferveur. Il y eut froideur d'un côté, et malveillance de l'autre. Je courais les bals avec de bons vivants, je me donnais à cœur joie de cette liberté que j'avais appelée si longtemps en vain; j'apportais dans un monde plus éclairé, plus soigneux, plus circonspect que le mien, ce dégagement de manières, ce mépris du *qu'en dira-t-on*, très communs dans notre arriérée patrie; je tombais au milieu de Bruxelles, toute Suédoise, et Suédoise avec une ardeur, une impétuosité, un entraînement, une vivacité d'ame, que je n'avais pas appris à réprimer; qu'on juge si l'on jasait à mes dépens!

Au milieu de ces divertissements, au milieu de ces jours et de ces nuits renversés, de ces dissipations sans mesure, de ces fêtes prolongées qui ne connaissaient pas de suspension,

une douloureuse nouvelle vint me rappeler à moi-même. Ma mère mourut.

Une main de fer me saisit tout-à-coup au sein du tourbillon; elle m'isola, me laissa aux lugubres réflexions, aux pensées noires! plus de gaîté. Ce fut le baron de Spane, résident à la cour de France, qui m'apporta cette nouvelle. Des torts que j'avais eus envers la reine douairière me revinrent en idée, je récapitulai ma vie passée, et toujours le trait de la douleur pénétrait plus avant. La solitude, je ne voulais plus que la solitude, fermant mon ame à toutes les distractions. Il y avait aux environs de Bruxelles une maison de campagne ni trop modeste ni trop luxueuse ; ce fut là, dans ces bois, dans ces vergers, que j'allai fuir le monde, et, anachorète de circonstance, pendant trois semaines je ne vis personne.

A peine je me remettais, autre affliction. Axel Oxenstiern, ce père de mes jeunes ans, ce mentor sage, pesé, inépuisable de sagesse, non moins chaud patriote que politique inappréciable, mourut. Les coups qui pouvaient m'être les plus sensibles, les plus cruels, m'atteignirent simultanément. Un second père des-

cendant dans la tombe presqu'en même temps que celle à qui je devais le jour; cette blessure rouverte coup sur coup, ce redoublement d'atteintes, m'anéantirent : je n'y pouvais réfléchir sans être au supplice. Quelle paternelle douleur du grand-chancelier lors de mon abdication ! peut-être mon changement de religion avait été pour lui l'arrêt de mort. Avait-il pu se figurer, lui religionnaire violent, lui, luthérien de cœur et d'ame, avait-il pu se figurer la fille de Gustave-Adolphe abjurant avec les dogmes de la réformation les lauriers de son père, lauriers toujours cueillis sur les désastres guerriers des ligues catholiques, et reniant pour ainsi dire le prosélytisme de ce Mahomet de l'Europe hyperborée.

Il fut regretté de tout le royaume, et pleuré amèrement de Charles-Gustave, qui savait mieux que personne la perte qu'il faisait. Il le témoigna par une lettre de condoléance à son fils qu'il éleva au grade de grand-chancelier.

Ses dernières paroles m'appelèrent. S'étant informé, sur le seuil de la vie, de ce qui me regardait, « j'ai prédit, répondit-il, qu'elle se repentirait de ce qu'elle faisait, et.... (poussant

un grand soupir) mais c'est la fille du grand Gustave.»

Ces malheurs interrompirent ma vie dissipée: je n'eus plus de cesse dès lors que pour mon voyage d'Italie; on me négociait le séjour que je voulais établir à Rome, et Innocent X venait de mourir: Chigi, ceint de la tiare sous le nom d'Alexandre VII, lorsqu'il apprit la résolution que j'avais formée, en fut au comble de la joie. Voici un léger fragment de sa lettre :

« Alexandre VII, souverain Pontife, (1)

« Très chère fille en Jésus-Christ, salut et bénédiction apostolique.

« Aussitôt qu'il nous a été rapporté que votre majesté avait embrassé à Bruxelles la sainte foi catholique et romaine, quoique en secret, et qu'elle était sortie de ses anciennes erreurs, qu'une nouvelle sagesse était créée en elle par le Saint-Esprit, je ne puis exprimer quelle a

---

(1) Alexander P. P. VII.

Carissima in christo filia, salutem et apostolicam benedictionem. Ubi primum allatum nobis est, majestatem tuam apud Bruxellas, etc., etc.

été ma joie; il n'est aucune force d'expressions qui puisse y suffire. . . . . . . . . . . . .

....« Nous envoyons à Votre Majesté bien-aimée notre fils en Jésus-Christ, Lucas de Holstein, protonotaire apostolique, chanoine de la Basilique de Saint-Pierre, bibliothécaire de notre bibliothèque du Vatican, homme rempli de la plus saine érudition et chéri de nous pour son extrême piété ; c'est à cette fin qu'il vous donne publiquement et suivant les rites de la sainte église catholique l'entrée en la foi....

« Donné à Rome, en notre palais de Sainte-Marie-Majeure, et scellé du sceau de Saint-Pierre, ce 10 octobre 1655, et le premier de notre pontificat. »

On jugea à propos, comme l'on voit, qu'avant d'entrer en Italie, du moins qu'avant de mettre le pied sur les terres du Saint-Père, je fisse aveu public de la foi catholique, afin de pouvoir être reçue avec toutes les démonstrations d'honneur possibles; et l'on se proposait de m'en prodiguer, car ce pape avait un faible: il voulait s'investir de l'honneur de ma conversion, il voulait faire accroire à ses succès sur cet article .Mais je crois, moi, que tout le monde ne

fut pas de son avis, si j'en juge d'après ce passage d'un écrit dont le cardinal de Retz, alors à Rome, fait parfois d'avares lectures à ses intimes.

« Rien n'a fait plus paraître en mon sens le peu de solidité du pape Alexandre VII, que le faux honneur qu'il veut se donner de la conversion de la reine Christine de Suède. Il y avait plus de dix-huit mois (neuf mois, s'il vous plaît) qu'elle avait abjuré son hérésie, lorsqu'il lui a pris la pensée de venir à Rome. Aussitôt que le pape Alexandre l'a appris, il en a donné avis au sacré collége en plein consistoire par un discours très étudié. Il n'a rien oublié pour nous faire entendre qu'il avait été l'unique instrument dont Dieu s'était servi pour cette conversion. Il n'y a eu personne qui ne fût très bien informé du contraire, et jugez quel a dû être l'effet qu'une vanité si mal entendue a pu produire. »

Je fis tout préparer pour ce voyage; ayant réglé mes affaires domestiques de la Suède, je partis, faisant présent à l'archiduc d'un coursier suédois richement harnaché, et du prix de trente mille écus. Un de dix mille fut le témoi-

gnage de ma gratitude envers le comte de Fuensaldagna; quant aux autres membres de la diplomatie espagnole, j'éparpillai parmi eux force bijoux et pierreries.

Le 22 septembre je sortis de Bruxelles.

Voici les personnes les plus marquantes de ma Cour nomade : l'excellent Pimentelli, comme ambassadeur extraordinaire d'Espagne; le comte de Cueva et son épouse, vivants échantillons du décorum castillan; deux de mes dames d'honneur; les comtes Buquoi, Trassirio et plusieurs autres personnes de distinction; le pére Guemes, mon catéchiste, et deux enfants de Loyola, députés de la sainte compagnie, pour soutenir envers et contre tous que j'étais l'une de leurs acquisitions. Il y avait encore quatre seigneurs suédois, Silfwercrona, Lilliecrona, Appelgren et Appelman, qui ne voyaient la patrie que là où se trouvait leur reine. Le tout s'élevait à deux cents personnes, y compris vingt-cinq gardes du corps.

L'archiduc, avec un cortége de dames et de seigneurs, nous accompagna jusqu'à deux lieues de Bruxelles.

Je ne dois pas oublier pour ma satisfaction

personnelle de mentionner ma réparation à la lettre par trop froide, écrite jadis, et signée de ma main, au pauvre roi d'Angleterre, si désolé d'être descendu d'un trône malgré qu'il en eût. Nous chevauchâmes jusqu'à lui en passant à Cologne. Mais les rois ne sont pas toujours une école de magnanimité.

Cela me fit mal: si peu de détachement des choses royales! Il y avait là le duc de Glocester la larme à l'œil. N'étais-je pas un vivant exemple de désintéressement? tel effort n'est pas impossible. Mais Cromwell, se disaient-ils! les fanfares de sa prospérité troublaient les nuits de la majesté déchue; et l'altesse s'en affligeait encore davantage. C'était au moment où Cromwell, mieux affermi que jamais, semblait se promettre une longue dynastie intronisée aux dépens des infortunés Stuarts. Je m'imaginais que la visite d'une reine volontairement rentrée dans la plèbe, allégerait le poids de plomb de leurs souvenirs : rien ne parla à leur cœur, ils ne virent qu'une fantaisie dans mon fait, et se remirent de plus belle à bâtir, dans les espaces imaginaires, trésors, vaisseaux et soldats.

A Augsbourg ce fut moi qui pleurai. La mé-

moire de Gustave-Adolphe y était encore toute palpitante, on s'empressa de me conduire à la maison dans laquelle il avait logé après s'être rendu maître de la Bavière; là était encore la table où il avait dîné et signé l'acte qui réglait le sort de cet État.

A cet aspect, je ne pus retenir mes larmes. Quel puissant effet que celui des réminiscences matériellement remuées par la vue d'objets! un frisson indicible me saisit; il me sembla tout-à-coup voir Gustave-Adolphe couvert de son buffle, de son armure de fer, appuyé sur cette table, et bornant là une course victorieuse à travers toute la Germanie, déposant un glaive pesant pour toute autre main que la sienne, et faisant, d'un trait de plume, l'avenir d'une souveraineté.

Le comte Raymond Montécuculli arriva, envoyé auprès de moi par l'empereur, pour m'accompagner à Rome. Ces gens-là ne tarissaient pas en complaisances. A chaque instant, choyée de toutes parts, ma vie errante était un charme continuel.

L'archiduc d'Inspruck sera-t-il moins complaisant au milieu de ce flux de courtoisie? Je

lui écrivis pour demander le passage sur ses terres:

MONSIEUR MON COUSIN,

« Approchant des états de Votre Altesse, j'ai cru la devoir avertir de mon arrivée, et la prier d'avoir agréable que j'y passe pour achever mon voyage à Rome.

« Je vous envoie ce gentilhomme porteur de la présente, pour dire plus particulièrement mes sentiments à Votre Altesse, la prier d'ajouter foi à ce qu'il vous dira, et que je suis,

« MONSIEUR MON COUSIN,

« Votre très affectionnée cousine

« et amie,

« CHRISTINE. »

Auguste, ce 20 octobre 1655.

Sa galanterie fut, j'ose dire, très pittoresque. Ce n'était rien que sa réponse; il me réservait bien autre chose!

Nous attaquâmes les Alpes Noriques. Il n'y a rien de sublime comme ces entassements de monts, jetés avec un pêle-mêle de dédain par la main du Créateur aux premiers jours. Ce

n'est plus ce monde auquel nous sommes accoutumés. Nous avons bien altéré la nature dans nos champs! nous l'avons éteinte dans nos villes, dans nos métropoles, ouvrages de l'homme. Allez précipiter votre imagination dans ces sites redoutables des Noriques; allez assister à cette terrible nature primitive qui fait honte à notre nature en toilette; allez la voir avec ses horreurs, telle que la fit Dieu, avec une imposante beauté en amoncelant les débris du chaos.

Là les siècles n'ont rien pu: ces pics sauvages, ces crevasses caverneuses, ces bancs grands comme des cités, ces roches suspendues comme des cathédrales sur des abîmes, tout cela n'a pas vieilli; tout cela est encore plein de la rudesse des premiers hommes, sauvage comme les générations aînées.

Que le soleil jaillisse de cet horizon effrayant, que le tonnerre fasse mugir tous ces antres; qu'il prête des millions de voix à des millions d'échos gigantesques, il y a de quoi s'anéantir dans le sein de l'Éternel, se sauver dans sa main toute puissante. La terre se réveille avec des fureurs, on dirait que notre planète pousse des cris de provocation, des défis aux mondes qui

gravitent et qui, dit-on, ont promis de la briser de leur choc.

Les voix humaines dans ces profondes solitudes sont de faibles murmures absorbés par l'immensité. La chute du moindre torrent noierait dans un mugissement roulant les chants d'une armée; et ces sommets neigeux, chevelure de la vieillesse de ces montagnes, qui se dressent dans une profondeur azurée, transparente, dorée; et cette mer de lumière qui tantôt jette une teinte de rose sur ces espaces, sur ces hauts déserts de neige et de glace; tantôt s'empreint de ses reflets blafards; et ces avalanches qui tonnent dans les hauteurs hiémales, dans des solitudes de froid, tandis que les profonds vallons se torréfient sous le rassemblement de toutes les splendeurs du soleil dans leurs cavités; et ces fleuves qui s'improvisent dans les régions moyennes, qui lâchent des déluges là où les averses ont, dans d'autres saisons, fait leurs épanchements de l'urne céleste: spectacle magnifique! que ne viennent-ils ici s'approvisionner de grandes émotions, de grandes idées, les peintres, les poètes, et tous ces enfants des arts qui vivent de grandiose.

Eh bien! ce fut au milieu de ces agrestes aspects, sous le coup tout puissant de ces impressions qui froissaient mon ame en l'élevant trop subitement, que la civilisation avec ses richesses, ses beaux costumes, ses dentelles, vint nous surprendre.

Une écume cérulée montait en vapeurs semées d'arcs-en-ciel brillants; des pics semblaient menacer ruine sur nos têtes, ouvrant en dessous des cavernes béantes comme des monstres affamés; l'horizon se fermait à force de se rapprocher au-dessus de nous; nous marchions en silence, terrifiés, quand, au détour d'une horreur, une tout jolie cavalcade, bien brodée, bien caparaçonnée, bien emplumée, belle toilette, beaux habits, vint s'offrir à nous.

C'étaient l'archiduc d'Inspruck, l'archiduchesse Anne, sœur du grand-duc de Toscane, accourus à notre rencontre. Une suite nombreuse, élégamment parée, venait contraster avec ce que nous avions vu. Félicitations, salutations, congratulations, il ne fut question que de cela, et nous nous acheminâmes en grande pompe pour Inspruck.

Ce que j'avais senti m'avait merveilleusement

disposée, car on me préparait ici une cérémonie ; et le susdit Lucas de Holstein, chanoine de St-Pierre à Rome, et protonotaire papal, s'y trouvait; il devait me faire faire la profession solennelle, publique, de la foi catholique et romaine. Le pape, ( il me l'avait annoncé dans sa lettre, ) lui avait commis les pleins pouvoirs pour recevoir ma confession et faire les cérémonies usitées. Le 3 novembre, dans l'église cathédrale, il reçut mon abjuration.

Conduite à dix heures du matin par l'archiduc et l'archevêque son frère à la basilique de Saint-François, et suivie de l'archiduchesse et de toutes les personnes marquantes de la cour établie ici, tout le monde prit place chacun selon son rang. Le chanoine Lucas fit lire les pleins pouvoirs, après quoi je fis la profession de la foi catholique, apostolique, romaine. Un jésuite, du nom de Staudacher, chapelain de l'archiduc, fit un sermon en allemand sur le onzième verset du quarante-cinquième psaume : *Écoute, fille, et considère; incline ton oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père.*

Le *Te Deum* chanté et accompagné de musique et de salves d'artillerie, on me reconduisit

avec le même ordre dans le palais archiducal. Les fêtes de Bruxelles ou à peu près se renouvelèrent ici ; illuminations, festins, il y eut de tout, et l'on prétend qu'y comprises les cérémonies cela coûta quinze tonnes d'or. Malheureusement on n'avait que des comédies profanes et des amourettes à représenter, ce qui ne cadrait pas tout-à-fait avec l'esprit de cette jubilation. Mais enfin on pallia le mieux possible cette inconvenance. Le baron Ghirardi, conseiller de l'archiduc, fit ses excuses à Lucas de Holstein de n'avoir pas su assez tôt l'affaire de la profession, disant que les sujets des comédies et de l'opéra qu'on avait préparés, n'auraient pas été tels qu'il allait les voir, mais dévots et cadrant mieux avec la circonstance.

Je demeurai huit jours à Inspruck. Avant de partir j'écrivis à Charles-Gustave la lettre qui suit :

« Monsieur mon frère,

« Je suis heureusement arrivée ici, où j'ai trouvé la permission et l'ordre de Sa Sainteté de me déclarer ce que je suis il y a long-temps, et je me suis estimée heureuse de lui obéir : j'ai

préféré cette gloire à celle de régner sur les puissants états que vous possédez.

« Vous devez aimer cette action, quand même vous croiriez que j'ai mal choisi, puisqu'elle vous est si avantageuse, et qu'elle n'a point changé l'amour que je dois à la Suède, ni les sentiments d'amitié que j'ai pour vous.

« CHRISTINE. »

Inspruck, le 4 novembre 1655.

Le jour suivant j'expédiai une dépêche pleine des expressions de la plus parfaite obéissance au pontife romain; les superlatifs n'y manquent pas. Mon style avait déjà le goût du terroir italien.

« TRÈS SAINT-PÈRE (1),

« Me voilà enfin arrivée au but que j'ai tant désiré, de me voir reçue au sein de notre sainte mère l'Église catholique romaine, et je n'ai pas voulu manquer d'en faire part à Votre Sainteté, et de la remercier humblement de m'avoir ho-

---

(1) Beatissimo Padre,

Essendo io finalmente arrivata al tanto dà me desiderato segno di vedermi ricevuta nel grembo, etc., etc., etc.

norée de ses favorables commandements que j'ai observés avec tout le respect dû à Votre Sainteté.

«J'ai montré à tout le monde que, pour vous obéir, j'avais abandonné avec la plus grande joie ce royaume, où la vénération pour Votre Sainteté est comptée parmi les péchés irrémissibles; et j'ai fait connaître que tout chrétien doit préférer au plus beau trône la gloire d'obéir à Votre Sainteté.

« Je supplie Votre Sainteté de me recevoir, dépouillée comme je suis de toute grandeur, avec la même affection paternelle qu'elle a daigné me montrer jusqu'ici.

« N'ayant rien de plus à sacrifier à vos saints pieds que ma personne avec mon sang et ma vie, je la lui offre avec cette filiale obéissance qui est due à Votre Sainteté, et je la supplie en même temps de vouloir disposer de moi, comme elle jugera le plus convenable au bien de notre sainte Église, à laquelle, aussi bien qu'à Votre Sainteté, son unique et véritable chef, j'ai dévoué tout ce qui me reste de vie, désirant ardemment qu'il soit tout employé à la plus grande gloire de Dieu.

« Je souhaite à Votre Sainteté une longue suite d'années et les plus heureuses, priant Notre Seigneur de conserver en la personne de Votre Sainteté ces talents qu'il lui a donnés. Puissé-je bientôt atteindre au jour où il me sera permis de me remettre aux très saints pieds de Votre Sainteté, lesquels je baise humblement, la suppliant de m'accorder sa sainte et paternelle bénédiction.

« De Votre Sainteté

« La plus obéissante fille,

« CHRISTINE. »

Inspruck, le 5 novembre 1655.

## CHAPITRE XXV.

Le doge me refuse l'entrée de Venise. — Notre-Dame de Lorette. — Grands préparatifs à Rome pour mon arrivée. — Rome.

Autre bienvenue, autre régal à Trente, dont l'évêque et prince pouvait se donner pour un homme charmant. Il se mit en quatre pour fêter celle qu'il appelait l'amazone du nord ; et je me convainquis que ces gens-là dans leurs petites résidences ignorées, perdues dans les cartes géographiques, étaient de petits dieux.

La république de Venise ne fut pas si traitable. Quand il fut question de franchir son territoire, il y eut des mais et des si ; le doge parlait, dans l'intérêt de ses sujets ou administrés, d'une contagion existante dans le Trentin d'où je venais, ou plutôt dans son imagination. Nous étions environ une cavalcade de deux cents paladins qui n'avions guère l'air de pestiférés, et

à la bonne humeur que nous montrions il n'était pas facile de le supposer.

Pas possible néanmoins de faire autrement que de traverser un étroit district de la domination vénitienne; nous y fîmes halte dans un gentil village, nommé, si j'ai bonne souvenance, Dolia; ce fut là qu'entre la poire et le fromage, je fus complimentée, louangée, congratulée par une députation du doge et du sénat. En vérité, après toutes ces jolies choses, il n'était plus possible de garder rancune.

Nous prîmes par le Mantouan, dont le duc, époux d'une archiduchesse autrichienne, ne fut pas en reste de galanteries. C'était pour moi un paradis que cette Italie, terre classique des fêtes et des compliments. Enfin nous mîmes le pied sur la terre papale.

Là me guettaient quatre nonces pour me recevoir et me remettre un bref du pape, où sa sainteté me témoignait sa joie de me voir bientôt auprès d'elle. Mais à peine je montais dans le carrosse du pontife, que le cardinal-légat de Ferrare vint à ma rencontre; il fallut entrer dans son gouvernement, visiter églises et châteaux; de là à Bologne ce fut une revue de dignitaires

empourprés de cardinalat, et tous moins empesés les uns que les autres. De petites en petites journées, je visitai Immola, Faenza, Forli, Cecenna, Rimini, Pesaro, Fano, Ancone, dépendances du Saint-Siége. Force arcs de triomphe, force inscriptions, force harangues. Tantôt j'étais en amazone, tantôt en grande dame. Toutes ces petites villes n'avaient pas pour moi les séductions de Paris, de Bruxelles, mais nous y faisions quelque séjour pour donner le temps de faire à Rome les préparatifs nécessaires : on promettait monts et merveilles pour la réception de la fille chérie du pontife; ainsi l'on me qualifiait.

Le sonnet croît en pleine terre, comme on sait, en Italie. Pas n'est nécessaire de dire que cette foule de petites académies établies çà et là, à chaque enjambée, s'escrimèrent en sonnets où toutes les ressources de la mythologie furent en danger de se trouver courtes; il n'y eut pas de divinité antique qui n'eût son lot dans les assimilations avec moi. On nous fit une collection de tous ces versiculets; ils tinrent, et à bonne mesure, dans un livre de grosseur raisonnable, bien imprimé, qui me fut présenté à

Pesaro par le comte Maria Sentinelli, personnage dont il sera plus tard question, et que je vis là pour la première fois.

Il me revient en mémoire mon pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette.

Je voulus le faire à pied. La messe entendue dans cette cathédrale vénérée, je pendis mon ex-voto devant la vierge. Mon offrande, c'était une couronne et un sceptre ornés de trois cent soixante-six diamants et de cent soixante perles fines; mais, à mesure que je la déposai, je vis un distique surgir devant mes yeux à l'occasion de mes vœux et de mon oblation. Il était, m'a-t-on dit, du fait de cet excellent Lucas de Holstein; mais, bien que l'intention en fût bonne, je ne pus approuver ces deux vers latins, parce qu'ils se trouvaient par malheur injurieux :

Hanc tibi sacravit spretam regina coronam,
In cœlo tribuas ut meliore frui.

Je ne pouvais faire grace à cette *spretam coronam*, *couronne méprisée*, pour ménager la susceptibilité poétique du protonotaire. Non, certes, je n'avais pas méprisé cette couronne que j'avais portée avec gloire pendant des années,

et que je n'avais résignée à mon cousin que quand je l'avais jugé à propos. A part sa bonne intention, je fis observer au protonotaire que je me gardais bien de l'irrévérence de consacrer à Notre-Dame une couronne objet de mépris; qu'il y avait irrémissible, inexorable proscription sur l'épithète malencontreuse : c'était *lictam* que je voulais en place.

Recanati, la bien bâtie Macerata, Tolentino, la jolie Camerino, Foligno, Assisi aux forts châteaux, Spoleto, Terni, Otricoli, Gallife aux beaux pâturages, Caprarola si pittoresquement élevée dans son vallon ombreux, nous reçurent tour à tour dans leurs murs. Dans cette dernière cité il se trouva un ambassadeur d'Espagne; je ne me souviens pas trop pourquoi cet ambassadeur ayant nom et titre de duc de Terranuova vint me faire la révérence. A Macerata, à Camerino, à Foligno, il n'y eut que des harangues féminines. Les académies se turent; ce furent des dames les plus distinguées de ces endroits qui se portèrent, en fort bonne prose, et dans le plus pur toscan, pour me complimenter.

A six milles de Rome arrivèrent deux légats

*a latere*, le cardinal Giovane Carlo, frère du grand duc de Toscane, et le cardinal Landgrave de Hesse, lesquels après des félicitations de la part du Pape et du sacré collége, m'invitèrent à monter dans un nouveau carrosse de sa sainteté. Je me plaçai au fond, les deux cardinaux sur le devant.

Voici le programme de cette entrée dont les détails avaient été délibérés et minutés dans le sacré collége.

« Pompes, accueils, cérémonies et grandeurs avec lesquels on doit recevoir à six milles de Rome la reine de Suède à son arrivée en cour du Pape (1).

« Notre Seigneur conjecturant que la royale majesté de la reine de Suède s'approche chaque jour des murs de Rome, dimanche passé, il s'est tenu une assemblée, en sa présence, sur la ma-

---

(1) « Pompe, accoglienze, ceremonie el grandezz e, con le quali si dove ricevere, sei miglia lontano da Roma, la regina di Suezia nel di lei arrivo alla corte del Papa.

« Nostro signore penetrando che la real maestà della regina di Suezia ogni giorno si va avvicinando alle mura di Roma, domenica passata, s'è una congregazione tenuta avanti di lui sopra il modo, etc., etc., etc. »

nière dont on doit recevoir la susdite majesté lorsqu'elle sera arrivée au lieu susdit. Là se rendront, au nom de sa sainteté, à la rencontre de ladite reine six cardinaux, savoir premièrement deux, Nosseigneurs de Médicis et de Hesse; secondement, pour mieux honorer la susdite reine, elle sera reçue par les éminentissimes cardinaux Aldobrandino, Barbarino, Colonna et Orsino, et complimentée au nom de sa sainteté, et ensuite conduite jusqu'au palais dans un carrosse à six chevaux, et cela de nuit et incognito.

« En outre il a été résolu dans la même assemblée, que dans le même lieu doivent aller tous les carrosses à six chevaux de tous les éminentissimes cardinaux du sacré collége pour glorifier davantage la rencontre de sa majesté, et tous ceux des ambassadeurs, des princes, barons romains et des prélats, pouvant s'élever au nombre de deux cents; ce qui dans la campagne doit produire un bel effet à la vue, tous ces susdits carrosses étant de velours cramoisi, vert et autres couleurs diverses, ainsi que la livrée des cochers et estaffiers.

« Ensuite à trois milles de Rome, le jour ou

l'on saura l'arrivée précise de la susdite majesté, monseigneur le gouverneur de Rome ira également dans un carrosse à six chevaux la recevoir au nom de sa sainteté, et l'introduira dans notre ville.

« Le susdit Seigneur gouverneur, en raison de la dignité dont il est investi, sera tenu de faire dans sa fonction une grandissime dépense; il y devra paraître en un carrosse de velours rouge, fabriqué à neuf pour cet objet, de grands appareil et coût, puisqu'au-dedans il devra être tout d'argent massif et incrusté d'or, et l'on peut conjecturer que le prix s'en élevera à plus de trois mille écus.

« En outre il est obligé d'avoir ce jour-là vingt-cinq estaffiers et quinze pages, vêtus de pied en cap de la plus riche livrée de velours cramoisi brodée d'or sur toutes les coutures et de grand prix, puisque, en qualité de gouverneur de Rome, il devra paraître en grande pompe accompagné dans ses fonctions de quantité de ses courtisans et gentilshommes.

« La susdite majesté rencontrée au lieu appelé *Ponte-Molle*, à deux milles de Rome, le peuple romain devra se ranger en dessus du pont sous

la direction d'un sénateur et de trois conservateurs, et tous les officiers à cheval avec des habits d'un prix infini et d'une inexplicable beauté, avec trompettes, tambours, lesquels tireront les canons transportés audit lieu, en s'accordant avec toute l'artillerie du château Saint-Ange, pour saluer ladite majesté.

« L'ordre dans lequel doivent apparaître gouverneur, conservateurs et peuple, doit être le plus possible ravissant à voir, tous revêtus de leurs habits sénatoriaux de velours richissime avec berrettes plates; ils auront de superbissimes chevaux, les plus beaux, les plus fringants de toute la ville. Chacun des fonctionnaires aura trente estaffiers et vingt pages habillés d'écarlate, avec éperons aux pieds, enrichis d'or; tous ils seront accompagnés et suivis d'une infinité d'officiers et autres gens de livrée, à cheval, lesquels doivent ce jour-là paraître en grande pompe et produire la plus belle vue.

« En deçà du pont, sur le chemin de Rome, devront se rencontrer, en guise d'expectatrices de la Reine, toutes les princesses et dames de la cour de Rome en carrosses à six chevaux; leurs faste, grandeurs et appareils, tant dans leurs

toilettes que dans leurs voitures, doivent être remarquables au possible, étant tenue chacune d'elles d'avoir à son service vingt-quatre estafiers et douze pages en livrée de velours et d'écarlate, du prix de cinq à six cents écus. Toutes ces princesses et dames doivent avoir des carrosses à cet effet ornés en dehors de velours rouge ou vert à volonté, et en dedans brodés d'or, avec perles, attendu qu'elles doivent avoir à orgueil de faire ostentation des richesses de leurs maisons et se montrer en cette occasion avec grandeur et opulence.

« La reine complimentée, ces dames se retireront dans leurs palais, laissant avec sa majesté les éminentissimes cardinaux-légats Médicis et Hesse, lesquels, prenant la rue de la Porte *Angelica*, la conduiront incognito et nuitamment au palais de sa sainteté, à *Ponte-Molle* doivent à cet effet s'arrêter tous les carrosses des ambassadeurs, cardinaux, gouverneur, sénateurs, princesses et toute la suite, noblesse, peuple, qui auront été au-devant d'elle; lesquels prendront par la rue de la Porte *del Popolo* et chacun se retirera chez soi.

« Telle sera la première entrée; l'un des jours

suivants elle fera son entrée publique, et toute la cavalcade sera différente, ainsi que l'ordre et la pompe : ce qui sera mieux réglé, discuté, et minuté plus au long. »

Comment ne pas savoir gré à ces bons Romains de tant de soins, de désirs de bien m'accueillir, de tant de carrosses et de superlatifs? Mais quel incognito que celui-là! Nous entrâmes bien de nuit et à la lueur des flambeaux, mais le concours du peuple était si grandissime que je demandai en badinant si c'était là de l'incognito.

Montée au Vatican par le jardin du Belvédère, on me conduisit à l'audience du Pape, dont après trois inclinations je baisai la mule et les mains. Il me releva fort poliment, il me fit asseoir sur un siége en forme de trône. L'entretien fut court, parce que l'on me supposa fatiguée du voyage, et je pus enfin respirer à l'aise dans mon appartement et rassembler mes idées.

Me voici dans Rome! Me voici dans ce château où s'assit peut-être Alaric! L'un et l'autre de par-delà les ondes boréales de la Baltique, nous sommes venus à cette Rome, cette dominatrice

immortelle du monde! Que de latitudes franchies pour céder à cette attraction invincible; m as quelle différence dans nos deux eutrées, lui, mon aïeul, à la tête de farouches soldats, et vengeur de tant de rois jadis promenés, les mains pressées des cordes de la servitude, derrière les chars de triomphe, et menés ensuite au supplice, livrés au lâche fer des licteurs après l'ovation; moi, sans armées, mais entourée partout de jouissances plus paisibles, trouvant partout de la déférence, partout portée par des acclamations unanimes, fêtée non en conquérante, mais en amie, en convive chérie!

Et c'est la religion chrétienne qui a fait cette différence. Moi aussi j'ai fait mes conquêtes, j'ai asservi tous ces cœurs qui se sont épanouis de joie à mon aspect, dans cette longue pérégrination. Alexandre, toi mon modèle, mon héros, as-tu traversé autant de contrées? Tu as subjugué par la crainte, par la mort, par le fer. Rien de tout cela n'a marché à ma suite. S'il y a de l'extravagance dans l'un de nous deux, qui osera dire que ce n'est pas dans cet impétueux macédonien qui courut en fou de l'Hellespont aux Indes, entassant dominations sur do-

minations dont ni lui, ni ses descendans ne jouirent jamais.

Les honneurs, les gloires, qu'il put avoir au sein de ces multitudes que foulait son cheval, comme lui je les ai eus; comme à lui on me les a prodigués, et cela sans effusion de sang ni de larmes. Il faut bien l'avouer, c'est au christianisme que je dois des triomphes qui avant son auteur avaient coûté des peines infinies, avaient nécessité tant de ces grandes exterminations appelées batailles, et qu'admirent aveuglément ces hommes dont on joue la vie dans ces jeux meurtriers, et souvent pour la gloire d'un seul.

Les temps sont bien changés! Eh bien! puisque c'est au catholicisme que je dois ces paisibles conquêtes d'amour et d'onction, c'est à son chef à sacrer le nouvel Alexandre; oui je veux que Clément VII me baptise du nom d'Alexandra.

Le lendemain le Saint-Père me rendit sa visite; mais nos dévots font, à cent lieues de la métropole de la foi, ses dogmes bien plus lugubres, bien plus effrayants, soucieux, tristes, qu'ils ne sont au Vatican même. On danse, on

rit, on s'amuse, on fait de la musique, on se donne toutes les dissipations, sous les yeux du vice-dieu, et ceux qui ne jurent que par lui, se martyrisent, se disciplinent comme si toutes ces barbaries devaient exciter sa bienveillance et activer la rosée ineffable de ses bénédictions. En vérité il y a du plaisir à être pieux à Rome, et non pas ailleurs. Je commençai à prévoir que de la sorte je pourrais bien un jour devenir dévote, en dépit de ma philosophie passée.

Tous nos passe-temps furent agréables; concerts, réunions, festins, se succédèrent dans l'intervalle de l'arrivée secrète à l'arrivée publique. Celle-ci se fit le jeudi d'après.

Il fallut sortir en sournoise de Rome, car il y a bien un peu de ridicule à partir d'une ville pour y faire son arrivée en habits de gala. Mais l'Éternel voulait-il rire aussi de cette comédie, et me faire des niches; à peine étais-je hors de la cité pontificale, qu'il ouvrit les cataractes du ciel, et aspergea largement tout ce bassin de Rome que devait remplir la fête.

Nul n'alla risquer ses beaux habits de velours cramoisi, ni ses brillants carrosses, ni ses livrées opulentissimes. Je ne savais en vérité si

je devais faire en chattemite ma seconde entrée en attendant qu'il plût au ciel de m'accorder l'honneur de la grande cérémonie.

Après s'être amusé de toutes ces anxiétés, il eut pitié de ces magnifiques costumes, et envoya son arc-en-ciel en signe de paix avec les Monsignori; le soleil le plus radieux vint jouer sur toutes les pierreries, broderies, soieries et velours; les rayons de l'astre du jour entraient dans le programme, car sans eux toutes ces belles perspectives que l'on se promettait, ces jolis et édifiants coups-d'œil, eussent été manqués, hélas!

Le temps au beau, entourée de la garde suisse et d'un nombre considérable de personnes de tout rang, je parus, ainsi que le dirent les sonnets obligés, comme une impératrice victorieuse, une conquérante marchant au Capi d'Oglio. Qui m'eût dit autrefois que j'entrerais avec ces magnificences triomphales dans la capitale des Césars, moi qui n'y avais aucune prétention? j'entrai par la porte del Popolo, que le célèbre cavalier Bernini venait d'achever d'embellir, sur les dessins de Michel-Ange, avec cette inscription qui y est demeurée :

FELICI FAUSTOQUE INGRESSUI
CHRISTINÆ SUECORUM REGINÆ.

Ce monument, surmonté d'étoiles et emblèmes, figurait les armes réunies de Suède et du Saint-Siége. L'accompagnement ordinaire, les salves d'artillerie saluèrent chacun de mes pas. J'en étais assassinée, mais que voulez-vous! Costumée dans mon goût particulier, c'est-à-dire en amazone, des plumes ondoyantes au chapeau, et montant un cheval blanc en cavalier, je surpris les dames romaines; mais elles apprirent que j'avais le cœur d'un héros, que j'avais fait la guerre à des rois, elles revinrent de leur stupéfaction, et trouvèrent bien que j'eusse alors des culottes. A travers les troupes rangées en haie, je montai l'escalier de l'église de Saint-Pierre, dont l'intérieur était tendu des plus belles tapisseries, orné de plusieurs emblèmes, allusions à mon nom et à mes actions, et toujours allusions laudatives.

Le haut clergé me reçut à la porte ; il me conduisit devant le grand autel, et de là à la chapelle du pape, à qui je rendis les honneurs accoutumés, lui disant : « Que ne puis-je expri-

mer à Votre Sainteté la joie que je ressens d'être entrée dans le giron de l'église romaine, et de me voir honorée de votre paternelle bienveillance.

« Ma fille chérie, votre conversion est d'un si grand prix, que dans le ciel il se célèbre de plus grandes fêtes que celles que vous voyez sur la terre. »

Telles furent ses paroles : c'était galant et très poli. Moi, agenouillée devant lui, je reçus de ses mains le sacrement de la confirmation ; alors il joignit à mon nom de Christine celui d'Alexandra, et je communiai avant les cardinaux diacres.

Il fallut dîner avec le souverain pontife. Que l'on ne se figure pas une obséquieuse révérence compassant tous les mouvements, et jetant sur ce repas toutes les solennités du décorum évangélique ; rien ne fut trop grave, point de morgue, mais les épanchements de l'amitié, les fioritures d'une enjouée conversation, les propos même badins. Tout ce qu'il y avait de cérémonieux, c'est que les rites du palais papal défendant au vice-dieu la commensalité avec toute personne du sexe, nous eûmes côte à côte nos

tables séparées. Don Antonio de la Cueva me donna la serviette; le marquis de Bentivoglio tenait mon gobelet, et le comte Sentinelli me servait d'écuyer-tranchant. Le festin fut, au dire des sonnets, et c'était vrai, digne d'une reine et d'un pape. Je crois même que les poètes de circonstance nous firent l'honneur qu'Homère et Virgile ne manquent pas de rendre à leurs héros; ils dénommèrent, comptèrent et décrivirent toutes les sauces, ragoûts et mets de la séance gastronomique.

Quant à notre occupation durant le premier service, je la donne à deviner. On me régala d'un sermon; ce fut le père Oliva qui le prononça, en faisant une bévue dans son texte tiré de saint Paul; et comme toute l'homélie pivotait sur le texte, il se trouvait qu'elle portait à faux; car ayant allégué mon observation au pape, vérification fut faite, et avec elle s'évanouit toute la justesse des applications, ce qui nous mit de bonne humeur, et ce qui surtout me valut de la part du pontife de fort jolies choses sur la promptitude de mon jugement, la vivacité de mes aperçus et la justesse de mon érudition.

Au sermon succéda une comédie presque toute

composée de chants. La transition n'était pas aussi forcée que l'on voudra bien le croire, vu que le prône avait été d'une excessive gaîté, et que l'opéra fut insipide. Au dessert sa sainteté me fit cadeau du palais Farnèse, fort agréable demeure, ma foi! on l'avait préparé exprès; l'on préjuge assez bien de la galanterie, de l'affection, de la somptuosité du pape, pour se le figurer un séjour enchanteur. C'était peu de la profusion et de la richesse des ameublements, le train de ma maison était monté sur le même pied; les équipages étaient au diapason du mobilier.

Là vinrent me faire leurs visites cardinaux, princes et prélats; toutes les communautés eurent leur tour; pendant un jour ma salle ne désemplit pas de députations tonsurées.

On avait trop bonne opinion de moi pour que l'on ne me fît pas l'invitation de visiter les colléges, les bibliothèques, etc. Dans l'école des jésuites, l'une des premières, ainsi que le collége de la *Sapienza*, tous les professeurs firent des leçons en ma présence sur leur science respective, et ce n'était pas sans quelque appréhension; on savait que j'avais mis les points sur les *i* du texte de saint Paul, au détriment du

père Oliva ; mais je me promettais d'être moins érudite.

Au collége Urbain de *Propagandâ fide*, il existe la plus riche imprimerie du monde, où l'on imprime en vingt-deux langues, tant turque que chinoise, arménienne qu'arabe. En ma présence on imprima ces trois mots : *æternum Christina vivat!* en huit langues ; savoir : en latin, grec, syriaque, hébreu, chaldaïque, arabe, copte et arménien. Déjà j'avais été complimentée par les élèves de cet établissement en vingt-deux idiomes ; mais le compliment, pour ne pas devenir fastidieux, se composait de deux seules périodes.

Moi, qui avais autrefois du fond de Stockholm quêté des savants à Paris, en Allemagne et dans le monde entier, moi qui, enthousiaste de savoir, de science, de grec, de latin, d'antiquités, avais voulu tout réunir ! moi qui m'étais efforcée de tout mon pouvoir d'acclimater parmi mes sujets des académiciens, je me trouvais ici au centre de mes goûts. Plus n'était besoin de retenir à prix d'or et avec nombre de soins, de prévenances, ces érudits qui ne pouvaient prendre racine en Suède, sous la zône polaire. Ici

tout cela courait les rues, la ville regorgeait de doctes ; aussi me pris-je d'une nouvelle passion et plus véhémente que jamais pour les beaux-arts, les lettres, les sciences. Il suffisait d'être bien avec l'antiquité pour avoir un facile accès auprès de moi ; et comme à Rome il suffit de sortir et d'ouvrir les yeux pour voir de l'antiquité, comme par tous les sens elle attaque la pensée et va se loger dans l'esprit avec tout son attirail scientifique, j'étais aux anges de me trouver en si douce position.

Je fis un choix. Je pris dans toutes les académies, dans toutes les agrégations de savants ce qu'il y avait de mieux, pour m'en former une société de prédilection. Toutes les semaines j'allais dîner à l'issue d'une séance académique au palais Farnèse ; là brillait don Pompeo Colonna, esprit de vingt ans dans l'arrière-saison ; là le prince de Gallicano, le prince de San Gregorio, avec une urbanité et un atticisme admirables, hérissaient, et toujours sans aigreur, leurs contestations de brocards fort benins qui auraient fait courir à leurs rapières mes âpres Suédois. Là le marquis Scipione Santa Croce lisait des poésies

trop parfaites pour être sans prétention; là le marquis Frederico Miroli, le comte Louis Sentinelli, le comte Ulric Fiumi, le comte Maria Sentinelli, le seigneur Carlo Rappacioli, sans pédantisme faisaient du savoir, sans frivolité disaient de bons mots. Je dois citer encore les signori Ottavio Falconieri, Francesco Ricci, l'abbé Francesco Cesis, Giovano Lotti, le duc Sebastiano Baldini. La morale, la musique, la numismatique, tout cela avait ses tenants, ses champions; il n'y avait rien d'ignoré, je dirai même qu'il n'y avait rien d'effleuré avec des génies comme les signori Francesco Melosio, Antonio Abatti, Camillo Rubiera, Tiberio Cevoli. Les poètes anciens et modernes avaient leurs partisans. L'abbé Vincenzo Maculani ne trouvait rien de beau comme son cher Dante. Il cavaliere Antonio Meniconi rompait des lances pour Lucain contre Cesare Colonna qui ne trouvait du beau, de l'inspirant, du suave, du merveilleux que dans la féerie du moyen âge pour nos modernes compositions épiques. Sans être dévôt, Francesco Cinibaldi s'émerveillait chaque jour davantage pour l'onction, le senti-

ment éloquent des pères de l'Église, et dans son enthousiasme leur présageait pour l'avenir le pas sur Cicéron lui-même.

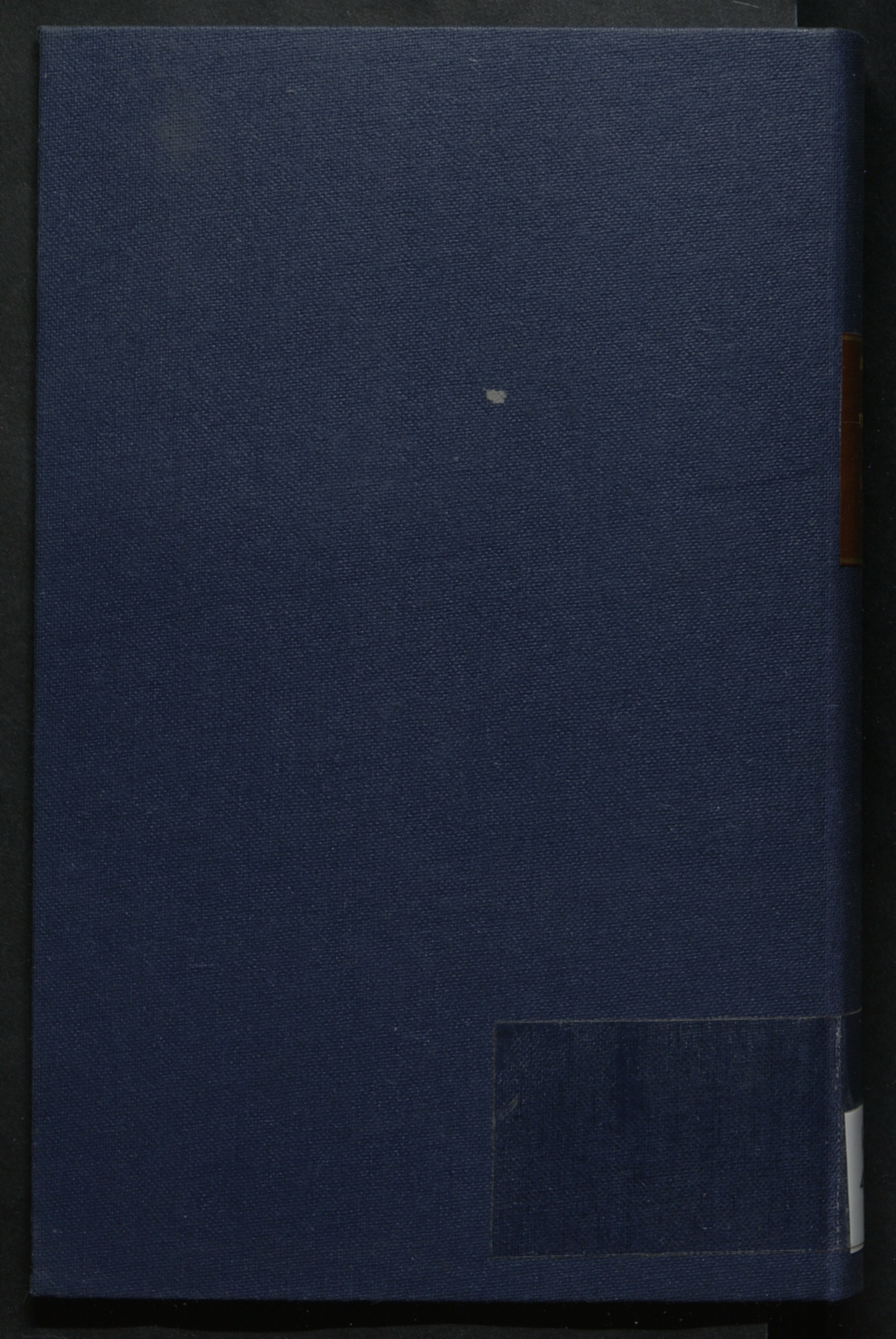
FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

## DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Paris, Imprimerie de Gaultier-Laguionie, rue de Grenelle-St.-Honoré, N. 55.



MÉMOIRES
DE
CHRISTINE
REINE
DE SUÈDE
1

